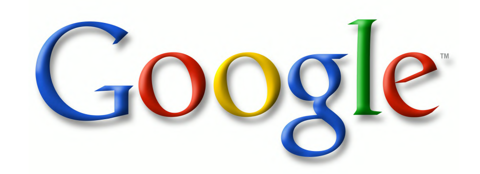


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

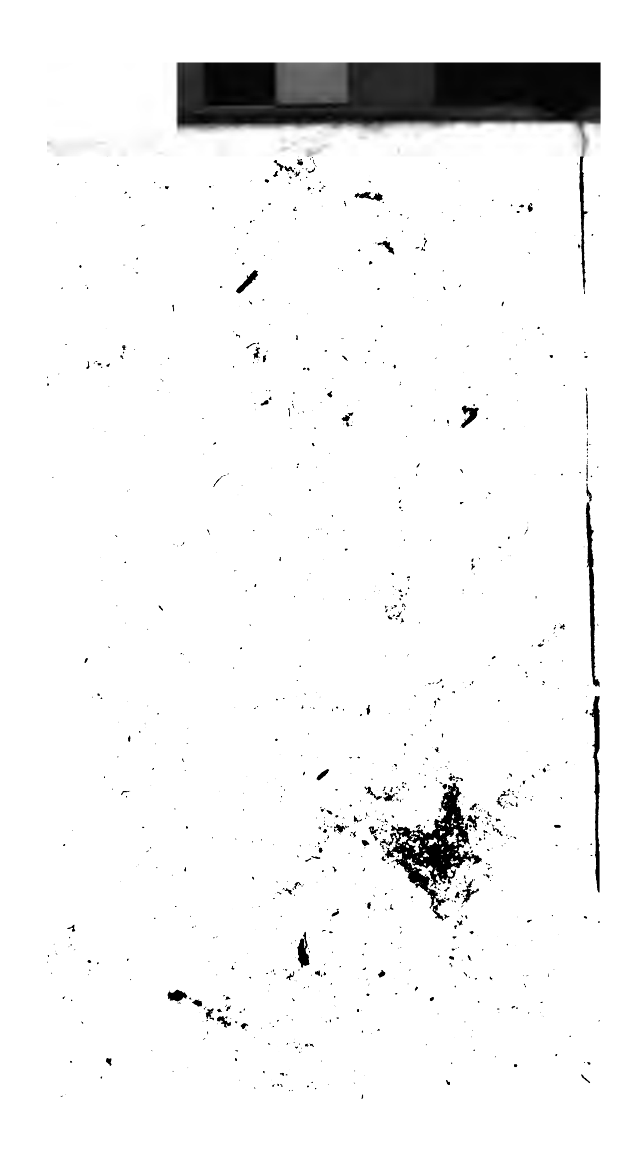




296 . a . 30.









Tom . II . et III .


ŒUVRES
DE MONSIEUR
REMOND DE S^T. MARD
Lettres Galante et
Philoſophiques
TOME SECOND
A AMSTERDAM
Chez PIERRE MORTIER
M.DCC.L.



Tom. II. et III.



ŒUVRES

DE MONSIEUR
REMOND DE S.T MARD

Lettres Galante et
Philosophiques

TOME SECOND

À AMSTERDAM
Chez PIERRE MORTIER
M.DCC.L.



PREMIER VOLUME.

Fautes à corriger.

PAge 1. ligne 5 que la vanité ou l'oisiveté *engagerent*, *lisez* *engagea*.

Page 144 ligne 15. *lisez* *vûes*.

Page 289. ligne 11. vous *le* prenez, *lisez* vous *les* prenez.

Page 299. ligne premiere je ne *la* suis point, *lisez* je ne *le* suis point.

SECOND VOLUME.

Page 86. ligne 6. *le* passions, *lisez* *les* passions.

Page 187. ligne 10. à force de miner son amour, ajoûtez *réussira*.

Page 336. ligne 18. nous *fimes* bon, *lisez* nous *finmes* bon.

TROISIEME VOLUME.

Page 165. ligne 11. *quelquois*, *lisez* *quelquefois*.

Page 116. ligne premiere, au lieu de tous *les* efforts, *lisez* *mes* efforts.

Page 106. ligne 10. qu'il *mérita*, *lisez* qu'il *ne* mérita.

Page 117. ligne 4. de la note, au lieu de *obstinator*, *lisez* *obstinatior*.

Page 113. ligne 3. de la note *est si*, *lisez* *& si*.

Page 230. ligne derniere de la note, *qui l'honore*, *lisez* *qui l'honora*.

Page 149. ligne derniere. La mesure *des* graces, *lisez* la mesure *de* graces.



QUATRIEME VOLUME.

Page 239. ligne 8. de la note, *qu'elle flate*, *lisez qu'elle les flate.*

CINQUIEME VOLUME.

Page 14. ligne 5. qui, *enseignant*, *lisez* *croyans.*
Page 103. vers 2. *favoit.*, *lisez* *fervieux.*
Page 73. ligne 2. *Malh be*, *lisez* *Malherbe.*
Page 66. vers penultieme, sous *ces pas*, *lisez* *ses pas.*

EXPLICATION

Du Frontispice, du Fleuron & de la Vignette.

SECOND VOLUME.

Frontispice.

ICI paroît un Philosophe, qui croyant qu'en instruisant on est encore obligé à plaire, sacrifie tantôt à Minerve & tantôt aux Graces. Le Génie de l'Amour le touche avec une branche de laurier entrelacée de Myrte. Plus bas est un autre Génie qui pare de fleurs la tête d'une jeune fille qui se regarde dans un miroir, & remarque avec complaisance combien les agrémens & les Graces prêtent de charmes à la beauté.

FLEURON.

Minerve a le coude appuyé sur une table. Un Amour lui présente une plume, un autre vient à elle avec une écritoire, un troisieme est aux genoux

de



de la Déesse, & tient sa pique qu'il lui a volée.

VIGNETTE.

L'Auteur écrit, & tient de la main gauche un masque de femme. Un petit Amour verse de l'encre dans son écritoire. Des robes & coëffures de femmes sont jettées négligemment sur des chaises. Dans un coin de la chambre paroît une armoire, au-dessus de laquelle on voit un Buste de Minerve.





LETTRES
GALANTES
ET
PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIERE.

VOUS voulez savoir, Monsieur, à propos de quoi ces Lettres ont été faites ; je vais vous le dire. Une jolie femme que j'ai-

mois beaucoup parce qu'elle étoit raiſonnable, me pria de répondre à une eſpece de plaidoyer qu'un de ſes amis avoit fait contre la coquetterie. Je fis la replique, & la donnai à mon amie qui en reçut quelque tems les complimens ; mais elle me trahi, & je devins bientôt Auteur de la Lettre. Ce fût auſſitôt à qui me donneroit des ſujets ; on m'en donna de toutes les eſpeces ; je les remplis preſque tous avec facilité, & voilà l'origine de ces Lettres qui ne méritoient aſſûremment pas de voir le jour. Ce n'eſt pas que je les croye abſolument mauvaiſes ; mais pour me ſervir d'un terme à la mode, elles ſont trop fortes de choſes. N'y trouvez-

trouvez-vous pas comme moi trop de profondeur, & une profondeur trop marquée? Quand on veut dire des choses fines, je voudrois que pour les rendre agréables on en cachât un peu la finesse, & cette attention que les hommes feroient bien d'avoir, est ce me semble, une obligation dans des Lettres qui sont censées avoir été écrites par une femme. Pour second défaut, elles ont trop d'éclat: mais que voulez-vous? On n'est pas jeune impunément, & je l'étois. A l'égard de la petite Histoire, à consulter les idées que je crois qu'on doit avoir du Roman, celui-là me paroît d'un assez bon goût, & il y auroit à moi de la mauvaise

humeur à contredire le Public qui en a paru ſatisfait. Il faut toûjours recevoir ſes loüanges, même quand on ne les mériteroit point; & dites-moi, je vous prie, n'eſt-il pas raiſonnable de les prendre, ne fût-ce qu'en dédomagement de celles qu'on n'a pas reçues & que peut-être on a méritées.

Je ne vous dis mot de quelques autres Lettres dont on vous a parlé, & que vous dites avoir grande envie de voir; ſi vous en êtes curieux je vous les envoierai; mais c'eſt à charge que vous m'en direz naïvement votre avis. Quand au mien, le voici. Avec moins de profondeur elles ont, ce me ſemble, moins d'éclat, ſont plus ſimples,

ples, moins ſoignées, ont l'air plus négligé, ſont plus Lettres que les premieres, auſſi tremblerois-je pour elles, ſi elles devoient jamais tomber dans les mains du Public; mais j'eſpere qu'elles n'y tomberont point. Qu'elles y tombent ou non, elles m'ont réjoüi, & me voilà payé d'avance. C'eſt une précaution, Monſieur, que j'ai coûtume de prendre, & plus habiles que moi ne feroient pas mal d'uſer de ma recette.



LETTRE II.

A MONSIEUR DE F...

VOus êtes un étrange homme, Monſieur ! vous entrez en fureur toutes les fois que vous voyez faire une baſſeſſe, vous êtes déſolé quand vous entendez raiſonner de travers, & ce qui vous met quelquefois hors de vous, c'eſt que vous voyez applaudir ces mêmes gens qui vous déſeſperent. Hé, Monſieur, la Nature n'a pas voulu que nous fuſſions plus raiſonnables : tant pis pour vous ſi vous l'êtes tant. Si vous pouviez réformer le Genre Humain, je vous per-

permettrois de vous fâcher, votre colere aboutiroit à quelque chose ; mais vous aurez beau pester, il y aura toûjours des sots & des fripons. Votre mauvaise humeur ne nous en ôtera pas un. Croyez-vous qu'il ne me prenne pas quelquefois envie de jurer contre le Genre Humain ? Cependant je n'en fais rien : je trouve mieux mon compte à le mépriser qu'à le haïr. Ma haine lui feroit trop d'honnenr, & ne m'en feroit pas ; mais le mépris est un sentiment trop froid pour vous. Je ris, & je vous reconnois bien, lorsque je songe à l'idée que vous vous faites des hommes. Le monde, dites-vous avec colere, est un bois fait pour elever & pour contenir



des loups toûjours prêts à ſe dévorer, & à ſe détruire par adreſſe, quand ils ne ſauroient en venir à bout par la force. C'eſt, Monſieur, vous faire une idée trop noire des hommes. Les paſſions ne font pas toûjours du mal; elles ſervent quelquefois auſſi-bien qu'elles nuiſent. Mais la raiſon, dites-vous, ne fait rien faire aux hommes; que vous importe, Monſieur? Vous-même qui vous tourmentez, & qui journellement faite de la bile, eſt-ce par raiſon? Eſt-ce elle qui vous fait perdre à vous fâcher, un tems que vous devriez employer à rire? Pour moi, je crains les hommes: mais je ne les hais pas. Et pourquoi les haïrois-je? Ils ſont faits pour être

ce

ce qu'ils ſont, & je ne veux pas plus de mal à un homme qui me fait tort, qu'à une ortie qui me pique dans un jardin. Auſſi ne ſuis-je pas tenté comme vous, d'aller me réfugier dans les deſerts. Peut-être même que j'aimerois mieux vivre avec un ſot, que d'être condamnée à reſter toûjours ſeule. Je ſai bien que ce que je dis n'eſt pas noble; mais que voulez-vous? *Il n'eſt pas en moi de penſer plus noblement.* Si la Nature avoit donné plus de dignité à votre être, & qu'en vous donnant de l'averſion pour les fripons, elle vous eût donné de quoi vous paſſer d'eux, je vous laiſſerois aller chercher compagnie chez les Ours; mais les Ours

Ours ne vous diront mot, & sûrement vous regretterez la compagnie de ces fripons que vous haïssez tant; vous ferez comme ces Amans, qui mécontens de leurs Maitresses, les quittent avec éclat, & ont peu de tems après la foiblesse de les revoir. Épargnez-vous, je vous prie, cet affront; accoûtumez petit-à-petit votre ame à voir le vice sans tant frémir, vous en soûtiendrez bien mieux les hommes. Il est vrai que pour vous accommoder parfaitement de leur Société, il faudroit avoir les mêmes vices qu'eux; mais vous n'aurez jamais ce bonheur-là. Quand on n'est pas né avec de certains vices, on ne se les donne guere plus

plus facilement que les vertus. Vous avez, entr'autres choses, à vous corriger de deux grands défauts pour devenir aimable; vous êtes honnête homme dans la derniere rigueur, & vous avez l'esprit si sévere, que vous demandez aux hommes des discours raisonnables, comme s'ils étoient faits pour en donner. En bonne foi, croyez-vous qu'avec tous ces défauts-là ils ne soient pas aussi las de vous que vous l'êtes d'eux? Je suis sûre qu'ils feront des feux de joie le jour que vous partirez; car assûrez-vous qu'ils se passeront fort bien de votre compagnie. Au fond, qu'ont-ils affaire de vous avec tout votre mérite? Ils ont des vices de commerce

merce qui les font trouver à merveille les uns avec les autres ; ils ſont trompés aujourd'hui, hé bien, ils tromperont demain : Leur joue-t-on un tour qu'ils n'ont pas prévû ; ſûrs de le rendre, ils s'en conſolent : liés enſemble par les vices, ils ſe les pardonnent ; peut-être même que ces vices font le jeu de la Société. Et ſur ce pié-là, Monſieur, avec toutes vos belles qualités, vous ne ſervirez qu'à la gâter. Mais revenons à vous ; quand vous aurez pris congé de la Société, eſt-il bien ſûr que vous ne tournerez jamais les yeux ſur elle ? Avec votre permiſſion, Monſieur, la Nature qui vous a fait homme, n'a pas permis à votre raiſon de

vous

vous empêcher tout-à-fait de l'être, & quinze jours de solitude vengeroient bien la Société du mépris que vous auriez fait d'elle. Vous êtes certainement d'une compagnie fort aimable, pour moi & pour quantité d'autres ; mais pour vous, vous devez en être une fort mauvaise : comptez que votre humeur noire vous suivra dans les deserts ; elle s'y fortifiera, & ces hommes contre lesquels vous jurerez de loin, n'en deviendront pas plus estimables, & vous en deviendrez plus malheureux. Croyez-moi, Monsieur, vivez avec les hommes : il est si facile de bien vivre avec eux ; vous n'avez pour cela qu'à perdre une partie de vos bonnes

bonnes qualités : perdez surtout cette sincérité fatale à ceux qui l'ont : soyez poli, flateur, fourbe, quelquefois impudent ; & quand vous aurez acquis toutes ces vertus-là, vous les verrez si bien prospérer, que vous n'aurez plus la force de haïr des gens dont vous ferez les délices.



LETTRE

LETTRE III.

AU MESME.

QU'AVEZ-vous eu à quitter Madame de... à cela près, que vous n'êtiez pas aimé ! vous êtiez le plus heureux du monde. Vous êtiez reçu avec distinction, vous l'êtiez même avec plaisir. Vous êtes trop vain, Monsieur, n'est-ce rien que d'aimer ! Vous auriez été aimé quand vous auriez pû ; car dites-moi, je vous prie, qu'allez-vous devenir maintenant ? Si vous êtiez fait comme une infinité de gens que je connois, qui s'acrochent à la premiere jolie femme

me qu'ils trouvent, je ne vous plaindrois pas : c'eſt à ces gens-là qu'il eſt permis de prendre & de quitter des paſſions : mais Vous qui êtes un Miſantrope ! Vous à qui il faut des merveilleuſes ! Vous qui n'êtes pas content de la jeuneſſe & de la beauté, qui voulez trouver de la vertu, & qui avec tout cela voulez qu'on ait de l'amour pour Vous ! En vérité, Monſieur, quand avec tous ces défauts-là, vous avez eu le bonheur de prendre une paſ-ſion, vous devriez la ménager comme la prunelle de vos yeux ; & en faveur du bonheur que vous auriez d'aimer, vous relâcher un peu ſur la prétention de l'être ſi fort ; car je crains bien que vous n'ayez

n'ayez le tems de ſentir tout ce que peſe l'indifférence, & ſûrement au ſortir de votre paſſion vous allez la connoître dans toute ſa rigueur. Voilà le malheur des ſentimens vifs ! Il faudroit en avoir toûjours, ou n'en avoir jamais. Il les faudroit toûjours, parce que certainement il n'y a rien de meilleur : il n'en faudroit jamais, parce qu'ils nous quittent, & qu'en nous quittant, ils jettent du dégoût ſur tout ce *qui n'eſt point* eux. Avec cela, Monſieur, vous êtes dans une ſituation qui me fait bien de la peine. L'ennui d'une ame qui vient d'être agitée, eſt bien plus ennui qu'un autre, & ſur ce pié-là vous pouvez vous vanter d'avoir actuel-

lement la perfection de l'ennui. Aussi ai-je réellement pitié de vous, & je sens que je suis assez de vos amies pour vous chercher quelqu'un qui vous tire du misérable état où vous êtes. Peu de femmes à ma place voudroient se mêler du métier que je veux faire : elles trouveroient plus honnête, & pour vous, & pour elles, de vous rendre par elles-mêmes les troubles que vous regrettez ; mais, Monsieur, je ne me mêle ni d'aimer ni de plaire. On me dit bien quelquefois encore que je suis jolie, & je n'en suis pas fâchée : mais je n'en veux pas davantage. Vous êtes trop perfides tous tant que vous êtes, pour que

que je veuille de vous autre chose que de l'amitié ; encore ai-je grand soin de prendre garde qu'elle ne soit de nature à me mener à l'amour, car j'y ai été attrapée.



LETTRE IV.

A MONSIEUR DE S...

VOUS envoyez Monſieur votre Fils à la guerre, & vous dites pour vos raiſons, qu'il y a des gens d'auſſi bonne Maiſon que lui qui y vont; c'eſt-à-dire, que comme c'eſt la coûtume des Enfans de qualité d'aller à la guerre, il faut que votre Fils y aille. Quoi! vous ne faites donc rien que par coûtume? & avec cela vous prétendez être Philoſophe? Oui, direz-vous, la Philoſophie après avoir bien raiſonné, nous ramene à la coûtume dont elle nous avoit écar-

tés:

tés ; & néceſſités de vivre avec les hommes, il nous faut bien faire comme eux. Tout beau, Monſieur, nous ſommes aſſujettis aux uſages extérieurs que les hommes ont établis entr'eux, nous ſommes obligés de nous *habiller*, de faire des révérences comme eux, de ne pas toûjours laiſſer éclater le mépris que nous avons pour ceux qui le méritent, & pour cela de parler ce jargon commun, par lequel nous *nous témoignons les uns aux autres* des diſpoſitions d'eſtime & d'amitié que nous n'avons pas. Voilà, Monſieur, à quoi la coûtume & la raiſon même nous aſſujettit ; mais permettez-moi de vous dire qu'elle n'ordonne rien de plus.

De

De l'air que vous y allez, je gage que ſi vous aviez été de la Cour de ces Rois dont les Courtiſans célébroient la mort en ſe la donnant eux-mêmes, vous auriez eu la ſottiſe de vous la donner auſſi. C'eſt trop, Monſieur, il faut vivre avec les hommes ; mais il ne faut pas être leur dupe. Vous n'avez qu'un Fils que vous aimez, & qui mérite bien de l'être ; vous l'envoyez à l'armée, pour laquelle je ſai qu'il n'a point de goût ; vous-même qui l'envoyez, n'eſtimez pas trop ceux qui y vont, & cependant il part par votre ordre. Si ce n'eſt pas la coûtume, dites-moi je vous prie, qui peut vous obliger à expoſer un Fils que vous aimez

tendre-

tendrement ? J'y ſuis, Monſieur, vous comptez partager avec Monſieur votre Fils les lauriers qu'il cueillera ; & comme c'eſt une eſpece de vous-même, vous vous imaginez qu'on ſongera à Vous, quand on parlera de lui dans la Gaſette : c'eſt à mon gré un aſſez plaiſant tour de votre amour propre, de vous perſuader que vous aurez part à une gloire qui ne coûtera qu'à Monſieur votre Fils, & *dont il ſera tout ſeul les frais.* En vérité, cela eſt-il raiſonnable ? Et il faut convenir que vous êtes d'étranges gens, vous autres peres ; on diroit que vous n'avez fait des enfans que pour vous faire des victimes à vos paſſions : vous voulez

lez que soûmis à vos ordres, ils obéïssent à tout ce qu'ils ont de cruel ; & dans le même tems que vous les faites servir à vos caprices, vous leur demandez à grands cris de la reconnoissance. Hé, Monsieur, s'ils en doivent à quelqu'un, ce n'est point à Vous, c'est à la Nature qui vous les fait regarder comme une partie de vous-même : car c'est cette partie-là que vous ménagez. Je conviens qu'il n'est point à propos que ces mysteres soient révélés aux enfans : ils ne sont déjà que trop disposés à l'ingratitude ; mais vous l'êtes furieusement, vous autres Peres, à l'injustice. Au fond, Monsieur, un Enfant qui feroit le raisonneur, s'il

s'il étoit permis de l'être avec son Pere, lui feroit voir bien du pays; s'il vouloit se dispenser de la reconnoissance : supposé pour un moment que le vôtre prît la liberté de vous parler en ces termes. *Je ne crois pas, Monsieur, que vous ayïez été fort occupé de moi dans les premiers instans de ma création ; vous auriez pensé à rien, je n'existois pas encore ; & puis je crois que vous aviez quelque chose de mieux à faire que de songer à moi. Quant à l'éducation que vous m'avez donnée, vous ne pouviez honnêtement me la refuser : Il est vrai que vous avez donné vos soins pour me la rendre utile ; mais c'est que vous vouliez me mettre en état de vous faire honneur, & en céla vous avez tra-*

vaillé encore pour vous-même. Ne voudriez-vous pas aussi que je vous tinsse compte du glorieux établissement que vous m'avez donné en me mariant à Mademoiselle de . . . . ? En bonne foi l'auriez-vous fait, & vous seriez-vous dépouillé, si vous n'aviez eu la sottise de vous voir revivre avec éclat dans la postérité illustre que vous comptez qui naîtra de moi ? Ainsi, Monsieur, ne faites pas sonner si haut ce que je vous dois ; remerciez-vous, si vous voulez, de vous être si bien acquité de ce que vous vous deviez à vous-même. A l'égard de la Guerre où vous voulez m'envoyer, je vous prie de vouloir bien m'en dispenser : je ne suis point pressé d'aller tuer des gens qui ne m'ont rien fait, & ne suis point

point curieux qu'ils me tuent. Quant à la gloire que vous dites qu'il m'en reviendra, je vous avoue franchement que je ne suis point touché de celle qui traite si mal les gens qui courent aprés elle. Il y a tant de chemins qui menent à la Gloire, laissez-m'en choisir un à ma fantaisie : & si vous me répondez à tout cela, que comme je vous dois la vie, je suis obligé de vous la sacrifier ; je vous répondrai, que dès que j'en suis devenu propriétaire, je suis obligé de la ménager comme un bien par lui-même assez difficile à conserver. Ma Patrie n'attend pas après le secours de mon bras, & il n'est point question ici de défendre vos jours ; pourquoi donc voulez-vous que j'aille exposer les miens que vous dites qui vous

ſont chers, & qui ne laiſſent pas de me l'être un peu à moi-même ! Je ſuis ſûre que Monſieur votre Fils n'eſt pas capable de raiſonner ainſi, & je ſuis ſa caution. La Nature étoufferoit en lui les murmures de ſa raiſon, ſi elle s'aviſoit d'en faire; mais Vous, que répondriez-vous à la petite harangue que je viens de vous faire ? Harangue que je vous prie d'oublier, & qui me feroit ſûrement déteſter de tous les Peres qui l'entendroient : mais Vous, homme d'eſprit comme vous êtes, vous n'en ferez pas quitte pour me haïr ; il faut que vous me répondiez quelque choſe de ſenſé, & je vous en défie. Devenez donc plus raiſonnable, & laiſſez pren-

prendre à votre Fils un parti selon son cœur. Vous avez déjà assez de raisons pour être haïs, vous autres Peres, sans en fournir de nouvelles. On vous doit tout, & il est rare que vous ne le fassiez pas sentir. Vous avez encore un autre défaut : vous êtes maîtres, & souvent des maîtres fâcheux & difficiles ; il ne faut qu'une de ces qualités-là pour être haïs ; songez que vous avez le malheur d'en avoir deux. A tout cela il y auroit un remede, ce seroit de prendre une bonne fois les manieres d'ami, pour n'en avoir jamais d'autres. Il faudroit même être plus ami qu'un autre, parceque vous êtes pere, & qu'il faut que vous fassiez oublier absolument ce

titre. Je ſai que ce que je vous demande eſt difficile ; mais encore une fois vous n'êtes pas raiſonnable pour rien ; je crois même que vous trouverez dans votre eſprit de quoi ſuivre mes conſeils ſans effort. Les fonctions de maître ne touchent bien ſenſiblement que les ſots : un homme d'eſprit en aime le droit, mais il néglige d'en joüir dès qu'il l'a ; & il trouve une vanité plus exquiſe à ſe faire aimer, qu'à ſe faire craindre. Adieu, Monſieur, remerciez-moi de vous avoir parlé comme j'ai fait. Je me donnerois bien de garde de tenir le même langage à d'autres Peres.

LETTRE

LETTRE V.

A MONSIEUR DE F...

FRANCHEMENT, Monſieur, il n'y aura plus moyen de vivre avec Vous, vous êtes trop raiſonnable. Les plaiſirs de l'Amour, qui ſont certainement ce que nous avons de plus agréable, ne vous touchent point; le jeu vous paroît indigne d'un honnête homme, & ſelon Vous, tient à l'avarice. Pour la table, c'eſt un plaiſir à vous entendre, qu'on partage avec les bêtes, & j'eſpere que nous allons voir en Vous un corps glorieux. Je ne ſai ſi votre raiſon vous dédommagera de tout cela. J'en doute,

car la vôtre eſt bien plus raiſon qu'une autre, parcequ'elle eſt plus froide, & par-là moins propre à vous dédommager. Savez-vous bien que c'eſt une eſpece de maladie que tant de ſageſſe ? Et pour moi je vous regarde comme ces gens qui ont perdu l'appêtit, & à qui il faut le réveiller par des mêts biſarres ; car encore faut-il manger. Hé bien, Monſieur, il y a plus de néceſſité à deſirer ; car c'eſt de deſirs que ſe nourrit notre ame, & quand ces alimens là lui manquent, il faut néceſſairement qu'elle tombe en langueur. A propos d'ame, je crois que la vôtre ſera bien étonnée la premiere fois qu'elle deſirera ; car je ſuis ſûre que vous

vous en avez perdu l'habitude ; il y a long-tems que vous ne faites plus que penser : c'eſt pourtant un exercice qui n'eſt pas trop bon pour l'ame, je ne crois pas même que le corps s'en trouve bien. Avez-vous jamais pris garde que l'Amour qui ſembleroit devoir maigrir ſon monde, parce qu'il diſſipe beaucoup, l'engraiſſe quelquefois ; & je ne ſai par quelle fatalité la Sageſſe, quoique toûjours en place, le maigrit. Eſt-ce que la Sageſſe ne ſeroit pas la vraie nourriture de l'ame ? Sérieuſement vous devriez faire effort pour vous tirer de l'état où vous êtes: mais par malheur pour Vous, l'honneur d'être raiſonnable vous conſole un peu du

du plaiſir que vous perdez à ne l'être pas ; & vous êtes comme ces mélancoliques qui ſe plaignent de leur triſteſſe, & qui ne veulent pas qu'on les en tire : cependant ſi vous avez jamais un bon uſage à faire de votre raiſon, c'eſt de vous en ſervir pour vous délivrer d'elle. Je veux bien que vous ne vous déſaſſiez pas de tout : il faut en garder un peu. La bonne conſtitution de l'ame n'eſt pas d'être tout-à-fait raiſonnable : il ne lui ſied pas non-plus d'être tout-à-fait folle ; cependant ſi elle vouloit abſolument pencher d'un côté, il vaudroit mieux qu'elle penchât du côté de la folie : elle ſe trouve plus à ſon aiſe de ce côté-là. Voilà, Monſieur,

ſieur, les conſeils que j'avois à vous donner pour le bon état de votre ame : je ſuis ſûre que votre Medecin les trouvera bons ; il ne pourroit vous en donner de meilleurs pour le rétabliſſement de votre ſanté. Sérieuſement, quand je ſonge à vos infirmités ſpirituelles, je trouve qu'il n'y auroit pas de mal qu'il m'aidât dans la cure que j'ai entrepriſe ; car la Morale a beſoin du ſecours de la *Medecine.*



LETTRE

LETTRE VI.

AU MESME.

VOUS avez beau dire, Monſieur, vous vous marirez. Tous ces gens qui ſont des rhodomontades ſur le mariage, je les regarde comme ceux qui en font ſur la mort : on ne fait le fanfaron ſur ces deux fins-là, que parcequ'on ſent qu'il les faut faire ; on n'aiguiſe ſes armes que parcequ'on ſait qu'elles ſont foibles, & qu'on prévoit qu'on ſe défendra mal. Au fond, Monſieur, quand vous ſeriez marié, ſeroit-ce un ſi grand malheur ? C'eſt une folie, & une folie triſte que de ſe roidir contre la Na-

ture ;

ture ; il eſt mille fois plus honnête de lui obéïr de bonne grace, que de le faire après y avoir réſiſté. Ceſſez donc de venir nous aſſûrer gravement, comme vous faites, que vous ne vous donnerez jamais la peine de créer des êtres, qui par leur conſtitution ſeront néceſſités de ſouhaiter la ceſſation du vôtre. Mon Dieu ! tous ces Raiſonneurs-là ne devroient jamais jurer de rien. Il y a peut-être actuellement dans le monde quelque femme née pour triompher de cette liberté dont vous faites tant de cas ; & qui ſait ſi nous ne vous verrons pas un de ces jours faire des Neuvaines pour avoir des enfans ? Pourquoi non ? La

Na-

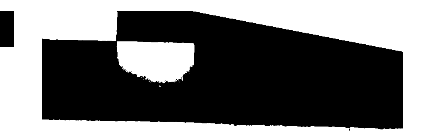


Nature vous fera avoir successivement toutes les foiblesses dont elle aura besoin. Si par exemple elle avoit entrepris aujourd'hui, Monsieur, de vous marier, elle en viendroit à bout; car qui l'empêcheroit de vous prendre comme un autre par l'intérêt, ou par la vanité? Mais elle vous fera sans doute l'honneur de vous prendre par des passions plus nobles, & vous serez marié de la façon de l'Amour. Alors, à la honte de votre raison qui est maintenant si fiere, nous vous verrons entre les bras d'une Épouse aimable, abjurer cette Philosophie qui vous défendoit de vous donner à Vous-même des successeurs: vous vous mettrez en quatre

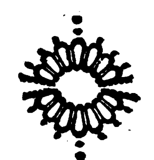
quatre pour en avoir ; & Dieu sait comme vous vous remercierez de vos prouesses. J'imagine qu'il sera bien plaisant de vous voir descendre du haut de votre Philosophie pour aller caresser vos Enfans, pour aller sottement admirer leurs puérilités ; car alors vous ne serez plus que Pere, & ce sera un grand bonheur ; le Philosophe, si vous l'étiez encore, se moqueroit furieusement du Pere. Vous riez de mes menaces, & vous ne concevez pas qu'un Philosophe puisse jamais consentir à perdre sa liberté. Vous ne savez donc pas comment les passions s'y prennent pour nous faire faire une sottise ? Elles se donneront bien de garde de vous laisser

envifager le mariage comme un efclavage, elles font plus fines que cela ; elles vous le feront voir comme un lieu plein de charmes & de délices. Savez-vous ce qui fait que les paffions ne manquent guere leur coup ? C'eft que chacune d'elles a un mycrofcope particulier, à travers lequel elle fait confidérer fes avantages ; il arrive même que la raifon regarde quelquefois par ce mycrofcope, & que féduite par ce qu'elle apperçoit, elle donne fon aprobation à ce qu'elle a vû. Ainfi, Monfieur, ne comptez pas tant fur votre raifon ; toutes les fois que vos paffions le voudront, elle fe rangera de leur parti : & ne croyez pas, s'il vous plaît,

qu'il n'y ait que l'amour qui puiſſe vous faire faire une ſottiſe ; la raiſon en laiſſe faire à des paſſions bien moins vives que l'amour. L'ennui, par exemple, qui eſt pour ainſi dire l'extinction des paſſions, peut lui tout ſeul vous précipiter dans le mariage ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'alors vous ferez honneur de votre ſottiſe à la raiſon, car l'ennui eſt quelquefois pris pour elle. Ah ! *direz-vous ; c'eſt toûjours un plaiſir* que de changer de place. Sans doute c'eſt un plaiſir ; mais prenez garde qu'il faut ſe ménager la liberté de reprendre celle qu'on a quittée ; car c'eſt la perte de cette liberté qui fait le mauvais côté du



mariage. Adieu, Monſieur, il n'y auroit rien de ſi doux que de ſe marier auſſi ſouvent qu'on voudroit : mais on ne ſe marie qu'une fois, deux quand on a du bonheur, preſque jamais trois, & en vérité ce n'eſt pas aſſez pour notre inconſtance.



LET

LETTRE VII.

AU MESME.

DANS l'ennui qui vous posse-de, le Soleil, dites-vous, tourne à votre gré trop lentement, & dans cette foule d'objets qui vous environnent, vous n'en sauriez trouver un qui tire votre ame de cet ennui qui la fatigue; rien ne vous paroît digne de votre attachement; & toûjours en équilibre sur ce que vous voulez faire, vous ne faites rien, parceque rien ne vous pousse assez fort pour vous déterminer. Enfin vous ne sauriez vous donner d'occupation à vous-

même, parcequ'elles vous paroiſſent toutes également indignes de vous; & il arrive de-là que cette liberté ſi chérie de ceux qui ne l'ont pas, vous devient onéreuſe à vous qui la poſſédez. Savez-vous ce qu'il y a à faire, Monſieur? Liez-vous, prenez une Charge, puiſqu'il vous faut des chaînes; ruſez avec vous-même, & forcez-vous à agir en prenant quelque choſe qui vous y oblige. Cette liberté dont on fait tant de cas, n'eſt pas toûjours un bien ſi précieux qu'on le penſe: ſongez que s'il faut s'en donner quand on n'en a pas; il eſt bon d'en perdre quand on en a trop. Rien n'eſt plus noble que de ſe commander à tous les

mo-

momens; mais c'eſt-là à mon gré une domination fort triſte. Je crois qu'il vaut mieux obéïr, pourvû qu'on ne ſente pas trop ſon eſclavage; & c'eſt peut-être cela qui nous fait aimer l'empire des paſſions. Mais vous n'en avez point, Monſieur: ces paſſions contre leſquelles on crie quand on les a, qu'on regrette quand on ne les a point, & dont un Miſantrope comme Vous a mille fois plus beſoin qu'un autre; ces *paſſions*, *Monſieur*, ne ſauroient pénétrer juſqu'à vous, parceque vous êtes toûjours avec vous-même. Il ſeroit pourtant à propos, Monſieur, d'en être quelquefois dehors: Rien ne ſied ſi bien à l'ame que les rentrées
&



& les ſorties ; encore eſt-il bon que les rentrées ſoient rares ; parceque l'ame ſe trouve rarement bien avec elle-même : il faut qu'elle ſorte, qu'elle ſe diſſipe, qu'elle ſe promene ſur ce qui l'environne ; car figurez-vous qu'elle eſt ſi libertine, qu'elle ne trouve point de pire habitation que la ſienne. Au reſte, quand je me plains de votre ame, ne croyez pas que je vous faſſe l'injuſtice de la croire oiſive. Je ſai qu'elle travaille ; mais elle travaille en dedans, & ce n'eſt pas-là ſa bonne façon de travailler. Vous êtes vif, & je ne le trouve pas mauvais ; mais cette vivacité que vous tenez de la Nature, elle ne vous l'a pas donnée pour en faire l'uſage que

vous

vous en faites, & votre ame n'eſt point créée pour ſe ſervir à elle-même de pâture : il faut qu'elle aille au loin chercher la nourriture qu'il lui faut, & qu'elle la cherche groſſiere ; car, s'il vous plaît, ne faites point le délicat ſur les alimens que vous lui donnerez : les réflexions ſont ſes mets friands ; mais ce ne ſont pas les mets les plus délicieux qui font le plus de bien. Occupez-vous d'objets qui aient du corps ; vous n'y êtes point accoûtumé, il eſt pourtant à propos de vous y faire. Ces obſervations fines qui vous flatent ſi fort, ces objets délicats que vous mettez tant de tems à conſidérer, font certainement honneur à l'eſ-
prit,



prit : peut-être m'y laisserois-je aller comme vous, si je n'y prenois garde ; mais on s'y attache trop, & c'est là un des attachemens dont le Public tient le moins de compte. Vous vous mettrez bien mieux avec lui en vous occupant de ce qui le regarde ; car sôt comme il est, il croira que c'est pour lui que vous travaillerez, & moi je compte qu'il n'en sera rien : il y a assez de gens qui s'embarrassent de ses affaires, sans qu'un galant homme comme Vous s'en inquiete ; vous les ferez à la vérité, parce-qu'en même-tems vous ferez les vôtres, & vous agirez envers lui comme en agit envers nous la Nature, qui a l'adresse de nous faire

accroire

accroire qu'elle travaille pour nous, lorſqu'elle ne ſonge effectivement qu'à elle. N'allez pas me reprocher que je propoſe à l'ennui qui vous accable un remede qui n'eſt pas trop agréable ; j'en ſais un plus délicieux, & qu'on appelle Amour; mais croyez-moi, Monſieur, tenez-vous-en à la Charge. L'Amour occupe agréablement ; mais il occupe quelquefois trop, & les fonctions d'Amant ne ſont pas toûjours légeres: je crois même que vous auriez mauvaiſe grace à aimer ; car, dites-moi, n'en avez-vous pas oublié le métier ? Il eſt plaiſant que ce ſoit le ſeul qui s'oublie à force de le faire.

LETTRE VIII.

AU MESME.

AU milieu de tant de gens qui courent après la Gloire, je ne vois que vous, Monsieur, d'immobile, & c'est peut-être parceque vous la méritez ; mais ne vous y fiez pas : ce n'est pas assez pour obtenir la Gloire que de s'en sentir digne, il faut la courir, il faut fendre la presse, écarter ses concurrens, & se croire permis tout ce qui peut aider à les surpasser. Je sais bien que vous serez toûjours remarqué dans la foule, même en n'allant que votre pas ordinaire

ma

mais ce ne ſera que par les Curieux: ils verront bien que ſi vous vouliez aller de toute votre force, vous laiſſeriez loin de vous les plus avancés dans la carriere; mais le gros du monde ne verra pas cela, & votre peu d'ardeur pour l'eſtime, ſera pris pour impuiſſance de l'acquérir. Courez donc, Monſieur, d'un pas plus rapide à la Gloire. Et ſavez-vous comment je veux que *vous rendiez votre allûre plus légere?* Je ne vous prie pas pour cela d'avoir plus d'eſprit que vous n'en avez, vous en avez peut-être trop pour ce que je demande. Ayez ſeulement la complaiſance d'en trouver quelquefois à ceux qui n'en ont point. Peut-être cela coûtera-

t-il à un Misantrope comme vous ; mais il faut que la Gloire coûte, & même des bassesses. Ces Beaux-Esprits qui ont fait tant de fracas, croyez-vous que contens de leur mérite, ils ayent attendu que la Gloire vînt à pas lents les en récompenser ? Soyez sûr qu'ils ont été au-devant d'elle, & qu'ils n'ont pas dédaigné le secours d'un certain manege honteux à la vérité ; mais nécessaire à faire valoir le mérite. Ah ! si avec l'esprit que vous avez, vous pouviez, Monsieur, devenir un peu fat, & l'être seulement pendant trois mois, vous verriez de combien en rehausseroit votre Gloire. Mais vous dites modeste ment de bonnes choses, vous n

pa

paroiſſez pas même content de vous dans le tems que vous devriez l'être le plus ; on ne lit point dans vos yeux que vous êtes pénétré de votre excellence ; vous ne l'entendez pas, Monſieur : il faut avoir l'impudence de dire qu'on a du mérite, pour obliger le Public à s'en appercevoir : il faut crier qu'on eſt admirable même quand on ne l'eſt pas. Et combien de gens l'ont fait croire, parcequ'ils ſe ſont donnés eux-mêmes *la* peine de le dire ! Avec cela on ne vous voit jamais avec les Grands & vous trouvez mauvais que vous ne ſoyïez pas conſidéré des Petits. Il faut toûjours flater ces Grands, me direz-vous. Et oui, Monſieur, ne ſauriez-

 vous

vous aſſez les mépriſer pour le faire? Vous êtes une étrange race, vous autres Miſantropes ; vous vous êtes mis dans la tête que vous mépriſiez bien les hommes, parceque vous les mépriſez du haut de votre raiſon. Ne vous y trompez pas, ce n'eſt pas-là la bonne maniere de les mépriſer. Je veux moi que vous les eſtimiez aſſez peu pour tirer parti de leur ſottiſe. Je veux que pénétré de mépris pour eux, vous ayïez la force de leur ſoûtenir qu'ils ont du mérite ; & ne craignez rien, ils ne s'appercevront point que vous vous moquez d'eux. Que vos loüanges néantmoins en allant les flater, ne les élevent point aſſez haut

haut pour qu'ils osent vous mépriser. Ainsi pour ne les point gâter, prenez de tems en tems l'air insolent, il sied bien avec les sots : & vû le nombre, faites de cet air-là votre air ordinaire. Enfin, Monsieur, il faut traiter les hommes comme ils le méritent ; & puisque ayant à vivre avec eux, on a affaire de leur estime, songez à ne pas faire le délicat sur la maniere de l'obtenir. Adieu.



LETTRE IX.

AU MESME.

VOTRE folie, Monſieur, eſt de vouloir que ma Chienne ſoit une machine, & moi je vous dis que Marquiſe a beaucoup d'eſprit ; je lui ai vû faire quantité de jolies choſes, dont Monſieur R. qui paſſe pourtant pour homme, ne ſe feroit jamais aviſé. Après cela pourquoi vouloir que Marquiſe ſoit une machine ? Si elle ſavoit parler, elle vous diroit que vous en êtes une autre. Sérieuſement vous avez dans la tête un Mécaniſme que je n'aime point, parce-qu'il

qu'il pourroit être tourné, & étendu de maniere à avoir des conséquences fâcheuses; car enfin, si les bêtes sont de purs Automates, si une certaine construction d'organes leur fait opérer les merveilles que nous leur voyons faire; qui vous assûrera que nos organes encore plus délicats ne méritent pas réellement l'honneur que nous faisons à la raison, & ne font pas la prééminence que nous nous donnons sur les animaux? Figurez-vous pour un moment un être qui ne seroit ni bête ni homme, & qui seroit intelligent. Ne pourroit-il pas nous faire l'injure que nous faisons aux bêtes? Il diroit, s'il vouloit, que la Nature qui pour son

ſon honneur doit ſimplifier ſon ouvrage, a diſpoſé nos organes de maniere à nous faire opérer les actions les plus raiſonnables ; que pour cela il n'a point été néceſſaire de nous donner une ame ; qu'enfin la Nature n'a pas eu beſoin que nous raiſonnaſſions, & qu'elle nous en a diſpenſés en tout, comme vous convenez vous-même qu'elle nous en a diſpenſés en quantité de choſes qu'elle ſe donne la peine de faire elle-même. Et prenez garde, je vous prie, que cet être, que je ſuppoſe n'être point organiſé comme nous, ne pourroit point s'aſſûrer exactement que nous raiſonnons, & que nous ſentons ; il verroit ſeulement échapper de nous des mouvemens

vemens extérieurs qui ſuppoſeroient de la connoiſſance ; & par-là il ſeroit précisément à notre égard ce que nous ſommes à celui des bêtes : ainſi ce prétendu être, s'il vouloit faire le raiſonneur, concluroit hardiment de nous ce que nous concluons des bêtes ; & pour nous diſtinguer, il nous feroit tout au plus l'honneur de nous regarder comme des machines mieux organiſées qu'elles. Voilà pourtant où mene *votre Mécaniſme* ; & en vérité, vous autres Cartéſiens, à force de donner de l'eſprit à la matiere, vous en viendriez à nous ôter le nôtre ſi l'on vous laiſſoit faire. Pour moi, Monſieur, n'en déplaiſe à Vous & à Monſieur Deſ-
cartes,

cartes, je ne crois point que Marquiſe ſoit une machine; & pourquoi, je vous prie, croyez-vous qu'elle en eſt une? Eſt-ce parceque vous ne ſauriez avoir avec elle une converſation ſuivie ſur les premiers principes des choſes, comme vous en avez ſi ſouvent avec Monſieur D..? Mon Dieu! elle eſt bienheureuſe de n'en point raiſonner du tout, & vous feriez bien ſage de l'imiter. Qui ſait après tout, ſi ſur tout cela elle n'en ſait pas plus que Vous? Car ce ne ſeroit pas beaucoup dire; peut-être qu'elle a un ſens à part que vous n'avez point, & ce ſens-là lui donne l'intelligence de bien des choſes qui vous caſſent la cervelle; peut-être

être que les connoissances qu'elle a sont de nature à n'être point apperçues de Vous, & c'est ce qui vous donne le droit de la mépriser : mais je ne suis pas bien sûre qu'elle ne vous le rende pas. L'autre jour que vous disputiez si fort avec Monsieur D..., je la vis bâiller beaucoup, & je crois en vérité que vous l'ennuyâtes. Adieu, Monsieur, ne coyez pas si fermement avoir le privilége exclusif de sentir & de raisonner. Les bêtes sentent & raisonnent à leur façon. Je conviendrai, si vous voulez, que leur ame est d'une nature moins parfaite que la vôtre; mais je veux absolument qu'elles en aient une, & je vous trouve fort ridicule de venir ôter l'ame à ma Chienne, qui ne vous a jamais fait que des caresses.

LETTRE

LETTRE X.

AU MESME.

JE ne demanderois pas mieux que d'admirer, Monſieur, & j'admire comme une folle quand je m'y mets; mais parceque depuis quelque tems que vous m'envoyez des Livres, je n'en ai pas trouvé un à ma fantaiſie, faut-il venir me dire que je ſuis mépriſante ? Envoyez-moi pour voir quelque Livre de génie, vous verrez l'accueil que je lui ferai; mais pour vos Livres nouveaux, je ſuis votre Servante, ne m'en envoyez plus. Ces Auteurs que vous eſtimez tant, m'im-

m'impatientent ; ils ſont trois heures à tourner autour d'une vérité qui leur échappe, à moins qu'elle ne ſoit commune, & alors ils me font languir pour y arriver. J'ai eu cent fois l'affront de me voir mener comme un enfant par la liſiere à une vérité où j'aurois fort bien été toute ſeule. Ce que je trouve encore de cruel, c'eſt qu'ils ne veulent jamais être naturels. Un tour heureux leur paroît plat, parce-qu'*il n'a* pas *l'air d'*avoir coûté : une idée tournée galamment, parcequ'*elle* eſt rendue d'une maniere ſimple & naturelle, ne paroît pas piquante à ces Meſſieurs ; ils veulent lui donner des graces de leur façon, ils la tournent, ils la ſerrent ;

ſauroit me faire trouver un Ouvrage beau en me diſant qu'il l'eſt; je le juge par lui-même, & un Auteur n'a point d'autre Avocat auprès de moi que le plaiſir qu'il me donne. Peut-être auſſi me trouvez-vous trop difficile; mais que voulez-vous? Il eſt venu dans le ſiecle paſſé des gens qu'on appelloit Moliere, La Fontaine, Paſcal, &c. ces Meſſieurs-là pourroient bien m'avoir gâtée; car après tout, ils étoient bien moins eſtimables que nos Modernes; ils n'avoient point pour ainſi dire d'eſprit, la Nature ſe chargeoit d'en avoir pour eux; les jolies choſes alloient ſe préſenter à eux d'elles-mêmes, ils n'avoient pas ſeulement l'honneur de les

ſes chercher. Mais chez nos Modernes, tout eſt le fruit de leur travail ; ils doivent tout à leur raiſon, qui ne leur fournit qu'après avoir été bien preſſée : & je m'imagine que c'eſt cela qui les rend ſi chauds. Raillerie à part, vos Auteurs modernes ſont bien froids : ils ont dans la tête une certaine Logique qu'ils appellent exactitude ; ils la mettent fierement dans leur Proſe, ils la fourent dans leurs Vers, & je crois qu'ils grondent leur ſervante avec méthode. Je ne ſuis qu'une femme ; mais ne leur en déplaiſe, je ſais l'uſage de l'exactitude auſſi-bien qu'eux. Si par exactitude ils veulent dire juſteſſe de l'eſprit, je conviens avec eux qu'il en faut, & qu'il en faut

partout : mais un Ouvrage peut être exact sans en avoir la forme ; & de même si on lit leurs Ouvrages, on verra qu'un Livre peut avoir la forme exacte, sans contenir beaucoup d'exactitude. La vraie exactitude, & celle que j'aime, est dans les idées & dans les tours qui bien d'accord ensemble doivent tous se faire briller : mais cette sorte de beauté peut se trouver dans un Ouvrage qui n'aura pas l'air exact. Elle peut, par exemple, se trouver dans un Conte ou dans une Fable de la Fontaine : mais ce qu'ils appellent exactitude, & ce qui se trouve dans leurs Ouvrages, je l'appelle moi secheresse ; parceque toute forme qui est exacte ;

te, & qui pourroit ſe paſſer de l'être, doit être appellée ſeche. Je ne dirois rien à ces Meſſieurs, ſi ayant en main une matiere abſtraite, & d'une priſe difficile, ils lui donnoient pour la bien développer, une forme *méthodique*; c'eſt-là la place de la ſechereſſe & de la méthode. Elle eſt merveilleuſe pour écarter le faux trop proche du vrai; pour ſéparer les parties d'une vérité, qui examinée en gros, ne porte à l'*eſprit rien de clair* pour faire ſentir bien juſte les différens rapports de ces parties. Mais voilà juſtement ce que ces Meſſieurs ne font point, ils renoncent à tous les agrémens du monde pour faire voir clairement une idée déjà fort claire;

re ; ou si cette idée mérite d'être éclaircie, sur quoi pensez-vous qu'ils fassent tomber leur analyse? Vous croyez peut-être que c'est sur le nœud de la difficulté? Point du tout, tout ce qui est à côté de la difficulté est examiné, excepté la difficulté même ; & il arrive de-là qu'on a été ennuyé sans avoir été instruit. Voilà, Monsieur, ce qui fait ma mauvaise humeur : mais ne trouvez-vous pas que j'ai la colere bien raisonneuse? Adieu.



LETTRE XI.

A MONSIEUR DE P...

VOUS aimez, Monſieur, & vous aimez quelque choſe de fort raiſonnable, tant pis pour Vous : j'aimerois mieux que vous euſſiez affaire à une étourdie, ces follès-là s'aviſent quelquefois d'aimer ; elles n'ont pas toûjours l'eſprit *d'eſtimer le bien ce qu'il vaut* ; mais je me défie furieuſement de la raiſon de Mademoiſelle De.... ce ſera elle à la vérité qui la fera appercevoir de votre eſprit : mais elle lui apprendra auſſi que vous êtes riche, & quand une fille qui n'a

n'a pas de gros biens, a apperçû un mérite aussi solide que celui-là, vous ne sauriez croire les peines qu'elle a à l'oublier. Je ne dis pas cependant qu'on vous trompe, on peut vous aimer : mais vous devez vous rendre fort difficile à le croire : surtout ne vous laissez pas ébloüir aux marques de désintéressement qu'on vous donnera ; on ne sauroit vous donner qu'une bonne preuve de génerosité qu'on ne vous donnera point, ce seroit de renoncer à vous épouser ; & quand vous verriez couler des larmes de ces beaux yeux qui vous ont charmé, il ne faudroit pas pour cela vous tenir sûr d'être aimé : les larmes ne prouvent rien, Monsieur, elles

elles marquent ſeulement que nous avons envie de prouver quelque choſe. Mais voulez-vous ſavoir au juſte les vrais ſentimens que Mademoiſelle De... a pour Vous ? Soyez attentif aux petits riens qui ſe paſſent entre Elle & Vous : c'eſt dans ces petits riens-là que vous verrez ſi l'on vous aime. Une femme ne ſe doute pas qu'on l'attend là pour la connoître, elle ſe néglige dans les petites choſes, elle ne croit pas qu'on la regarde, ſon maſque tombe, & alors on la voit telle qu'elle eſt. Pour bien vous aſſûrer encore ſi Mademoiſelle De... vous aime, mettez-là quelque jour fort ſérieuſement en colere & voyez ſi dans ſa colere elle

paroîtra tendre. Si elle le paroît; votre affaire est bonne, & l'on vous aime: mais si vous ne voyez qu'une femme irritée, si dans son dépit, rien ne sent l'amour, contez qu'il n'y en a jamais eu dans son cœur, & qu'on n'a cherché qu'à vous tromper. Mais je suis folle de parler raison à un homme qui n'en a plus, & je gage que vous me trouvez ridicule d'avoir de pareilles craintes. Que voulez-vous, Monsieur? je suis née défiante: il y a surtout deux ou trois vilaines passions dont je me défie. Si elles se donnoient pour ce qu'elles sont, je ne les craindrois pas: mais elles prennent le nom de l'Amour pour nous surpren-

prendre, & alors nous avons la honte d'être doublement attrapées. Prenez-y garde.



LETTRE XII.

A MONSIEUR DE R...

VOUS voilà donc bien allarmé ? il vous eſt venu un rival, on le reçoit bien, on a les yeux plus vifs, la converſation plus animée avec lui qu'avec un autre. Eh bien, qu'y a-t-il à trembler ? Madame Des... vous aimera encore, ſi vous voulez, en dépit de ce beau Monſieur qui vous fait ombrage : mais n'allez pas faire les fautes dans leſquelles l'Amour fait ordinairement tomber les Amans ; ne parlez jamais mal de votre rival, dites de lui tout le bien que vous

en

en ſavez, & que dans les loüanges que vous lui donnerez, votre air jaloux ne vous trahiſſe pas : ſur-tout quand vous le verrez arriver chez Madame Des..., ne ſoyez point troublé de ſa préſence. Qu'on ne voie aucune ſorte de crainte ſur votre viſage ; je ne veux pas qu'il paroiſſe ſeulement que vous deviniez le vol qu'on vous veut faire. Rien ne ſied ſi bien à un Amant aimé que la confiance : elle marque qu'il compte ſur lui & ſur ce qu'il aime, elle fait honneur à tous les deux. Je ne dis pas qu'il y ait du mal à être attentif aux démarches de ſon Rival : il eſt permis de défendre ſon bien, & je le conſeille : mais je veux que ce ſoit ſourde-
 ment,

ment, & ſans qu'il y paroiſſe ; car c'eſt une erreur de croire que les femmes aiment ſi fort en nous les mouvemens de la jalouſie. Je conviens qu'ils flatent leur vanité : mais ils ne ſont point faits pour animer leur cœur : ils lui donnent un plaiſir aſſoupiſſant qui mene à la langueur. J'aimerois mieux pour la conſervation de ma tendreſſe, que mon Amant tombât dans quelques fautes légeres dont il me demandât pardon après les avoir commiſes, que de le voir toûjours craindre que je ne lui échappe. Les craintes d'un Amant ennuient, ſes négligences piquent & réveillent. Arrangez votre conduite ſur cette petite Philoſophie-là, & ſur ma parole

tole vous vous en trouverez bien ; car enfin qu'est-ce que votre Rival a de plus que Vous ? Il est aimable, eh, ne l'êtes-vous pas ? Mais, direz-vous, il a les graces de la nouveauté, n'est-ce rien ? Je conviens que c'est quelque chose ; mais qui vous empêche d'avoir comme lui ces mêmes graces ? Vous vous montrez ordinairement à Madame Des... tendre, sérieux, même un peu grondeur : qu'elle vous voie moins tendre, plus gai, d'une humeur facile, elle trouvera en Vous un Amant nouveau, vous serez pour ainsi dire de pair avec votre Rival, & vous aurez de plus que lui l'avantage d'être déjà maître du terrain ; car après tout c'en est un au-

près d'une femme raisonnable. Enfin, Monsieur, il n'y a rien à craindre pour Vous, si vous ne vous défendez contre votre Rival qu'en vous montrant aimable; & en vérité pour peu que vous soyïez adroit, il vous est aisé de triompher de lui sans faire semblant de le combattre: mais encore une fois je vous tiens perdu, si vous en demandez le sacrifice, vous marquerèz par-là que vous le craignez; & marquer qu'on craint un Rival, c'est convenir qu'il est à craindre, & par conséquent digne de plaire. Adieu. Je suis sûre que vous me remercierez de mes conseils, quand vous les aurez suivis.

LETTRE

LETTRE XIII.

A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE R...

C'EN eſt fait, Saint-Alb... eſt infidele, il s'eſt entierement relâché de ſes devoirs d'Amant, & il a auſſi-tôt ſemblé à Madame Dh... qu'elle ne devoit plus ſonger à plaire. Il y a maintenant dans ſon air & dans ſon langage un je ne ſai quoi de ſévere que le dépit y a mis, & qui ne lui ſied point. Ces ſaillies qui la rendoient charmante, ne lui viennent plus ; je ne ſai ce qu'elle a fait de ſes agrémens : on diroit que Saint-Alb... les lui a

tous

tous emportés en s'en allant. En vérité c'est grand dommage, & puisque l'amour sied si bien à Madame Dh... vous devriez bien lui en donner, & lui rendre ses premiers charmes; il ne s'agit que d'arracher Saint-Alb... de son cœur, n'êtes-vous pas fait pour cela? Et quand cette conversion-là vous coûteroit un peu, ne trouveriez-vous pas dans Madame Dh., de quoi vous payer de vos peines? Mais je vois ce qui vous arrête, vous avez honte de porter votre encens à un Autel qu'on vient d'abandonner; vous en voudriez un où il y eût de la presse: Mon Dieu, Chevalier! ces places si disputées ne sont pas toûjours les meilleures.

Songez

Songez que quand on les offre, c'est plus pour les faire courir que pour les laisser prendre ; & je vous avoue que si j'étois homme, ce ne seroit point du tout là mon compte. J'aime bien à courir, cela donne de l'exercice ; mais je voudrois aussi prendre quelquefois haleine, & l'on dit qu'une Coquette sait de quelle conséquence il est de ne point laisser ce tems-là. Je vous connois, Chevalier, vous en courrez quelqu'une de ces Coquettes dont les yeux vous promettront quelque chose ; mais vous aurez beau les sommer de leur parole, ils y manqueront, & il n'y a point de tribunal où les Amans se fassent rendre justice là-dessus. Madame

Dh...

Dh... ne vous promettra pas tant: je ne crois pas même quand vous lui demanderez, qu'elle prévoye vous donner jamais rien, elle sait trop ce qu'il en coûte: mais on se lasse de refuser toûjours, & vous êtes fait pour obtenir. Madame Dh... a accordé son cœur, & en est maintenant fâchée, parce qu'elle a de la peine à le ravoir: mais elle ne l'aura pas si-tôt ratrappé, qu'elle ne se souviendra que du plaisir qu'elle aura eu à le donner; vous vous trouverez-là, vous le demanderez, il commencera à coûter à garder, on vous le donnera, & alors vous en ferez l'usage que vous croirez le plus agréable. Mais soyez constant, s'il vous plaît, ne vous

laſſez point de vos chaînes, parce-qu'on vous aidera à les porter : je prévois que l'amour qu'on aura pour Vous ſera d'une eſpece que vous aurez de la peine à ſupporter, il ſera tendre, fidele, appliqué ; voyez ſi vous voulez vous charger de Madame Dh... avec tous ſes défauts : on n'aimera que Vous, on vous aimera ſans caprice, on ne vous donnera pas le moindre petit ſujet de vous plaindre, vous ſentez-vous la force de tenir contre tout cela ? Tâtez-vous, & venez me rendre réponſe : ſurtout ne me trompez pas, pour mieux tromper Madame Dh..., je ne vous le pardonnerois jamais.

LETTRE

LETTRE XIV.

AU MESME.

JE l'avois bien prévû, vous êtes déjà infidele, & vous ſongez actuellement à recommencer une paſſion : tranquiliſez-vous Chevalier, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté d'attendre : le paſſions ne reviennent pas quand on les appelle : il falloit ménager celle que vous aviez, ne la point uſer comme vous avez fait, faire filer votre bonheur, & en joüir avec plus de ſobriété. Mais outre que vous êtes gourmant, vous êtes d'une friandiſe, vous autres hommes, qui n'eſt

n'eſt comparable à rien : un plaiſir ne vous touche point quand vous en imaginez un meilleur, vous voulez abſolument celui que vous ſavez le plus délicieux, vous n'avez point de repos que vous ne l'ayiez ; l'a-t-on abandonné à votre impatience, vous vous jettez avidement deſſus, vous le goûtez ſans retenue ; qu'arrive-t-il ? Il y avoit une ſuite de plaiſirs qui menoient par gradation à celui dont vous vous êtes crevé, & ces plaiſirs-là deviennent perdus pour vous ; car quand on les a une fois ſautés, ce n'eſt pas la peine de revenir ſur ſes pas pour les goûter, ils paroiſſent trop fades, on n'en veut plus. Peut-être direz-vous qu'il y a de notre

faute

faute & que chargées comme nous ſommes d'aprêter & de vous diſſtribuer vos plaiſirs, nous devrions nous en acquiter mieux, & le faire avec plus d'œconomie; que voulez-vous, Chevalier ? Les meres gâtent les enfans, quand elles les aiment, & les Amans ſont des eſpeces d'enfans gâtés ; il n'y a pas moyen de leur rien refuſer, même ce qu'on ſait qui leur fera mal : on nous a dit cent fois qu'il ne falloit pas ſi bien traiter nos Amans, qu'ils en abuſoient, que nous les perdions en les rendant heureux ; nous n'en ſommes pas plus ſages, il nous en coûte trop de les voir ſouffrir ; & ce qui augmente notre pitié pour eux, c'eſt

c'eſt que nous ſouffrons nous-mêmes. Mais revenons à Vous, il faut avoüer que vous êtes bien malheureux, à peine vous a-t-on donné une paſſion qu'on ne ſait ce qu'elle devient; elle fond pour ainſi dire entre vos mains, elle vous échappe, vous n'avez jamais la force de l'arrêter : je ſai bien que vous comptez ſur l'heureuſe facilité que vous avez eue juſqu'ici à reprendre des paſſions à meſure qu'elles vous ont quitté, & je connois vos reſſources : mais ne vous y fiez pas, à force de mettre ſon cœur à tous les jours, on l'uſe à la fin; & quand il eſt une fois bien uſé, il n'y a pas moyen d'en faire grand choſe. Adieu, Chevalier. Vous aimez

trop vîte, & trop ſouvent : & du train que va votre cœur, je prévois qu'il vous refuſera quelque jour fort ſérieuſement le ſervice.



LETTRE

LETTRE XV.

AU MESME.

VOus êtes amoureux, & vous l'êtes de quelque chose fort aimable : mais quand Mademoiselle L... auroit quatre fois plus de charmes, ces charmes n'en feront jamais une fille d'esprit ; elle restera toûjours sotte, & il faudra nécessairement qu'elle vous ennuie. Je sai bien qu'un homme aussi amoureux que Vous a des ressources : mais ces ressources-là manquent quelquefois : l'amour a des tems de secheresse, le cœur a des momens de silence, & ces momens sont sûrement remplis par

 l'ennui ;



l'ennui ; à moins que l'esprit, avec tout ce qu'il a d'amusant, ne vienne y mettre ordre. Il est bien vrai que vous ne vous ennuierez jamais tant que vous ne ferez que regarder Mademoiselle L..., ses yeux disent les plus jolies choses du monde, & ils vous les diront avec tendresse. Mais si par malheur elle ouvre la bouche, elle dira sûrement une sottise, & alors que deviendrez-vous? Je gage qu'en de certains tems que vous l'aimez moins ; car on ne sauroit aimer toûjours de la même force : je gage que vous rougissez pour elle de ce qu'elle dit, & je suis bien trompée si vous n'avez à rougir souvent : il faudroit pour bien faire que vous

fussiez

fussiez dans un enchantement continuel avec elle ; mais je vous en défie : les extâses durent peu aux gens d'esprit ; vous êtes fait malheureusement pour voir les choses telles qu'elles sont, & l'ivresse des passions passe vîte à quelqu'un d'aussi raisonnable que Vous. Cela est fâcheux ; mais aussi que n'aimez-vous une femme d'esprit. Quand votre cœur seroit épuisé, votre esprit qui seroit tout frais viendroit à son secours, & la conversation resteroit toûjours vive. Je vous avoue que je serois bien curieuse d'assister sans être vûe, à quelqu'un de vos tête-à-tête ; je soupçonne que vous n'y êtes entendu que lorsque vous dites que



vous aimez ; encore faut-il que
vous le disiez d'une maniere bien
sensible. Quelqu'un pourtant vou-
lut me faire entendre ces jours
passés, que vous trouviez de l'es-
prit à Mademoiselle L... : cela me
prouva que vous lui aviez trouvé
bien des charmes, & elle a l'air
d'en avoir : mais pour de l'esprit,
elle n'en a certainement point. Ce
qu'elle a, est une espece de volqu'el-
le a fait à l'esprit de tout ce qu'il a
de mince & de superficiel ; mais
vous savez bien que ce n'est pas-
là lui. Que vous importe après
tout qu'elle ait de l'esprit, pour-
vû que vous n'ayiez pas le tems
de vous appercevoir qu'elle en
manque ? La plûpart de vos jolie
femme

femmes de Paris en ont-elles davantage, il faut bien malgré cela qu'on les aime. Mais, dites-moi, songe-t-on effectivement à les aimer ? Car je ne saurois penser que vous aimiez parfaitement Mademoiselle L.... Vous vous l'êtes fait accroire, & parce que vous lui donnez souvent des marques de tendresse, vous croyez bonnement en avoir. Non, Monsieur ; toutes les fois qu'on dit & qu'on croit donner son cœur, on ne le donne pas toûjours ; on donne à sa place quelque chose qui a de son air, & heureusement pour vous autres, les femmes sont sujettes à prendre le change : Elles feront toûjours

toûjours aſſez vaines pour vous croire, & vous aſſez ſots, pour vous faire honneur de les avoir trompées.



LETTRE

LETTRE XVI.

AU MESME.

IL m'eſt revenu qu'il y avoit dans le monde une conquête qui tentoit votre vanité, & que vous n'aviez pourtant pas l'audace d'entreprendre. Qu'eſt-ce que c'eſt, Chevalier ? Je ne vous reconnois plus : qu'eſt devenu votre courage ? Et l'exemple d'une trentaine de fats qui ont manqué Madame De... doit-il vous faire trembler ? Je vous dis moi qu'elle vous aimera, il ne s'agit que de ſuivre mes conſeils, & je ſuis aſſez généreuſe pour vous les donner. Madame

De... eſt dans la ſituation la plus commode du monde pour Vous ; abandonnée de tous ces aimables qui s'étoient promis d'en avoir raiſon, elle eſt actuellement rendue à elle-même ; ainſi il n'y a plus pour Vous rien de fâcheux à craindre, & vous pouvez hardiment vous préſenter. Mais, s'il vous plaît, que ce ne ſoit point comme Amant ; ce titre a mal réuſſi à ceux qui l'ont pris. Donnez-vous pour un homme qui ne demande rien, qui ne prétend attenter à la liberté de perſonne ; mais qui en même-tems ne craint rien pour la ſienne. Que vos viſites dans le commencement ſoient rares, & ſurtout courtes. Des viſi-

tes

tes trop longues sentiroient l'amour. Madame De... en feroit honneur à ses charmes, & je veux qu'elle croye ne les devoir qu'à votre oisiveté. Je vous permets pourtant de redoubler vos visites; mais ce sera quand il en sera tems; il faut auparavant que Madame De... ne s'en défie point, qu'elle vous les ait demandées elle-même, qu'elle se croye dans une parfaite sécurité à votre égard, qu'enfin vous ayïez obtenu d'elle une certaine confiance qui lui ait pleinement fermé les yeux sur le danger qu'elle court. Ce sera alors que profitant du calme où vous l'aurez plongée, vous lui coulerez sûrement le poison de l'amour, & com-

trois ou quatre jours sans la voir ;
car il faudra bien lui laisser le tems
de songer, & je vous donne ma pa-
role qu'elle songera. Elle commen-
cera d'abord par être étonnée de
ce qu'elle ne vous voit point ; en-
suite elle viendra à s'en plaindre,
elle ne saura pas au juste pourquoi
elle s'en plaint, à peine même ose-
ra-t-elle l'examiner ; cependant
elle ne laissera pas que de le faire.
Avec cela elle ne se trouvera amu-
sée de rien, parcequ'elle se sera
accoûtumée à n'être amusée que
de Vous. Elle sera de mauvaise
humeur ; elle ne saura précisément
contre qui ; mais elle sentira bien
qu'il lui manque quelque chose
& après y avoir bien rêvé, el
tro

trouvera à la fin, que c'eſt Vous. Alors qui ſera bien fâchée, ce ſera certainement elle: mais ce dépit ſera peu propre à la guérir. Elle en aimera mieux, parcequ'elle en ſera fâchée; enfin quand toutes ces opérations-là ſe ſeront paſſées dans l'ame de Madame De..., vous viendrez faire votre devoir; c'eſt-à-dire, recueillir le fruit de vos noirceurs. Et quelle gloire ne vous prépare pas votre retour? Tout ce que Madame De... aura amaſſé d'amour dans ſon cœur depuis qu'elle vous connoît, ſera écrit dans ſes yeux. Vous aurez le plaiſir d'être reçu avec plus de cérémonie qu'à votre ordinaire. On vous grondera de n'être point venu, & de quelle

façon ? D'un air tendre & confus qui vous charmera. On ne vous dira pourtant point qu'on vous aime, mais on se plaindra de Vous comme si on vous l'avoit dit. Enfin, sans avoir parlé d'amour vous aurez eu l'honneur d'en faire naître, & le bonheur de n'en pas douter. Adieu. Je ferois de Vous un dangereux garçon, si Madame De... n'étoit pas si belle : mais un seul de ses regards vous fera oublier mes conseils, & l'amour vous mettra hors d'état de les suivre ; tant mieux pour vous, Chevalier, il est fort noble de plaire : mais il me paroît plus doux d'aimer.

LETTRE

LETTRE XVII.

A MADAME DE LA S...

JE ne ſuis point votre dupe ; Madame ; l'indifférence dont vous nous vantez tant les plaiſirs, vous doit être extremement à charge ; il vous faut du plaiſir, & je ne vois que l'amour qui puiſſe vous en donner. Aſſûrement l'amour vous eſt plus néceſſaire qu'à une autre, parceque vous êtes plus raiſonnable. Si vous étiez un peu folle ; comme quantité de femmes que je connois, vous ſeriez en état de vous paſſer de l'amour. Amuſée de mille riens, remuée par les plus

petites

petites choses, vous ne soupçonneriez peut-être pas qu'il vous manque d'aimer : mais vous qui ne sauriez vous occuper de bagatelles, vous dont les réflexions ont accoûtumé l'ame à se nourrir de choses exquises, & qui les avez presque épuisées ; vous enfin qui avez fait tant d'usage de votre esprit, & qui, à ce que vous dites, n'en avez jamais fait de votre cœur, vous devez continuellement sentir le besoin d'aimer ; & franchement lui résister toûjours, c'est trop d'affaire. En vérité l'honneur d'être indifférente ne vaut pas ce qu'il en coûte pour l'être ; & si vous demandiez sur cela avis à votre raison, je suis sûre que vous ne pren-

driez pas tant de fatigue : mais vous en croyez votre orgueil, qu'il vous plaît d'appeller raiſon. Ne faites plus, Madame, de pareils *Quiproquos*. Ce que vous avez deſormais de plus raiſonnable à faire, c'eſt de vous abandonner à votre cœur. Je ſai bien que vaine comme vous êtes, il vous paroîtra plus beau de régner ſur vous-même; mais outre que cet empire eſt peu agréable, j'oſe vous aſſûrer qu'il ne ſauroit réellement vous faire honneur; il n'exprime que la force de votre orgueil, & par conſéquent votre foibleſſe, & entre nous, foibleſſe pour foibleſſe, j'aimerois mieux l'amour. Ce qui m'a toûjours plû dans l'amour, c'eſt
qu'il

qu'il fait que nous nous occupons des autres, & presque toûjours avec plaisir. L'orgueil nous fait toûjours songer à nous : mais je ne sai comment cela se fait, nous ne nous occupons pas de nous si agréablement qu'on diroit bien. Car enfin vous aurez beau faire passer vos qualités en revûe à votre amour propre, il faudra à la fin que ce spectacle-là, tout agréable qu'il peut être, vous ennuye. Le mérite d'un Amant ne vous ennuiera pas si vîte, & il y aura certainement plus de profit pour vous, à vous occuper d'un autre que de vous-même. Faites vos réflexions, Madame, sur ce que j'ai l'honneur de vous dire. En qualité de femme

ce n'eſt point ici mon intérêt qui me preſſe ; il ne m'en reviendra rien quand vous aimerez, ce ne ſera pas moi qui profiterai de votre foibleſſe : mais je vous aime, & je ſerai charmée de vous ſavoir un peu plus heureuſe ; c'eſt-à-dire moins raiſonnable que vous ne l'êtes,



LETTRE

LETTRE XVIII.

A MADAME...

POURQUOI, Madame, donner dans l'Aftrologie ? Folie pour folie, je m'en ferois tenue à l'Amour ; c'eft la plus agréable, quoique la plus commune de toutes : car enfin vous aurez beau confulter les Aftres, ils ne vous répondront jamais fi joliment que Monfieur De... Il eft vrai que vous ferez toûjours trompée d'une façon ou d'une autre : mais enfin il eft plus doux d'être féduite par un Amant : on ne fauroit s'en défendre, & il me femble qu'il eft fort aifé de n'être

tre pas la dupe des Astres. Ça parlez-moi franchement, pensez-vous que ces Astres que vous interrogez, puissent bien répondre aux questions que vous leur faites ? Croyez-vous bien fermement que la Planete qui a présidé à votre naissance, ait le droit de décider de vos plaisirs ? Écoutez, je ne suis pas grande Physicienne, & je ne m'en repens pas. La Physique est une science qui n'est point faite pour nous ; nous sommes trop vives pour nous accommoder d'une science qui ne décide rien : mais si la Physique peut nous apprendre quelque chose, c'est assûrement que les Planetes n'ont rien à démêler avec les mouvemens de no-

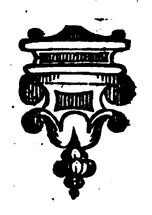
tre ame, ou du moins pas plus que les autres corps qui nous environnent ; moins peut-être encore ; parceque les corps qui nous séparent d'elles rompent l'effet qu'elles pourroient faire sur nous. Mais voulez-vous que je vous apprenne votre grande raison de croire à l'Astrologie. C'est que vous souhaitez qu'elle puisse vous instruire de l'avenir, & cela suffit pour vous faire croire qu'elle le peut. Le malheur de l'Astrologie est que ce n'est point un vice de l'esprit : vraiment si c'en étoit un, la Philosophie en viendroit à bout : mais c'est une folie du cœur, & cela est plus fort que la Philosophie. On apprend bien aux hommes à penser

penser juste : on leur apprend cela tous les jours dans les Écoles ; mais on ne leur apprend pas à sentir de même. Or jugez si ce qu'on n'apprend pas aux hommes, on nous l'apprendra à nous autres femmes qui n'en croyons jamais que notre cœur, qui est poutant le plus mauvais Philosophe du monde. Je gage qu'à ce penchant naturel que nous avons tous pour l'avenir, s'est joint l'amour que vous avez pour Monsieur D..., & que tous deux vous ont conduite insensiblement, & par le plus beau chemin du monde, à l'Astrologie. Vous avez aimé Monsieur D..., & dès-lors vous avez souhaité qu'il vous aimât toûjours.

N'eſt-il pas vrai que votre cœur vous a répondu auſſi-tôt qu'avec l'amour que vous auriez toûjours pour lui, il étoit impoſſible qu'il pût jamais en manquer pour Vous? Comme vous avez de l'eſprit, vous vous êtes défiée de la Logique de votre cœur; & pour vous y fier mieux, vous avez pris les Aſtres pour caution de la fidélité de votre Amant. Hé, Madame, ces grands Globes qui roulent ſur nos têtes ne ſe mêlent point de ce qui ſe paſſe ici bas; ce qui nous détermine eſt bien plus près de nous, les Aſtres & quelquefois la raiſon même, n'y ont pû voir: Ainſi, Madame, aimez tant que vous pourrez, & ne ſongez point
à

à arracher des Aſtres un ſecret qu'ils ne ſavent point, & que vous ne tirerez jamais d'eux. Si quelqu'un pouvoit vous apprendre ce que deviendra votre paſſion, ce feroit la raiſon; mais donnez-vous de garde de la conſulter, elle vous répondroit trop triſtement; car c'eſt ſa façon de répondre. Elle vous diroit que votre tendreſſe n'eſt pas plus privilégiée que les autres, & qu'il faudra néceſſairement qu'elle finiſſe. Ainſi point de raiſon, Madame; mais auſſi point d'Aſtrologie, je vous prie. On pardonne l'amour, c'eſt une trop douce folie pour que la ſageſſe s'y oppoſe : il n'en eſt pas de même de l'Aſtrologie; quoi-

qu'elle parte du cœur, elle en part de trop loin, & ne fait point assez de plaisir pour que la raison lui fasse grace.



LETTRE

LETTRE XIX.

A MADAME DE LA S...

VOus prîtes mon parti l'autre jour, Madame, parcequ'on disoit que j'étois ignorante : il falloit en convenir de bonne foi, parce que je le suis, & que je ne rougis point de l'être ; car je vous dirai qu'il n'a tenu qu'à moi d'être savante. Grace au Ciel, je suis née avec d'assez bons yeux, je n'avois qu'à les jetter sur les Livres : avec cela je n'ai pas la mémoire mauvaise, & j'aurois pû en l'obligeant à quelque effort lui faire retenir une partie des sottises que j'aurois lûes : mais je l'ai laissé faire, & elle

a pris malheureusement l'habitude de ne retenir que les bonnes choses : cela fait qu'elle s'est fort peu exercée. Que m'importe à moi d'être instruite exactement des rêveries de l'Antiquité ? Encore si ces rêveries étoient déduites avec ordre comme celle de nos Modernes, la méthode m'en plairoit, & ce qu'il y auroit d'ingénieux dans ces songes philosophiques, me feroit occuper d'eux avec plaisir : mais le moyen, Madame, que l'Antiquité n'impatiente pas quelquefois un esprit tant soit peu raisonnable. Ces Messieurs les Anciens, quand j'y songe, écrivoient bien à leur aise ; la premiere idée qui s'offroit à eux étoit assez souvent la bien venue; ils se

se donnoient seulement la peine de la noyer dans des expressions poëtiques, ou de la presser dans des termes obscurs ; & avec ces précautions-là ils étoient admirés, & quelquefois ils le sont bien encore. Pour moi je ne suis point sujette à l'admiration, & l'Antiquité, quoique vous connoissiez mon goût pour elle, ne m'en inspire pas toûjours. Je regarde Aristote comme je regarderois mon voisin ; & si mon voisin avoit dit une sottise, je ne me donnerois certainement pas la peine de la retenir. Je sai bien que ma mémoire, ornée de toutes ces visions, auroit eu l'éclat qu'il lui auroit fallu pour me donner de la considération dans le monde ; j'aurois

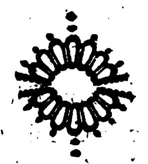
rois presque été dispensée d'avoir de l'esprit, & tout ce que j'aurois sû d'extravagant, auroit donné à ma vanité un essor que ma raison ne lui a pas laissé prendre : mais, Madame, toute brillante de gloire que j'aurois été, j'aurois toûjours été sotte ; & en vérité faut-il se donner tant de peine pour l'être ? Il faut que je vous avoue ici tous mes défauts : je ne crois pas que la vanité à elle toute seule m'ait fait ignorante, ma paresse en a aussi un peu l'honneur : la Nature ne m'a pas parue si embrouillée que les Écrits de ces Philosophes : il m'a semblé que ce qui avoit été fait pour être apperçû, étoit bien-tôt vû quand on savoit regarder. Pour

le reſte que la Nature a voulu dérober à nos yeux, j'ai crû que c'étoit folie de vouloir le connoître. Cherchons la vérité, ſi nous ſommes curieux ; mais cherchons-la où elle eſt, c'eſt-à-dire, dans la Nature. Si Platon l'a trouvée, il l'aura trouvée là ; qui m'empêche de la chercher comme lui ? S'il l'a manquée, je la trouverai peut-être ; au pis aller, ſi je la manque, je ſubſtituerai à ſa place quelques ſottiſes, & j'aurai toûjours plus d'honneur à les imaginer qu'à les apprendre. Raillerie à part, on fait un vol à ſon jugement, toutes les fois qu'on cultive trop ſa mémoire ; car vous qui êtes Philoſophe, Madame, vous ſentez bien qu'une ame qui

voudra, je ne me corrigerai pas: Je n'ai point de plaisir à lire des mensonges, ou du moins des faits que je puis regarder comme tels. Je lis volontiers des Romans : il y en a qui m'ont fait pleurer ; mais on me les donnoit pour tels, & je n'étois la dupe de personne. Vos faits historiques ne sont pas de même, ce sont le plus souvent des mensonges qu'on me donne pour des vérités, & des mensonges froidement imaginés. J'ai peut-être tort : mais je crois fort peu de choses de ce que nous dit l'Histoire. Je veux bien croire qu'un tel Roi a régné dans un certain tems, puisque l'Histoire le dit : mais qu'on ne m'oblige point à croire

les détails, je n'en croirai pas un : & comment les croirois-je? Quand il s'est fait une batterie dans ma rue, une heure après je ne saurois savoir au juste comment elle s'est passée. Que m'apprendra donc cet amas de vérités & de mensonges qu'on appelle Histoire? J'y verrai un cours successif de perfidies, de trahisons, de noirceurs; j'y verrai les passions en feu, faire tout leur ravage. Hé, mon Dieu! pourquoi aller voir cela si loin? Mon cœur n'est-il pas le répertoire des sottises humaines? N'ai-je pas là en raccourci les vertus & les vices? Et n'aurai-je pas plutôt fait d'y fouiller, que dans de gros Livres qui m'ennuieroient sûrement, & me

tromperoient peut être ? Je resterai donc ignorante, Madame, en dépit de tout ce qu'on pourra dire ; & voyez les ressources de la vanité, je me saurai encore bon gré de l'être.



LETTRE

s détails, je n'en croirai pas un :
x comment les croirois-je? Quand
l s'est fait une batterie dans ma
rue, une heure après je ne saurois
savoir au juste comment elle s'est
passée. Que m'apprendra donc cet
amas de vérités & de mensonges
qu'on appelle Histoire? J'y verrai
un cours successif de perfidies, de
trahisons, de noirceurs; j'y verrai
les passions en feu, faire tout leur
ravage. Hé, mon Dieu! pourquoi
aller voir cela si loin? Mon cœur
n'est-il pas le répertoire des sottises
humaines? N'ai-je pas là en raccourci
les vertus & les vices? Et
n'aurai-je pas plutôt fait d'y fouiller,
que dans de gros Livres qui
m'ennuieroient sûrement, & me
 trom-

je vous ai dit mille fois combien je l'aimois. Cependant elle m'a joüé le tour le plus cruel du monde. Il y a huit jours que j'étois seul avec elle, interdit, plein d'amour & de respect comme à mon ordinaire : je cherchois dans ses yeux de l'espérance pour mon amour, je les vis se troubler, elle m'assûra qu'elle m'aimoit, elle eut la foiblesse de m'en offrir toutes les marques possibles, & moi j'eus celle de les prendre. Depuis ce tems, je ne me retrouve plus ces craintes, ces inquiétudes qui m'avoient tant charmé : je n'ai pas le tems d'avoir le moindre desir avec Madame S... ; elle est toûjours prête à m'assûrer qu'elle m'aime, elle me le jure à tous les quarts-d'heure, elle me baise les mains comme une folle, & je

je ſuis obligé de lui dire qu'elle n'eſt pas ſage. Il me prit, je vous l'avoue, un éclat de rire qui ne marqua point de pitié pour le Chevalier, & qui le déconcerta furieuſement. *Parbleu, Madame*, s'écria-t-il bruſquement, *il y a bien là de quoi rire, & je voudrois bien vous y voir.* Et le voilà auſſi-tôt qui me quitte ſans prendre congé de moi, & de la plus mauvaiſe humeur du monde. Mes gens m'ont dit qu'ils l'avoient entendu gronder entre ſes dents en deſcendant l'eſcalier: mais il me le pardonnera s'il veut, j'en rirai bien encore. Je ne ris pas tant quand je ſonge à la pauvre Madame S...; je la crois bien occupée à jurer contre les hommes, & c'eſt

à bon titre. Mais non, qu'elle jure plutôt contre son cœur, c'est lui qui l'a le plus trompée. Ne nous plaignons point des hommes, Madame, ils profitent de nos sottises; mais c'est notre cœur qui nous les fait faire.



LETTRE

LETTRE XXI.

A LA MESME.

VOus me reprochez que je suis coquette, & je veux bien convenir que je le suis un peu : mais en vérité que voulez-vous que je sois? Et me conseilleriez-vous de faire un heureux pour en faire deux jours après un ingrat? Pourquoi tant craindre, me direz-vous? Il y a encore des Amans fideles. Je le crois, Madame, la Nature en a peut-être jetté sur la terre une demie-douzaine, pour nous apprendre qu'il y en avoit : mais croirai-je que dans cette demie-douzaine il y en aura quelqu'un qui me sera ré-

réſervé ? Ne ſoyons point vaines, on eſt toûjours puni de l'être : croyons-nous aimables ſi nous pouvons, c'eſt une idée qui réjoüit : mais tenons-nous bien ſûres que les hommes ſont des perfides, & ſans nous expoſer à l'apprendre par nous-mêmes, qu'il nous ſuffiſe d'entendre les cris des femmes abandonnées. Je ſai bien que votre cœur a une morale contraire à celle que je vous prêche. Il vous perſuadera ſi vous voulez que votre Amant ſera fidele : il fera plus, il vous le fera voir tel. Enfin, il vous fera croire tout ce qu'il voudra ; car je ne ſache pas d'Orateur plus éloquent que lui : mais défiez-vous-en, car il faut ſe défier de tout ce

ce qui plaît. Vous avez entendu parler des Syrènes ; c'étoient les plus jolies personnes du monde, elles enchantoient par leurs sons, elles charmoient les yeux. Enfin, c'étoit perdre son tems que de raisonner, & après avoir fait bien des réflexions, il falloit en approcher. Savez-vous ce qu'elles faisoient alors aux gens ? Elles les étouffoient. Voilà, Madame, comme nos Amans sont faits : charmans quand ils veulent plaire, ils n'oublient rien de ce qui peut y servir ; caresses, soins, respects, tout est employé par ces Messieurs, tout est mis en œuvre pour nous vaincre. Les traitres ont-ils réussi ? Ils deviennent nos maîtres, un jour de

plus

plus en fait des tirans ; & bien-tôt après las de l'être, ils vont chercher une nouvelle matiere à leurs triomphes. Hé bien, direz-vous ; si les Amans sont des perfides, nous est-il si difficile de l'être? Essayons un nouvel Amant, on n'est pas toûjours malheureuse ; peut-être celui-là sera-t-il plus fidele, peut-être même le trouverons-nous plus tendre : enfin quand nous serions destinées à de nouvelles disgraces, n'est-ce pas toûjours un bien que de faire usage de son cœur ? Prenez-y garde, Madame ; à force de faire usage de votre cœur, vous n'en ferez plus ; on s'y trompe tous les jours, quelque chose qui lui ressemble agira à sa

place ;

place, vous vous y méprendrez; mais ce ne sera pas lui. Ce quelque chose, il est vrai, parlera vivement: mais sûrement il ne parlera point comme l'amour. L'amour est tendre, soûmis, délicat; sent les affronts: mais il n'ose s'en venger que sur lui-même; il lui en coûte toûjours trop pour le faire. Ce quelque chose que vous prendrez pour lui, trouvera mieux son compte à la vengeance : mais si vous vous méprenez à ce qui vous détermine, les autres ne s'y tromperont point. Les hommes ne sont point injustes, ils pardonnent tout au cœur; mais ils ne pardonnent qu'à lui, & tout ce qui veut prendre son nom, est découvert & puni

puni aussi-tôt par l'infamie. Ainsi, Madame, ne soyons point assez foibles pour nous donner un vainqueur ; qui sait s'il ne choisiroit pas pour se dégoûter de sa victoire, le tems que nous serions le plus charmées de recueillir le fruit de notre défaite? Gardons-nous surtout de nous en consoler, en nous abandonnant à de nouveaux vainqueurs ; au milieu de leurs triomphes, ils n'en seroient guere plus honorés, & il me semble que nous en deviendrions bien plus méprisables. A quoi donc passer sa vie, me direz-vous? A quoi, Madame? A donner, si cela se pouvoit, des desirs, & à n'en jamais prendre. Ce seroit peut-être ce

qu'on

qu'on pourroit faire de mieux pour soi & pour les hommes. Trop de plaisir les perd, il faut le leur assaisonner ; car mettez-vous dans la tête que les hommes ne sauroient digérer les grands plaisirs sans en être incommodés. Il faut au cœur des viandes légeres ; il faut qu'elles lui soient apprêtées par une main habile. Or cette main habile ne sauroit être celle d'une femme qui aime. Savez-vous ce qui fait le malheur d'une femme qui se livre à son cœur ? C'est qu'elle songe trop à son plaisir ; une Coquette n'a pas ce défaut-là, elle songe au plaisir des autres ; aussi le fait-elle durer. Vous ne perdez jamais avec une Coquette les

craintes, les desirs, la demie-assurance d'être heureux. Avec une femme qui aime, il n'est bien-tôt plus question de cela. On aime, on est aimé, & l'on tombe dans la langueur, Au reste le pas est glissant, il faut bien de l'esprit, beaucoup de vertu, nulle sorte de sensibilité pour être Coquette ; & quand une Coquette n'y prend pas garde elle devient une vilaine chose. Mais je songe que vous m'allez trouver bien effrontée, quand vous vous souviendrez que je suis convenue que j'étois un peu Coquette. Hélas ! Madame, pardonnez-le-moi, je ne sai pas bien ce que je suis, & qui sait si je ne m'imagine pas être Coquette pour ne pas m'appercevoir que je suis tendre ?

LETTRE

LETTRE XXII.

Sur les Coquettes.

MADAME DE,.. m'a averti que vous deviez me gronder de mon Apologie des Coquettes. Grondez tant qu'il vous plaira. Il n'est, Chevalier, & je ne m'en dédis point, il n'est pour rendre heureux les hommes que les Coquettes. Voyez ce qui arriva à Renaud, ce fut pour avoir été trop aimé, qu'il perdit la belle Armide, qu'elle eût gardé pour lui une pincée de cette coquetterie qui avoit fait tant de ravage dans le camp de Godefroy; Renaud étoit pour une éter-

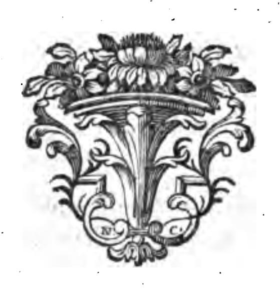
nité à son service, & les Chevaliers Danois en auroient été pour leur voyage. N'eurent-ils pas en vérité bien de l'honneur à l'emmener dans l'état où il étoit? Il n'est encore une fois, il n'est pour rendre heureux les hommes que les Coquettes. Ne me parlez point de vos femmes tendres, les hommes n'en sont point curieux, & ils ont raison; elles sont trop unies, on est toûjours dans le calme avec elles, & le calme en amour est insupportable: il y faut absolument des orages, & ces orages qui préparent & qui y font les beaux jours, hors les Coquettes, où sont les femmes qui s'entendent à les former? Ne croyez pas néanmoins qu'une Coquette,

à

à la prendre même dans son plus beau, ne me laissât si j'étois homme, quelque chose à desirer du côté du bonheur, & je conçois comme vous qu'il seroit bien plus doux de donner son cœur à quelqu'un qui ne mettroit ni art pour l'acquérir, ni étude pour le conserver; d'aimer ce quelqu'un sans reserve, de l'aimer sans qu'il mît jamais rien du sien pour nous paroître aimable; mais cet état de beatitude n'est pas fait pour durer. Il n'y a que les inquiétudes qui soûtiennent nos Amans, il faut absolument leur en donner; savoir les leur donner à propos, & c'est en quoi consiste la grande habileté des Coquettes. Ce fut

fut moins par sa beauté que pour avoir possédé un si bel art, que cette belle Reine d'Égypte fit perdre à Antoine l'Empire de l'Univers. Je ne vous la donne point ici pour modele ; outre que l'Histoire nous apprend qu'elle fut infidelle, elle fut encore plus coquette que je n'aurois voulu : mais par le sacrifice que lui fit son Amant, jugez des plaisirs qu'elle lui donna. Corrigez-vous donc, Chevalier, & laissez-moi achever mon éloge des Coquettes ; je ne vous demande que deux mots & les voici. Le mouvement est aussi nécessaire dans l'empire d'Amour que dans l'Univers, & ce mouvement qui, à lui tout

tout ſeul fait notre bonheur, il n'y a & prenez y garde, il n'y a que les Coquettes qui s'entendent à le bien donner.



LETTRE

LETTRE XXIII.

Sur les Coquettes.

VOUS vous réduisez aujourd'hui à m'objecter le mépris qu'on a pour les Coquettes ; mais songez-vous, Chevalier, que c'est me donner gain de cause : car vous savez bien que ma Coquette telle que je l'ai peinte dans ma Lettre à Madame De... n'a point de mépris à craindre. Peut-être allez-vous dire que vous n'êtes pas obligé de vous rendre à un portrait fait à plaisir, qu'il n'y a point de Coquette qui ressemble à celle que j'ai peinte dans ma Lettre ; par-

pardonnez-moi, Chevalier, il y a encore, même à Paris, d'honnêtes Coquettes, & je vous trouverai dans mon quartier une vingtaine de jolies femmes qui triomphent tous les jours d'une infinité de gens à qui elles n'ont pas songé un moment à plaire; & quand telles que je vous les peins, elles se remercieroient du pouvoir de leurscharmes,quand elles en verroient l'effet avec un peu de complaisance; pensez-vous qu'on eût pour cela des reproches à leur faire? Les Papillons ont-ils quelque chose à dire à la chandelle qui les brûle? Je dis donc que sans déroger à la qualité d'honnête femme, une jolie personne peut fort bien

laisser brûler tous ces benets de Soupirans qui lui font la cour; c'est à eux, puisqu'ils ont des yeux, à se garer, c'est à eux à ne pas s'approcher de si près, c'est à eux enfin à être raisonnables. Bref, Chevalier, quand une Coquette ne se commet point, permis à elle de faire tant de conquêtes qu'elle pourra. Que si elle se commet, elle mérite d'être punie, & j'ai eu, graces à Dieu, la satisfaction d'en voir plus d'une qui l'a été. Vous connoissez Saint-Gel, une de nos jolies femmes n'ayant rien à faire, s'occupa il y a quelque tems à vouloir lui tourner la tête. Saint-Gel qui n'est pas mal-adroit laissa faire à la Dame tous ses tours, la

piqua

piqua tellement au jeu, lui fit voir tant de pays, qu'effrayée du chemin qu'elle avoit fait elle recula. La reculade, toute févere que je fuis, me parut malhonnête. Quand une femme a tant fait que de fe laiffer mener jufqu'à un certain point, je veux qu'elle aille jufques au bout & qu'elle fe puniffe de fon imprudence. Il y a prefque de l'honneur en pareil cas à en manquer. J'en aurois bien encore à dire fi je voulois fur les Coquettes ; mais j'ai pitié de vous, & en voilà de refte pour vous confondre. Que fi vous m'en parlez encore, je vous envoierai pour vous punir quelqu'une de celles qui s'entendent fi bien à tourner les têtes. Ainfi foyez

ſage, & point de réplique. Et n'avez-vous pas honte de parler ſi longtems de gens que vous n'aimez point, je veux dire des Coquettes ?



LETTRE

LETTRE XXIV.

A LA MESME.

C'EN est fait, Madame, votre cousine a pris l'habit. Je ne sai si le regret de voir enfermer tant d'appas me la fit paroître plus belle qu'à l'ordinaire. Je puis seulement vous dire que tous les assistans avoient les larmes aux yeux ; & ce qui vous étonnera, c'est que toutes tant que nous étions de femmes, dont il y en avoit de fort jolies, nous étions presqu'aussi affligées que les hommes. Il n'y avoit que votre cousine qui faisoit bonne contenance ; elle alloit à

l'Autel d'un pas victorieux & triomphant, & sa gaieté sembloit insulter au monde qu'elle quittoit. C'est trop pourtant que d'insulter le monde quand on le quitte, on ne l'insulte guere qu'il ne s'en venge; ce ne sera pas à la vérité dans ces commencemens de ferveur que Mademoiselle De... a à craindre sa vengeance, il ne fait actuellement que la méditer. Le goût que votre cousine a pour la retraite est trop vif pour qu'il songe à le combattre; mais quand il le verra refroidi comptez qu'il se montrera à ell avec tous ses charmes. Et que charmes, Madame? Ceux de l'A mant le mieux fait ne sont pas dangereux, parcequ'ils se laiss

apr

approcher; mais le monde ne sera jamais vû qu'en perspective par votre cousine. Son imagination attentive à l'embellir, ne se lassera jamais de lui, parcequ'il aura toûjours la prudence de se tenir éloigné d'elle. Je suis sûre que si on laissoit voir le monde à Mademoiselle De... au premier besoin qui lui en prendra, elle s'en lasseroit bien vîte, & demanderoit à retourner dans son Couvent, en s'écriant: *N'est-ce que cela? Mais* on n'a pas jugé à propos de laisser aux filles la consolation des rentrées & des sorties; on a cru sans doute qu'elles en abuseroient. Il me semble pourtant que ce seroit un bon moyen de réchauffer leur dévotion quoi-

que ce moyen-là pût tourner quelquefois au profit du vice. La bonne voie pour se dégoûter des plaisirs n'est pas à mon gré de s'en abstenir. Pour en être bien dégoûté, il faut en avoir joüi & les bien connoître ; aussi croirois-je qu'il n'y a point de meilleures Religieuses que celles qui ne l'ont pas toûjours été. Il sort à tout moment du fond de l'ame un goût pour le plaisir qui s'étend sur tout ce qui paroît capable d'en procurer. Le monde avec tous ses défauts paroît encore ce qu'il y a de mieux pour en donner, & il faut avoir furieusement à se plaindre de lui pour en être bien détaché, encore est-on tout étonné, qu'après bien des mé-

mécontentemens de ſa part, faute de trouver mieux, on eſt quelquefois forcé d'y revenir. Or figurez-vous l'effet que produit le monde ſur une jeune perſonne, qui, ne l'ayant vû qu'à travers ſon imagination ne conçoit pas qu'on puiſſe avoir à s'en plaindre? Comment ſaura-t-elle que c'eſt un traître, ſi elle n'en eſſaye? Elle aura beau l'entendre dire, elle ne le voudra jamais croire, elle ſe perſuadera qu'on veut la conſoler; & parcequ'elle le croira, elle en deviendra inconſolable. J'ai repréſenté tout cela à votre couſine; mais les ſentimens vifs n'écoutent rien. Si on les gardoit toûjours, je ne dirois mot, parce qu'il n'y a rien de

de meilleur: mais l'expérience nous apprend qu'ils nous quittent, & qu'ils ne brisent pas en s'en allant les fers qu'ils nous ont mis. Il est vrai que Dieu peut, s'il le veut, rendre légere la chaîne de votre cousine : mais qui sait si la Grace tiendra ferme dans son cœur, & que deviendra-t-elle alors, en proie au monde qu'elle aimera toujours, & ne verra jamais ?



LETTRE

LETTRE XXV.

A LA MESME.

IL y a long-tems que je voulois que Monsieur de L.... aimât, & vous me marquez qu'il aime ; cependant je n'aurai jamais la force de lui en faire compliment. Il aime, dites-vous, & méprise ce qu'il aime. Ah ! Madame, il vaudroit mille fois mieux pour lui qu'il n'aimât pas. Vous avez beau dire qu'il en aime mieux ce qu'il aime, parcequ'il le méprise. Vous avez beau le prouver, en disant que les combats que la raison livre inutilement au cœur, le remuent & l'attachent plus

plus fortement. Vos ſubtilités ne me touchent point : ce n'eſt pas-là aimer mieux, s'il vous plaît, c'eſt aimer plus fort ; c'eſt être toûjours déchiré, toûjours en guerre avec ſoi-même. Et ſi, Madame, de ces vilains nœuds formés par le caprice, & ſerrés par le mépris. L'indifférence avec tout ſon ennui eſt préférable à un état ſi violent ; & en vérité, bien en prend aux femmes que les hommes ſoient fous, car il faut que je diſe des ſottiſes des hommes. Ces nigauds-là ne ſavent bien aimer que qui les tourmente. Encore ſi ce qui les tourmente mettoit un peu d'eſprit à les tourmenter. Mais non, avec la conduite la plus ſotte du monde, on

les

les fait quelquefois aimer. Soyez jolie, & faites enrager ces Messieurs, vous allez les voir devenir fous. Il est vrai qu'ils vous mépriseront peut-être ; mais ils vous adoreront, & il paroît que c'est à-peu-près-là tout ce que les femmes demandent. Pour moi, quoiqu'il y ait, à ce qu'on prétend, d'assez jolis profits attachés au mépris qu'on a pour les Coquettes, il me semble que je ne voudrois point être adorée comme elles. Je voudrois, si je m'en mêlois, que mon Amant fût mon ami. Je voudrois que l'attachement de son cœur eût l'approbation de sa raison ; peut-être, à la vérité, en seroit-il moins vif, parce qu'il en seroit

moins

moins tourmenté ; mais du moi
sa tendresse en seroit-elle plus sûi
elle m'en feroit plus de plaisir,
ce qu'elle me feroit honneu
enfin je serois persuadée qu
ne m'échapperoit jamais tota
ment, & la qualité d'honnê
homme qu'il trouveroit en mo
me le conserveroit quand les qu
lités de jolie femme auroient d
paru à ses yeux. J'oublie de vo
dire encore que je ne pourrois
résoudre à être méprisée, tout
mour du monde ne m'en co
leroit point; j'aime mieux qu
m'aime moins, & qu'on m'est
davantage. Je me souviens
tant d'une femme fort raiso
ble; son Amant avoit pris

une jolie femme, mais peu eſtimable, un goût de paſſage. La Dame lui reprochoit de certaines honnêtetés vives qu'il avoit pour la petite Dame, & le Monſieur s'en juſtifioit, en l'aſſûrant que quoiqu'il fût attaché à elle d'une certaine maniere, il étoit pénétré d'un ſouverain mépris pour elle. *Ah ! Monſieur*, s'écria la Dame, *Mépriſez-moi auſſi, je vous prie.* Ne ſommes-nous pas de jolies perſonnes de tenir de pareils diſcours? C'étoit pourtant une femme fort ſage qui les tenoit. Adieu, Madame, nous avons beau faire les raiſonnables, quand nous demandons quelque choſe, on peut s'aſſûrer que c'eſt de l'amour; & qui croiroit

toit nous avoir ſuffiſamment payées avec de l'eſtime, ſeroit bien attrapé; il ſeroit obligé pour avoir quittance de nous, de venir nous payer avec de l'amour.



LETTRE

LETTRE XXVI.

A LA MESME.

LE Marquis De... Madame, eſt inſupportable : il careſſe toûjours ſa femme devant le monde, il a toûjours quelque choſe à lui dire, enfin vous diriez d'un Amant; & ce qui me déſeſpere, c'eſt qu'il s'attire par-là un ridicule infini. En vérité le Public eſt bien incommode, on prend une femme pour la careſſer tout à ſon aiſe, on ſe figure qu'il n'y trouvera point à redire; point du tout, le voilà de mauvaiſe humeur parce qu'on a du plaiſir à ſa barbe. Voudroit-il pas qu'on

cherchât l'ombre & le silence, & qu'on se cachât de caresser sa femme comme d'une mauvaise action? Mais aussi pourquoi le Marquis ne caresse-t-il pas sa femme la nuit? Qu'a-t-on affaire des caresses déplacées qu'il lui fait le jour? Et le Public a-t-il tort de vouloir mettre de la police dans les Mariages? Car enfin c'est à lui à se plaindre quand le cas le requiert, & ici il le peut. *Caressez votre femme*, dira-t-il au Marquis, *tête-à-tête, & les portes bien fermées; mais ne faites point parade de votre tendresse; on ne vous donne point une femme pour l'aimer, & c'est manquer de respect à notre égard, que d'étaler devant nous des desirs qu'on vous a défendus lorsqu'on*

vous

vous les a ordonnés. Qu'un Amant fasse devant nous des minauderies à sa Maitresse, nous n'y trouvons point à redire; nous faisons plus, nous lui prêtons la main, parcequ'il est dans la regle: il aime, rien ne l'en doit empêcher, & il peut avec bienséance laisser éclater sa tendresse, & l'exprimer par des caresses: mais vous, en qualité de mari, vous avez mauvaise grace à aimer, & il est ridicule à vous de ne pas vous en cacher; car le ridicule naît des manieres qu'on ne doit pas avoir, & qui sans faire tort, font pitié à ceux qui les voient. Voilà, Madame, les impertinens sophismes dont le Publicse sert pour déshonorer la tendresse conjugale. Mais quand le Public raisonneroit mal, le Mar-

quis ne feroit pas justifié; il feroit toûjours vrai, qu'à qui feroit bien galant la nuit avec sa femme, il ne resteroit guere de quoi l'être le jour, & le Marquis sans doute veut bien qu'on ait mauvaise opinion des nuits qu'il passe avec la sienne. A tout cela il ajoute une nouvelle matiere de ridicule, il est jaloux, & assûrément il a grand tort de le paroître. Il faut toûjours faire bonne contenance quand on auroit peur; c'est se montrer par un endroit foible, que de se montrer jaloux, & les allarmes d'un mari apprêtent toûjours à rire à la malignité humaine. Cependant pourquoi rire des craintes d'un mari? Est-ce qu'elles

font

sont mal fondées ? Non, Madame, un mari peut craindre ; mais il me semble aussi que le Public peut rire. Adieu.



LETTRE

LETTRE XXVII.

A LA MESME.

VOus êtes fâchée, Madame, de n'être pas à Paris, parcequ'on y joue Armide. En vérité, l'Opéra vous donneroit le plus mauvais exemple du monde. Armide a un air dévergondé qui ne sied pas même à une femme passionnée, & je ne saurois deviner par quelle fatalité les caracteres de femmes, faits sur le modele d'Armide, ont acquis sur le Théâtre un droit de plaire qu'ils ne sauroient perdre. Voyez Angelique, elle n'a pas plus de pudeur qu'Armide;

mide ; elle joue, au pauvre Roland, un tour qu'on ne pardonneroit pas à une vraie Guenippe, & je trouve que Roland ne fait pas trop mal de faire tapage, & de jetter les meubles par les fenêtres. C'est sans doute pour entrer dans le goût de son siecle, que Thomas Corneille fait joüer à Ariane un rôle qui n'est guere plus décent ; car enfin que ne fait-elle point pour retenir Théfée ? De quels reproches ne l'accable-t-elle point ? Et de quelle nature sont ces reproches ? N'allez pas dire que lorsqu'une honnête femme a tant fait que de renoncer à son devoir, elle doit être plus furieuse qu'une autre ; que les combats qu'elle a essuyés

essuyés avant que de se rendre, la font devenir une fois plus sensible à l'infidélité qu'on lui fait : qu'une honnête femme enfin à qui il en a coûté pour se laisser vaincre, veut joüir de la peine qu'elle a eue à se défendre, & que ne voulant pas tous les jours recommencer les frais d'une passion, il lui est permis d'enrager lorsqu'elle en perd le fruit. Je sais tout cela ; aussi ne prétends-je pas ôter à une femme qu'on a eu la cruauté d'abandonner, la permission de se plaindre ; mais je veux qu'elle se plaigne tout bas ; je veux que sa vanité étouffe sa tendresse, qu'elle en ôte du moins l'éclat. Enfin, je trouve infiniment mauvais qu'une Maitresse, parce-
qu'elle

qu'elle eſt abandonnée, aille faire à ſon Amant de ces reproches qui marquent le beſoin qu'elle a encore de lui, & qui, ſelon le procédé du cœur humain ne ſervent qu'à aſſûrer ſon infidélité. Vous me demandiez il y a quelque tems d'où venoit le peu de reſpect qu'ont aujourd'hui pour nous les hommes ; il vient, Madame, & il n'y a point à en douter, il vient de tous ces vilains portraits qu'on fait de nous ſur les Théatres. Hé ! le moyen, je vous prie, que les hommes à la vûe de nos foibleſſes puiſſent nous reſpecter. Que veut dire ce penchant furieux qu'on nous donne à la tendreſſe, ce déſeſpoir de n'être plus aimées, cet

emportement où nous met le plaisir de l'être ? Tout cela, Madame, me met d'une humeur horrible contre les Poëtes, & je ne sai en vérité ce que je ne ferois pas pour me vanger de leur insolence ; mais pour vous dire le vrai, je ne laisse pas aussi d'être un peu fâchée contre les femmes; car pourquoi aussi dans nos folies ne sommes-nous pas un peu plus sages ? Qui nous empêche de mettre un certain air de dignité dans nos foiblesses, qui, en ménageant notre honneur, ne prendroit presque rien sur nos plaisirs ? Cet air-là feroit foi qu'il nous en a coûté pour nous rendre, & les hommes seroient assez heureux & peut-être assez sots pour le croire.

LET-

LETTRE XXVIII.

A LA MESME.

VOTRE Cousin, Madame, est un petit Philosophe bien avancé pour son âge : il est libertin par goût & par systême. Je le fis venir ces jours passés chez moi, pour le prêcher, comme vous m'en aviez priée ; je lui fis sentir d'abord, mais non point en Pédante, qu'il étoit honteux à lui de vivre avec une petite personne décriée ; qu'étant beau & bien fait, comme il étoit, il y auroit mille femmes raisonnables qui écouteroient volontiers ses soupirs: qu'enfin à chan-

ger de goût, il y avoit pour lui de l'argent à gagner, en ce qu'il n'en dépenseroit point; de la tendresse, en ce qu'on en auroit pour lui une plus pure & plus vive; de l'honneur auprès du Public, qui ne donnoit point son aprobation à des attachemens pareils à celui qu'il avoit. Enfin je lui dis tout ce que je crus capable de le convertir. Représentez-vous, Madame, le flegme dont Cinna écoute la Scene d'Auguste: votre cousin employa précisément le même à m'entendre. *Je vous suis obligé, Madame*, me dit-il, *de vos conseils, & il n'y a rien au monde que je ne fisse pour les suivre; mais si Mademoiselle De* * * *. est nécessaire à mon bonheur; pourquoi avoir la cruauté*

cruauté de vouloir que je la quitte ? Je veux bien avoüer, qu'il eût été plus décent de me livrer à un goût plus honnête ; mais comme il n'a pas été à mon choix de le prendre, sera-t-il bien en mon pouvoir de m'en défaire ? Et croyez-vous que ce triomphe auquel vous m'invitez, ne me coûtera rien ? La petite personne que j'aime, dites-vous, ne m'aime guere ; tant mieux, Madame : Hélas ! si elle m'aimoit davantage, je prévois que je cesserois bien-tôt de l'aimer. Songez que je suis actuellement dans la plus jolie situation du monde ; j'aime, & je n'aime point trop, je sens même que je cours risque d'aimer long-tems ; Mademoiselle De... ne me fait presque point de reproches, ou me les fait légers : sa-

tendresse n'est point assez vive pour la jetter dans ces mélancolies qui font tant d'honneur, & quelquefois si peu de plaisir à celui qui les cause. J'espere même qu'elle ne connoîtra jamais ces sortes de langueurs, parceque je me flate qu'elle ne m'aimera jamais assez. Croyez-vous que je trouvasse tous ces agrémens-là avec une femme raisonnable? Non, Madame; car si je n'étois pas né pour lui plaire, & que je l'eusse entrepris, je deviendrois le plus malheureux des hommes; ou si cette femme raisonnable que vous me conseillez tant, forcée par ma tendresse, se rendoit à mes desirs, son cœur qui n'auroit point encore fait usage de lui-même en feroit trop, & feroit tomber le mien dans cet ennui que je crains

mor-

mortellement & dont je ne me tirerois pas quand je voudrois. Attaché par l'honneur, quand je ne le serois plus par le plaisir, j'aurois la malheureuse force d'entendre continuellement des reproches que je n'aurois point mérités, & qu'il me faudroit pourtant entendre. Je n'ai point, comme je vous ai déjà dit, de pareils inconvéniens à craindre avec Mademoiselle De... Il est vrai que sa conquête n'éleve pas ma vanité au faîte de la gloire, je n'ai pas eu de peine à surprendre un cœur qui cherchoit lui-même à se rendre; aussi ne me suis-je point laissé aller à ces plaisirs touchans, que se donne volontiers, & quelquefois si mal-à-propos l'orgueil, lorsqu'il triomphe d'une vertu qui lui a paru sauvage;

mais aussi ne suis-je point exposé à ces chûtes terribles, dont est continuellement menacé un Amant qui se voit au comble de la felicité, & qui est tous les jours à la veille d'en tomber. J'aime, mais j'aime à mon aise : je me crois aimé, parceque j'aime à le croire ; & quand je verrois évidemment que je ne le suis point, il me semble que je ne m'en désespererois pas. Au reste, ces petits plaisirs que me permet un amour tranquile, ne me font point regretter ces secousses violentes que causent les grandes passions. A tant aimer, un cœur outre ses forces ; & quand il a fait de si grands excès, il lui faut trop de tems pour se remettre : le mien, grace à Dieu, a pris une allûre plus sage, & j'espere qu'au

qu'au sortir des mains de Mademoiselle De ..., il pourra recommencer une nouvelle course. Avec cela je vous dirai, dussai-je passer pour libertin, qu'il me semble que tant de vertu ennuie. Je n'ai pas dequoi répondre à une femme qui aimeroit avec une si grande délicatesse, je suis sûr qu'elle m'ennuieroit, & je crois que je le lui rendrois bien. Ce n'est pas que je n'aime la vertu; mais je veux qu'elle soit pliable & gaie, & pour cela il faut qu'elle s'oublie quelquefois, & qu'elle se laisse assaisonner d'un peu de vice; car c'est le vice qui lui donne de la pointe. Quand votre Cousin eût achevé sa réponse, il me quitta, & me remercia poliment des remontrances que je lui avois faites. Je le trouvai

vai ce jour-là le plus joli du monde ; il est beau, bien fait, & a des graces : sa Philosophie libertine soûtenue de tout l'esprit qu'il a, me réjoüit infiniment, & ne me fit pas trop craindre pour ses mœurs. Qu'aurois-je à craindre, Madame? Sa Philosophie changera un jour ; ses passions lui en composeront une autre toute différente de celle qu'il a aujourd'hui ; & la premiere femme raisonnable qu'il aimera, il ne concevra pas comment il a pû aimer une petite Coquette. Au reste, n'allez pas croire que je regarde la raison comme une espece de giroüette qui tourne au gré des passions : je n'ai garde de penser cela ; mais il est sûr qu'à mesure

que

que les passions changent, elles renouvellent notre Philosophie, & nous la font quelquefois aussi bien raisonnée que la raison elle-même pourroit la faire.



LETTRE

LETTRE XXIX.

A LA MESME.

JE ne ſai comment vous faites, Madame, on eſt toûjours inſtruit, quand on a le bonheur de vous entendre : cependant on ne voit que des graces, & cela ne s'appelle point être raiſonneuſe ; mais pour votre Amie Madame de G***, défendez-lui de ma part de raiſonner, cela ne lui ſied point. Mon Dieu ! elle eſt ſi jolie, que ne ſe contente-t-elle de l'être ? Pourquoi devenir Pédante ? Que ne gardoit-elle ſon eſprit tel qu'il étoit ? Il ne lui alloit pas mal. Qu'a-

voit

voit-elle beſoin d'y mettre un fard qui l'a gâté ? Sérieuſement c'eſt une coquetterie bien mal entendue que celle qui fait les Pédantes, & je trouve que Saint-R... a bien raiſon de dire qu'il y a plus de profit & moins de fatigue à être naturelle ; car je ſuis ſûre qu'il en a coûté à Madame De... pour devenir moins aimable. N'êtes-vous pas déſeſpérée quelquefois de la voir ſuivre un raiſonnement dans les derniers retranchemens de la Logique ? Il ſemble qu'elle aille toûjours ſoûtenir Theſe ; il ne lui manque qu'un bonnet quarré, & certainement je le lui apporterai. Voulez-vous que je vous le diſe, j'aime cent fois mieux une ſotte qu'une

pareille raisonneuse, & je gage que les hommes sont de mon avis: ils ne viennent point chez nous comme chez des Docteurs, & ce n'est point pour être instruits qu'ils nous cajollent. Ils nous apportent leur cœur à remuer; remuons-le; puisque c'est notre métier: égayons encore leur imagination si nous pouvons, ils le veulent bien; mais pour ce qui regarde leur esprit, ne nous en mêlons point, ils ne sont point friands des plaisirs qui leur viennent de ce côté-là. On dit qu'heureusement le Chevalier S... a entrepris de convertir Madame De... & il s'est avisé pour cela d'un moyen qui me paroît fort bon, & qui lui réussira; il veut s'en faire aimer,

aimer ; Dieu le veuille, l'amour est un vice de meilleur commerce que celui qu'elle a actuellement ; & entre nous, vice pour vice, je l'aimerois mieux. Je ne sai même si un Casuiste rigoureux ne penseroit pas comme moi ; car enfin on se corrige de l'amour, mais on ne se lasse jamais d'être précieuse : c'est une passion aussi ennuyeuse que j'en connoisse, & cependant comme elle est nourrie par l'orgueil, elle a le malheureux talent de ne finir jamais. Saint-Jel... qui est à côté de moi & qui lit ma Lettre, dit que ce talent-là sieroit mieux à l'Amour : Saint-Jel... est un sot : le mal de l'Amour n'est pas de finir : son tort est de ne point recommencer. Adieu.

LET-

LETTRE XXX.

A LA MESME.

JE m'y connois, Madame, Monſieur De... & Madame M... s'aiment ; & parcequ'ils le ſoupçonnent ſi peu qu'ils le diſent hautement, ne vous aviſez pas de croire qu'ils n'ont que de l'amitié l'un pour l'autre. Monſieur De... eſt aimable, Madame M... eſt jeune & belle ; c'eſt trop pour l'amitié, & cela ſent furieuſement l'amour. Si Monſieur De... & Madame M... ſe connoiſſoient depuis cinq ou ſix ans, je concevrois qu'il pourroit y avoir de l'amitié entr'eux ; ils auroient

toient commencé par l'amour, car on commence ordinairement par ce qu'il y a de meilleur; ensuite ils auroient rabattu sur l'amitié : entre honnêtes-gens cela se peut à la rigueur passer comme cela : mais ils se connoissent depuis trois mois, ils ne voient régulierement qu'eux; avec cela ils ont un cœur, & vous ne voulez pas qu'ils aient de l'amour ? En vérité vous n'y pensez pas, & vous connoissez mal les femmes ; nous ne sommes point assez sottes pour prendre de l'amitié, quand nous pouvons prendre de l'amour. Mettez-vous donc dans la tête que Monsieur De... & Madame M.... ont de l'amour l'un pour l'autre, & peut-être du meil-

leur qui ſoit ; mais ils pourront bien ſe trouver un beau matin à l'amitié où vous dites qu'ils ſont déjà Je me trompe, il n'y en aura qu'un qui y viendra, & ne croyez pas que je me donne ici des airs de Prophete, je ſuis ſi ſûre de ce que je vous dis, que je vais, ſi vous voulez, vous apprendre le progrès & le détail de leurs amours, comme ſi l'avenir de leur paſſion m'avoit été révélé. Je vous ai déjà dit que Monſieur De... & Madame M... s'aimoient ; mais qu'ils ne le ſavoient pas bien encore. Cette vérité attend à ſe manifeſter à eux, que l'amour ſoit bien maître de leur cœur, & qu'il n'ait plus rien à craindre de leur raiſon. Qu'ils ſe-

ront heureux alors ? Que de regrets de ne s'être pas dit plutôt qu'ils s'aimoient ? Que de sermens de s'aimer toûjours ; mais le beau tems ne sauroit toûjours durer. L'ennui viendra bientôt saisir l'un de nos Amans, l'habitude d'être aimé le dégoûtera du plaisir de l'être ; la langueur se fera jour dans son ame, & à force de miner, son amour réussira à la fin à l'étouffer. N'allez pas croire pour cela que notre infidele aille jusqu'à l'indifférence, l'amitié prendra la place de l'amour, & l'Amant deviendra ami. Mais ce ne sera pas le compte de celui qui restera Amant ; par malheur pour celui-là, quand la passion de l'autre sera en allée, la

ſienne deviendra plus vive, car c'eſt la Nature d'une paſſion mécontente d'en devenir plus folle ; & alors qu'arrivera-t-il ? Le nouvel ami ſera fort ennuyé des plaintes de l'Amant, l'Amant à ſon tour ſera déſeſpéré du peu de chaleur de l'ami ; adieu alors les plaiſirs, il ne ſera plus queſtion de ces doux momens, plus de ces tranſports mutuels qui les avoient tant charmés, on baillera d'un côté, l'on enragera de l'autre ; & comme malheureuſement pour eux ils ſeront arrêtés par la chaîne des bons procédés, ils auront la force de ſoûtenir, eux & leur mauvaiſe humeur, ſans avoir le courage de ſe congédier. Il y auroit une fortune
à

à espérer pour eux, ce seroit que leur tendresse s'affoiblit dans le même tems, & par degré égal. Alors l'amitié paroîtroit de part & d'autre avec éclat, & sans opposition du côté de l'amour; mais ce cas-là est trop heureux, & je ne suis pas trop sûre qu'il soit possible. C'est assez vous ennuyer, Madame, & je finis, en vous assûrant bien qu'on ne commence point par l'amitié, elle est trop fade, on va de plein saut à l'amour; & quand on a sauté l'amitié pour aller à l'amour, l'amour qui est vif, laisse rarement revenir à l'amitié qui a le malheur d'être froide.

LETTRE.

LETTRE XXXI.

A LA MESME.

SAINT-FAL... étoit enragé d'être aimé de sa femme; mais enfin les choses ont pris un arrangement tel qu'il le souhaitoit. Il est arrivé à la Dame un grand cousin, beau & bien fait, qui, honteux de voir sa cousine aimer trop son mari, a entrepris de la corriger. Vous croyez peut-être qu'il a fait le douloureux? Non, Madame, il s'y est mieux pris qu'on auroit espéré d'un Provincial. Il a commencé par plaindre la Dame de la tendresse qu'elle avoit pour son mari;

&

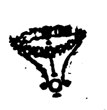
& je vous laisse à juger de la reconnoissance qu'elle devoit en avoir ; & combien elle devoit être obligée à un homme, qui, sans parler de récompense, avoit la patience de pleurer les rigueurs que son mari avoit pour elle. Enfin le cousin a si bien partagé les peines de la Dame, qu'elles sont finies, & Saint-Fal... par conséquent oublié. On dit que la Dame a été touchée du désintéressement du cousin, & on prétend qu'il a été mieux payé de ses peines que s'il en avoit exigé la récompense. Je ne vous dirai pas comment le mari a été instruit de la générosité de sa femme ; mais enfin il l'a été, & il est maintenant comme un possédé, parcequ'on ne

l'aime

l'aime plus. La petite femme dit tout haut que c'eſt ſa faute, & qu'elle a eu une ſorte de plaiſir d'apprendre à ſon mari à ne pas ſe plaindre de ce qu'on l'aimoit trop. En vérité le pauvre homme eſt dans une confuſion qui me fait pitié : il n'oſe ſe plaindre à perſonne, parcequ'il ſent effectivement qu'il eſt dans ſon tort, & qu'on peut avec bienſéance ſe moquer de lui. Il n'a pas même eu la force de gronder ſa femme ; & après tout, que pouvoit-il lui dire ? Elle n'a ceſſé de l'aimer que par ſon ordre, & a été même du tems à lui obéïr. Mais n'admirez-vous pas la biſarrerie du cœur des hommes ? Saint-Fal... étoit aimé à la rage, & il étoit

étoit au déſeſpoir de l'être : on ceſſe de l'aimer, & l'on en aime un autre, le voilà auſſi-tôt qui devient amoureux. Je ne jurerois pas que ſi l'on recommençoit à l'aimer, il ne ſe vît auſſi-tôt replongé dans l'indifférence. Il ſemble qu'il y ait un Démon malicieux qui toûjours à l'affût de nos cœurs, attende l'inſtant qu'ils changent, pour nous donner les ſentimens qu'il ne ſeroit pas à propos que nous euſſions pour notre bonheur. Par exemple, Saint-Fal... & ſa femme ſont faits pour s'aimer, puiſqu'ils s'aiment toûjours ; le malheur eſt qu'ils s'aiment l'un après l'autre : ils n'ont jamais l'adreſſe de ſe rencontrer ; cela n'eſt-il pas bien malheureux ?

Assûrément Saint-Fal... est à plaindre : il avoit en apparence tout ce qu'il falloit pour être aimé long-tems de sa femme, il ne l'aimoit point ; malgré tout cela pourtant on en aime un autre. A quoi donc avoir recours, je vous prie ? Et est-ce une nécessité d'avoir à essuyer une infidélité de sa femme ?



LETTR

LETTRE XXXII.

A LA MESME.

J'ESTIME les passions, & je leur pardonne ordinairement les petits tours qu'elles nous jouent : mais je vous avoue que je ne leur pardonnerois jamais si elles me faisoient faire la sottise de me marier. Quoi ! *moi, j'irois donner à un* homme une autorité que je n'ai pas sur moi-même ? Non, Madame, le droit que j'ai sur moi est un droit que je ne saurois aliéner, parceque qu'il n'est pas bien à moi. Nous appartenons au hasard, aux caprices, aux circonstances, à tout ce

qui fait impreſſion ſur nous, & nous avons pourtant l'inſolence de diſpoſer de nous ; nous nous donnons à d'autres, quand nous ne ſommes pas à nous-mêmes. Ne dites pas que je fais trop la raiſonneuſe ; on ne ſauroit l'être trop quand il s'agit de ſon bonheur. Ne me dites point encore que vous me conſeillez le mariage, parceque vous en avez été contente. J'ai vû je ne ſai combien de gens qui ont fait des folies, & qui s'en ſont bien trouvés, & cependant je n'en ſuis pas plus hardie à les faire. Encore ſi le mariage étoit une folie comme l'amour, je le haſarderois plus volontiers ; le pis aller eſt d'être quitté ; mais c'eſt ce pis aller de l'amour

qui

nque au mariage, & qui en
chose terrible. Mon Dieu !
nt peut-on s'engager à être
s fidele ? Je le pardonnerois
laîtresse ; elle le dit, parce-
le croit bonnement ; enfin
: trompe son Amant que
n'elle est trompée. Mais
nt dans le mariage, qui est
rement une affaire de rai-
à les passions, excepté l'in-
sont le plus souvent dans le
; comment enfin dans un
ment qui a l'air aussi res-
e que le mariage, aller de
oid dispofer de ses desirs,
nettre qu'on n'en aura que
n homme, qui souvent n'en
point ? Songez encore qu'il
 faut

faut toûjours vivre avec cet homme, ne voir pour ainsi dire que lui, & l'aimer pourtant si l'on veut être heureuse. Fi, Madame, se marier c'est multiplier les guerres sans nécessité ; nous en avons déjà assez avec nous-mêmes. Moi, par exemple, qui sans égard pour moi me querelle cent fois le jour, croyez-vous que j'aurois pour mon mari les complaisances que je n'ai pas pour moi ? Car enfin on a beau être aimable, quand on est deux, on ne se le trouve pas toûjours, & le mariage ne cache pas les défauts comme l'amour ; il me semble même qu'il a tout ce qu'il faut pour les mettre au jour ; l'amour l'entend bien mieux, il communique

à ceux dont il s'est rendu maître ; la folie qui lui est naturelle, & les fous de la même espece, comme sont les Amans, se passent presque tout. Le mariage qui est plus sage, ne passe presque rien, & voilà ce qui fait qu'on s'y trouve insupportable. Encore un grand défaut du mariage, c'est que quand l'amour qui n'est point fait pour s'y trouver, ne s'y trouve point, l'aversion prend assez souvent sa place : car d'homme à femme on se demande de l'amour ; & quand on ne s'en donne point, on se donne de l'ennui, & cet ennui donné fréquemment engendre la haine. Pourquoi aussi ne pas se permettre d'aller prendre ailleurs de l'amour ? Cela

ne feroit-il pas plus raifonnable ? On fe donneroit ce qu'on pourroit, & l'on s'envoyeroit honnêtement chercher le refte. Il me femble que ces fortes de politeffes jetteroient de la douceur dans le ménage ; & l'on ne s'y haïroit point, parce-qu'on ne s'obligeroit point à s'aimer.



LETTRE

LETTRE XXXIII.

A MADAME...

PERMETTEZ-MOI de vous gronder, Madame : Lal... est de mes amis, & vous dites qu'il est des vôtres; cependant il vous aime, & vous avez la cruauté de le souffrir. Pourquoi, je vous prie, ne l'avez-vous point mis à la porte dès l'instant que vous vous êtes apperçue qu'il vous aimoit ? C'eût été là avoir de l'amitié pour lui ; mais il falloit à votre vanité qu'il vous aimât, & vous vous êtes crue à l'abri de tout reproche, parceque vous ne l'agaciez point. Vraiement,

ment, Madame, vous n'aviez que faire de l'agacer, son feu brûle assez de lui-même ; mais songez-vous que c'est allumer ce feu que de ne pas prendre toutes les mesures imaginables pour l'éteindre ? Ces manieres délicates d'être coquette, n'empêchent pas que vous ne le soyïez, elles vous rendent seulement un peu plus dangereuse ; car enfin à cela près que vous ne dites point à LaL..que vous l'aimez, vous avez presque toutes les manieres d'une femme qui aime. Vous souffrez régulierement ses visites, vous le traitez avec distinction, vous l'écoutez avec plaisir ; tout le monde prendra votre procedé pour de l'amour, & sur tout un Amant qui n'est
pas

pas obligé de voir les choses si nettement qu'un autre, & qui a droit de croire ce qui lui fait plaisir. J'appris ces jours passés que votre indifférence l'avoit rendu malade, & que vous aviez eu la charité malicieuse de lui aller rendre des soins. Je gage que votre coquetterie fut charmée de s'exercer sous le nom de pitié, & sans que votre honneur pût y trouver à redire. Ce fut pour vous un spectacle bien doux que Lal... au lit, & au lit de votre façon. Vous sentîtes avec volupté tout l'effet de vos charmes, & je suis sûre que votre vertu s'aplaudit ce jour-là des rigueurs que vous aviez eues pour lui, comme si ces rigueurs-là vous avoient bien coûté.

coûté. Mon Dieu, Madame, il n'y a pas là tant de quoi vous remercier, rien n'est plus facile que de refuser à l'amitié ce qui n'est dû qu'à l'amour ; car vous n'avez que de l'amitié pour Lal..., encore que sait-on si cette amitié n'est pas une espece de reconnoissance des plaisirs qu'il donne à votre vanité que flate journellement sa foiblesse ? Je vous avertis, Madame, que je dirai naïvement tout cela à Lal... : je n'aime point qu'on se réjoüisse à le tourmenter ; car après tout que voulez-vous faire de lui ? Vous ne l'aimerez jamais. Le cœur n'est pas si long-tems à prendre son parti quand il a à le prendre, & Lal... seroit déjà aimé s'il avoit eu à l'ê-
tre.

tre. Exercez, ſi vous voulez, votre noirceur ſur ces Fats qui ne veulent qu'être aimés, & qui ſe croient ſûrs de l'être : mais un honnête garçon vient par malheur ſe brûler à la chandelle, au-lieu de la retirer, vous l'approchez encore de plus près pour qu'il ſe brûle mieux. Franchement, Madame, il y a de l'inhumanité dans ce procédé, & je pardonnerois plutôt un peu de foibleſſe à votre vertu, que tant de malice à votre vanité.



LETTRE

LETTRE XXXIV.

A MADAME DE LA S...

LAissez-moi une pauvre petite passion pour mes menus-plaisirs, je ne saurois être dévote; j'en suis bien fâchée : il m'est impossible aussi d'être coquette. Encore faut-il que je sois quelque chose, & si je n'étois pas joüeuse, que me resteroit-il à être ? Ce que vous voudriez que je fisse, je vous déclare tout net que je ne le saurois faire ; vous voudriez que j'aimasse. Ah ! Madame, j'aimerois trop si je m'en mêlois, & je sens que je mourrois du malheur de voir é-

chap-

happer, ce que j'aimerois. Il est vrai
que l'argent que j'aime aussi à sa
açon, m'échappe quelquefois;
nais celui qui revient me console
le celui qui s'est en allé. Il n'en est
pas de même des Amans, quand
ls nous ont une fois quittées, c'est
pour toûjours, on ne les revoit ja-
mais. Mais, dites-vous, ce mouve-
ment délicieux que donne l'amour,
e jeu ne le donne pas. Qui vous l'a
dit Madame? Et l'amour n'a-t-il
rien qui le gâte? Il a, par exemple,
un défaut qui fait que je ne vou-
drois pas de lui pour tous les biens
du monde, c'est celui de ne pou-
voir tenir contre le bonheur, & de
mourir quand il est satisfait. Un
Joüeur n'a pas ce défaut-là: deve-
nu

nu heureux, il n'en eſt que plus animé à le devenir encore; il n'a pas, comme l'Amant, le malheur d'avoir un but qu'il attrappe : le jeu en lui accordant des faveurs, lui en laiſſe toûjours eſpérer de plus grandes; & toûjours agité, même par le bonheur, il a l'agrément de ne le voir jamais finir. Franchement, c'eſt une jolie paſſion que celle qui ne laiſſe point de vuide au cœur; car pour moi je n'aime point les intervalles dans les folies; & il arrive à l'amour d'en laiſſer ſouvent dans les ſiennes. N'a-t-il pas quelquefois la malice de nous accoûtumer à lui? Enſuite de quoi il nous laiſſe tout d'un coup là. Je vous avoue que j'aurois de la peine

à

à soûtenir une pareille chute: j'aime mieux ne me pas élever si haut. Les plaisirs médiocres ont cela de bon, qu'on les perd sans beaucoup de regrèt; avec cela, comme ils ne valent guere, ils ne laissent dans l'ame que le souvenir de ce qu'ils valent, & ce souvenir-là n'est pas capable de faire tort aux plaisirs qui se présentent. Mais quand on a tâté de l'amour, comme il n'y a rien de si bon dans le monde, on rèjette tout ce qui n'est pas lui, on meurt, pour ainsi dire, de faim auprès des autres plaisirs, dont on ne goûte plus que par besoin & sans appétit. Ainsi vive le jeu; & quant à l'horreur qu'il vous inspire, parce que, selon Vous, il tient à l'ava-
 rice,

rice, que vous importe, Madame ? L'amour ne doit-il pas une moitié de ce qu'il est à la vanité & l'autre à l'intérêt ? Cependant l'amour en est-il moins considéré ? Et en vérité serions-nous sages de nous embarrasser à quoi tient ce qui nous donne du plaisir ? Pour moi je n'y entens point de finesse ; je joue, parceque le jeu m'amuse, & ne dois-je pas avoir bien de l'obligation à une passion honnête, de vouloir bien me sauver d'une autre qui ne l'est quelquefois pas trop ? Qui sait après tout si ce n'est pas là la seule maniere d'être raisonnable ? Laissez-moi donc joüer, Madame ; car encore une fois il faut faire quelque chose en ce monde-ci ; & ce quel-

que

que chose-là, il faut que les passions nous le fassent faire. Il seroit à la vérité plus beau d'attendre pour agir, que la raison l'ordonnât; mais on auroit l'air d'attendre longtems, parcequ'elle seroit longtems à décider, & que peut-être elle ne décideroit point. Les passions font mieux, elles se dispensent de l'examen, nous agissons, & alors la raison fait son métier, & nous contrôle. Qu'y faire que de la laisser dire, & d'agir toûjours, car le tems presse.



LETTRE XXXV.

A LA MESME.

JE ne ſai ſi le Chevalier Saint-R... avoit épuiſé l'honneur de ſon quartier, ou ſi ce qui y reſtoit de femmes vertueuſes ne vouloit plus préter l'oreille à ſes fleurettes; enfin las de ſes conquêtes, ou piqué de n'en plus faire, il s'eſt venu refugier dans mon voiſinage. Sa réputation d'aimable l'y a ſuivi : la victoire qui le précéde dans tous les combats, a paru, pour ainſi dire, le mener par la main pour punir notre orgueil, & tout le quartier en a tremblé. Une ſeule s'eſt

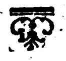
ſauvée.

uvée de la consternation généra-
:. Les conquêtes du Chevalier
'ont point allarmé la vanité de
ladame de P... : charmante com-
ie elle est, elle n'a point cru de-
oir trembler à la vûe d'un hom-
ie, parcequ'il étoit aimable, &
le s'est dit-on, bien promise d'en
voir raison. Ce qu'il y a de singu-
er, c'est que le Chevalier s'est pro-
iis la même chose, & en vérité
me paroît bien disposé à réussir.
l est pénétré de la difficulté de sa
onquête, & pas trop des charmes
e la Dame ; sa vanité n'est point
op vive., & ne l'assûre point de
victoire, elle ne lui sert qu'à lui
ire prendre les moyens pour y
rriver ; ce qui me plaît surtout en
lui.

lui, c'eſt une certaine gaieté froide qu'il a devant la Dame, & qui eſt faite pour la déſoler. Inſenſible aux agaceries qu'on lui fait, il ſemble qu'il n'ait pas l'eſprit de les appercevoir, & dans ce même tems il dit les plus jolies choſes du monde. Enfin juſqu'ici il n'a eu que ce qu'il falloit pour plaire, & par bonheur il n'a encore paru qu'aimable. La Dame de ſon côté ne joue guere moins bien ſon perſonnage ; plus vive & plus ſpirituelle devant le Chevalier que devant un autre, & paroiſſant tout cela ſans faire effort pour le paroître, elle n'a avec lui qu'une politeſſe badine qui fait foi qu'elle connoît ſes forces. Elle prend pourtant quelquefois une

ne certaine contenance molle &
oluptueuſe, qui ſans faire diſtinc-
ement penſer mal de ſa vertu, ne la
aiſſe pas croire entierement inac-
eſſible. Cet air-là annonce au-
noins qu'on a un cœur; & quand
l eſt par bonheur aſſaiſonné de gra-
:es, il fait mieux ſon effet que la
eauté. Cependant rien dans le
Chevalier ne m'a paru ébranlé juſ-
qu'ici par les façons de Madame de
?..., & elle pourroit bien être la
lupe de ſon habileté. On dit déjà
qu'elle eſt quelquefois de mauvaiſe
humeur, & ſouvent à propos de
ien. Cela ſent furieuſement ſa
femme piquée. Auſſi pourquoi fait-
elle tant la réſolue? Que ne laiſſe-
t-elle le Chevalier en repos? Il n'y
a

a point de prudence à se battre quand on ne veut point être battu. Je ris quand je songe qu'elle le sera, & qu'elle a l'orgueil de ne s'en pas seulement douter. Elle croit actuellement n'avoir mis que sa vanité au jeu ; mais je suis bien trompée si elle n'y a déjà mis son cœur. Si cela est, elle ne le retirera pas quand elle voudra. Ces femmes-là qui ont de la peine à aimer, aiment quatre fois plus que d'autres quand elles s'y mettent. Adieu, Madame: l'Amour se devoit ces deux rebelles, & il ne pouvoit guere les attrapper que l'un par l'autre.



LETTRE

LETTRE XXXVI.

A MADAME D...

IL n'eſt pas que vous ne ſachiez, Madame, le mariage du Marquis de... mais vous en ignorez une circonſtance particuliere. Quelques jours avant qu'on eût publié ſes bancs, cinq ou ſix de ſes amis vinrent chez lui en cortége, & cela pour lui faire entendre le plus délicatement qu'il leur feroit poſſible, que la conduite de Mademoiſelle de... n'avoit pas été abſolument réguliere. » Je vous entens, Meſſieurs, leur dit-il, perſonne

» n'eſt mieux inſtruit que moi de
» la conduite de Mademoiſelle de..
» J'ai été ami d'un tel & d'un tel,
» qui ont eu l'honneur de ſes bon-
» nes graces: j'ai été leur confident
» à tous les deux, & c'eſt ſur le bien
» qu'ils m'en ont dit, que je prens
» le parti de l'épouſer. Ce qui vous
» étonnera, c'eſt que ce ne ſont ni
» ſes graces, ni ſa beauté qui m'ont
» ſéduit. Si elle n'étoit que belle,
» je me bornerois à l'aimer : mais
« je l'épouſe, parce que je compte
» qu'elle ſera fort raiſonnable. Elle a
» trop bien appris à connoître les
» hommes pour être jamais leur
» dupe ; elle a été trop bien atta-
» quée pour n'avoir pas appris à ſe
» défendre ; & remarquez que par-
» là

» là je me donne l'agrément de
» posséder une jolie personne, sans
» être, du moins autant que vous
» autres, en danger de la perdre.
» Car, permettez-moi de vous le
» dire, vous êtes furieusement har-
» dis dans vos mariages : on vous
» donne, & il n'y a pas ordinaire-
» ment d'autre maniere de vous
» marier, on vous donne une fille
» qu'on tire pour vous, ou du Cou-
» vent ou de dessous l'aile de sa
» mere : vous vous mettez au plus
» vîte à la dresser aux belles ma-
» nieres, vous façonnez son esprit ;
» rien par vous n'est oublié de ce
» qui peut la rendre aimable. L'est-
» elle devenue ; on la séduit ; &
» vous avez travaillé pour des in-
 » grats.

» grats, qui, au lieu de vous re-
» mercier des ſoins que vous avez
» pris pour eux, ont la malhonnêteté
» de vous accabler d'un million de
» plaiſanteries qui vous déſolent.
» Vos malheurs, Meſſieurs, m'ont
» rendu ſage. Inſtruit d'ailleurs par
» l'expérience, qu'il y a un tribut
» de folie que nous devons tous à la
» Nature, & qu'elle ne ſe fait payer
» ordinairement qu'avec trop d'é-
» xactitude, j'ai crû qu'avant de
» prendre Mademoiſelle de....
» pour ma femme, il ſeroit pru-
» dent à moi d'attendre qu'elle ſe
» fût acquitée de ce qu'elle de-
» voit de ce côté-là : & voilà,
» Meſſieurs, les raiſons de ma con-
» duite, qui peut fort bien vous
» paroître

» paroître ſinguliere : mais per-
» mettez-moi de vous dire que ce
» n'eſt pas une raiſon pour qu'elle
» ne ſoit pas raiſonnable.

Tel fut à-peu-près le diſcours du Marquis, & quelques jours après il alla à la Paroiſſe du même air qu'Alexandre marchoit à la Victoire. Ce qu'il y a d'agréable pour lui, c'eſt qu'il a deviné juſte. Sa femme eſt la plus raiſonnable du monde ; ce n'eſt pas qu'elle l'adore, mais elle l'aime aſſez pour faire de très-bonne grace ; & même avec plaiſir, tout ce que la bienſéance & le devoir exigeront d'elle. Je ſais bien qu'on trouvera peut-être ſon procédé un peu

ridicule : car les hommes appellent ridicule tout ce qu'ils ne ſont pas convenus entr'eux de faire. Ne trouvez-vous pas néantmoins qu'ils ne s'éloignent plus ſi fort de la conduite du Marquis , & qu'ils commencent à devenir un peu plus raiſonnables ? Oui, Madame, un jour viendra, & j'en vois déjà l'Aurore, un jour viendra, qu'ils ſe déshabitueront tout-à-fait de confier leur honneur à de jeunes têtes. Dans le train qu'ils ſont de ne point aimer leurs femmes, trouveriez-vous qu'ils fiſſent ſi mal ? Et n'eſt-il pas fou à eux de mettre encore là leur honneur. A l'égard du reſte, dès qu'il ne s'agit

pour

ır eux que d'avoir des enfans, importe comment ils leurs viennt, & ne voilà-t-il pas une belle icatesse ?



LETTRE XXXVII.

A MONSIEUR De...

ON vous aime, Chevalier : Vous allez demander à quoi j'ai vû tout cela ; à une infinité de choses ? Comme on fait, par exemple, qu'il y a long-tems que je vous connois, on prend à tout moment son tour pour s'instruire de votre caractere ; on m'a demandé comment vous vous étiez comporté avec Madame de... Que vous dirai-je, on me fait mille questions sur votre compte, & vous savez bien que nous ne faisons pas

des

des questions pour rien. Bref, Chevalier, l'on vous aime, & ce n'est pas, en vérité, ma faute; car j'ai fait tout ce qui a été en moi pour qu'on ne vous aimât pas. J'ai étalé vos caprices, votre légereté; j'ai appuyé sur tous vos défauts, qu'ai-je gagné à tout cela? Qu'on vous en a aimé un peu davantage. Quoi qu'il en soit, je pardonnerai à Madame de ... de vous aimer, si je vous vois avec elle tel que vous devez l'être; mais je crains bien que vous ne le soyez pas. Vous allez la désespérer par vos négligences: je vois d'ici vos infidélités: car vous êtes d'étranges gens vous autres hommes, vous n'avez pas plutôt vû que vous

étiez aimés, que vous voilà aussi-tôt
las de l'être. Vous étiez autrefois, à
ce qu'on m'a dit, plus raisonnables;
une main baisée étoit pour vous
autres, la récompense de dix ans de
services. Vous étiez tendres, fidé-
les, respectueux : vous n'étiez pas
comme aujourd'hui, honteux de
l'être : on ne vous voyoit point
bâiller dans le sein des plaisirs ; on
n'avoit pas l'imprudence de vous
y mettre. Au reste, j'ignore en-
core comment se comportera avec
vous, Madame de ... Si elle vou-
loit me croire, vous l'aimeriez
long-temps, & j'en sais bien les
moyens ; mais je la laisserai faire ;
les femmes de son espece, c'est-
à-dire, les femmes raisonnables
n'aiment

n'aiment pas pour un peu, & quand une fois on les a rendues folles, elles ne le ſont pas à demi. Quoi qu'il en ſoit, donnez-moi journellement des nouvelles de votre paſſion : car je veux être votre confidente à tous les deux, c'eſt mon talent ; je veux que vous, en particulier, m'ayez l'obligation d'être long-tems fidelle : car pour Madame de ... je n'en ſuis pas en peine. La pauvre miſérable ne vous aimera que trop : & vous Chevalier, je meurs de peur de vous trouver bien-tôt perfide.



LETTRE

LETTRE XXXVIII.

A MADEMOISELLE De...

JAMAIS, Mademoiſelle, vous n'avez été ſi brillante que vous le fûtes dernierement chez Madame de ... Auſſi vis-je ſur tous les viſages un étonnement qui alla jusqu'à l'admiration. Un ſeul homme me parut vous échapper : ce fut Monſieur de ... Curieuſe de ſavoir ce qui l'avoit rendu ſi froid à votre égard, je le priai de me donner la main jusqu'à mon caroſſe. N'avez-vous pas été charmé, lui dis-je, de Mademoiſelle de... On ne peut pas davantage, me répon-

pondit-il, perſonne n'a plus d'eſ-
prit ; elle l'a net, précis, lumi-
neux : ſon imagination eſt brillan-
te, l'expreſſion dont elle a beſoin
avec l'agrément & la facilité du
haſard, a preſque toûjours toute la
juſteſſe qu'elle auroit pû lui donner
ſi elle avoit été long-tems à la cher-
cher. Ce qui m'a le plus étonné en
elle, ajoûta-t-il, c'eſt le talent de
réduire, elle l'a au plus haut de-
gré ; mais je voudrois qu'elle l'eût
moins : ce talent là ne ſied point
aux femmes, je ne l'aime pas mê-
me trop marqué dans les hommes ;
ce n'eſt pas que je ne ſache qu'en
rapprochant les idées les unes des
autres, il les rend plus vives,
plus brillantes, plus lumineuſes :
mais

mais dans les converſations, dans les ouvrages même qu'on veut rendre agréables, il a, ce me ſemble, mauvaiſe grace : il faut là de l'embonpoint, du coloris, de la moëlle, même de la nonchalance, ſi l'on veut être aimable, & c'eſt le métier de Mademoiſelle de... de l'être. Encore une fois, ſi elle veut être ſi merveilleuſe, qu'elle ne ſoit point jolie. Les graces qu'elle a ſur le viſage aſſortiſſent mal à ſon eſprit. La voir & l'écouter, ſont une diſparate à laquelle je ne m'accoûtume point. Voilà exactement, Mademoiſelle, ce que me dit Monſieur de... Comme dans tout ce qu'on vous reproche il n'y a qu'à vous ôter, & qu'il eſt beaucoup

plus

plus facile de retrancher que de mettre, j'ai crû que je ne devois pas vous faire mystere de l'impression que vous avez faite sur un homme, qui, avec votre permission, vaut bien tous ceux qui vous ont admirée. Vous m'allez dire que c'étoit tous gens d'esprit, je le crois : mais tous gens d'esprit qu'ils sont, ils pourroient bien être sots à la maniere que je l'entens : car j'appelle être sot que de ne se pas connoître en bienséance, d'ignorer ce qui sied, d'être touché de ce qui ne sied pas ; & parmi les gens d'esprit il y a de ces sots-là qui s'y méprennent tous les jours. Aussi n'en vois-je point, & vous ne feriez pas mal de m'imiter. Que

si néantmoins vous aspirez à la réputation de bel esprit, je vous conseille de les voir, ce sont eux qui la donnent : mais si plus délicate, vous ne voulez que la mériter, ne les voyez point, ils ne feront que vous perfectionner dans vos défauts : car c'en est un pour nous autres d'être si merveilleuses. N'allez pas croire pour celà que je vous défende ces hautes & magnifiques conceptions qui vous firent dernierement tant d'honneur chez Madame de... Dussiez-vous nous humilier, vous ne sauriez trop nous en donner : mais assaisonnez-les de ces graces qui vous sont si naturelles, donnez-les nous en femme, servez-vous de ces tours charmans

charmans qui vous viennent quand vous n'y ſongez pas. C'eſt avec ces tours-là que vous vous raccommoderez avec Monſieur de.... & avec tous les gens raiſonnables : car ſachez que quoiqu'il y en ait diſette, il y en a encore ; & c'eſt à eux, ce me ſemble, que vous feriez bien de ſonger à plaire.



LETTRE XXXIX.

A MONSIEUR De....

VOUS demandez ce que c'eſt que cette petite Dame qui vient depuis peu chez moi, qu'on vous a dit ſi jolie, c'eſt une Dame de Province. Cela ne ſe peut pas, m'allez-vous dire ? Pourquoi, je vous prie, cela ne ſe peut-il pas ? N'y a-t-il de l'eſprit, n'y a-t-il du bon air qu'à Paris, & cet air de confiance qu'on y appelle bon air eſt-il donc à votre avis ſi merveilleux ? Sachez, Chevalier, que ce n'eſt ſouvent que de l'inſolence entée ſur de la bêtiſe ; & trouvez-

vous

ous que ce soit un si grand mal-
eur pour les Provinces, que cet
ir-là soit réservé pour les Capita-
les ? Quoi qu'il en soit, ma petite
Dame est charmante. Monsieur
de ... qui l'a vûe dernierement en
est tombé d'admiration, & je le
conçois bien : vous ne sauriez croi-
re combien ce jour-là elle eut d'es-
prit, & combien elle l'eut aima-
ble. Après mille questions auxquel-
les elle répondit avec une vivacité
charmante, nous lui demandâmes
ce qu'elle pensoit de nous autres
femmes de Paris. On m'en a montré
plusieurs, nous dit-elle ; mais je ne
sais comment cela s'est fait, je
n'en ai vû qu'une. Ce sont toutes,
ce me semble, des copies d'un por-
 trait

trait qu'il faut qu'on ait trouvé beau : car je l'ai vû multiplié à l'infini, & j'ai été depuis ce tems-là à rêver à ce que les Parisiens pouvoient trouver de si piquant dans une si ennuyeuse uniformité. Pour nous autres, ajoûta-t-elle, nous avons la simplicité de n'être que ce que nous sommes, & il n'y a pas eu jusqu'ici de conventions dans nos Provinces, qui nous aient obligées à nous modéler les unes sur les autres. Je ne vous dis mot du reste de la conversation, elle fut soûtenue avec la même légereté, & je vous aurois voulu là pour l'entendre. Venez donc, Chevalier, la voir; vous avez assez d'esprit pour elle. Je dis assez; car

tout bel esprit que vous êtes, vous n'en avez, en vérité, pas trop. Avec une très-grande facilité à voir, avec une délicatesse merveilleuse à rendre, vous ne sauriez imaginer combien elle a l'esprit simple & naturel; & qui n'auroit pas de tout cela seroit mal venu auprès d'elle. Pour vous, Chevalier, je vous vois tout ce qu'il lui faut, & ce sera à vous, à vous défendre l'un de l'autre. Que si vous en venez tous deux à composition, je m'en lave les mains, ce ne sera pas ma faute. J'ai déjà commencé, pour mettre ma conscience en repos, à vous avertir du danger que vous aviez à courir; ainsi il n'y aura rien à me

me dire. A l'égard de la Dame, vous ſavez bien qu'entre nous autres femmes nous ne nous avertiſſons de rien. Seroit-ce que nous fuſſions bien aiſes de voir augmenter le nombre des coupables ?



LETTRE

LETTRE XL.

A MONSIEUR De...

POURQUOI, Monſieur, vous tracaſſer toute la journée ſur votre ouvrage, ſavez-vous bien qu'il y a à cela de la folie ? Les choſes vous viennent toûjours telles qu'elles doivent être, y toucher c'eſt les gâter ; & ne devriez-vous pas ſavoir que les productions de génie ſont comme ces fruits délicats qui perdent leur duvet pour peu qu'on y touche ? Pour moi, Monſieur, j'aimerois mieux, à votre place, être accuſé d'un

d'un peu de négligence. Par elle
on tient à la Nature : je ne sais
pas même si ce n'est point à la Belle ;
car je vois que la Nature dans ce
qu'elle a fait de plus beau a l'air de
s'être un peu négligée ; & ce pour-
roit bien être par-là que nous l'ai-
mons tant. A cela vous allez ré-
pondre qu'il faut du soin dans un
ouvrage. Je le sais comme vous,
Monsieur : mais la difficulté est
d'en mettre sans qu'il y paroisse ;
car pour peu qu'il se laisse apper-
cevoir, le froid perce & paroît avec
lui. Combien le soin a-t-il gâté de
belles choses ! combien a-t-il man-
qué à nous en faire perdre ! Sans
Despréaux le Misantrope alloit
être gâté, & que seroient deve-
nue

mes ces belles Pieces de Corneille, s'il ne s'étoit pas défendu d'un certain ſoin, qui auroit mis à la glace une partie de ce qu'il avoit de beau à nous donner ? Corrigez-vous donc, Monſieur, & ne vous tracaſſez plus. Les gens de votre eſpece n'ont qu'à ſe laiſſer aller ; & prenez garde que je dis de votre eſpece ; car ce ſoin que je vous défens, je le conſeillerois volontiers à quantité de nos Auteurs. Je me trompe, je crois que je leur conſeillerois de ſe taire, & ce ſeroit bien ce qu'ils pourroient faire de mieux ; car ſe corriger eſt une furieuſe affaire. Il y faut un goût exquis, & c'eſt une denrée dont il me ſemble que la Nature eſt aujourd'hui bien ménagere.

LETTRE XLI.

A MADAME De...

VOUS connoiſſez le fils de Madame de... & vous ſavez combien je l'aime. Premierement, parce que j'aime beaucoup ſa mere : en ſecond lieu, parce qu'il eſt fort aimable. Il faiſoit un froid à mourir, & j'étois chez moi à me chauffer, lorſqu'on me l'annonça. Vous voyez, me dit-il, un homme au déſeſpoir. Je ſors actuellement de chez Madame de... Venez vous mettre auprès de moi, m'a-t-elle dit ; j'entens dire à tout le

le monde que vous avez de l'esprit, & j'en suis bien aise, car vous ne sauriez croire combien j'aime l'esprit. Que dites-vous, je vous prie, de cette femme qui me dit bêtement que j'ai de l'esprit? Y a-t-il moyen de rien faire d'une Pécore comme celle-là? Car remarquez qu'elle ne sait de mon esprit que ce qu'elle en a entendu dire: n'y a-t-il pas là de quoi désespérer un honnête homme? & voilà pourtant comme sont faites, à ce qu'on m'a dit, toutes nos jolies femmes. Aussi suis-je leur très-humble serviteur, & serviteur très-peu curieux de leurs bonnes graces. Oui, Madame, & je vous le promets bien, ou je n'aimerai point ou j'aimerai

quelqu'un qui méritera que je l'aime. Que voulez-vous que je fasse d'une petite impertinente qui n'est que jolie? Je sais bien qu'il y a des gens qui font abstraction de l'impertinence & vont leur train. Pour moi je ne saurois faire de ces abstractions là. Il faut que j'estime un peu ce que j'aime. Mes ressources de jeunesse n'obtiennent rien de moi là-dessus, & je m'userai plutôt dans l'indifférence. J'ai pourtant envie, avant de prendre sérieusement mon parti, de tâter encore une petite femme qui m'a paru extrèmement aimable : car je suis raisonnable, & je ne veux point qu'on ait rien à me reprocher.

Cela

Cela fait, c'eſt-à-dire, ſi je ne m'en
ccommode pas, je romps tout de
on avec le beau ſexe. Je badinai
eaucoup avec lui ſur cette petite
emme qui lui trouvoit tant d'eſ-
rit, & dont toute jolie qu'elle étoit,
l ne vouloit point. Il me dit ſur ce-
a un million de choſes plus agréa-
les les unes que les autres ; car il
bien de l'eſprit, & ce ſeroit une
mplette admirable à faire pour
ne femme qui en auroit : l'em-
lette ſeroit à mon gré d'autant
eilleure, qu'il n'y en a guere
n ce genre-là de pareilles à fai-
e ; car ce qu'on appelle aujour-
'hui jolis gens ne me paroiſſent
as trop jolis ; & pour avoir acquis

une ſi belle réputation, il faut ou que nos Dames ne ſoient pas difficiles, ou que ces Meſſieurs aient pour elles un mérite que je n'ai pas l'honneur de connoître.



LETTRE

LETTRE XLII.

A MADAME DE...

NOUS fûmes il y a deux jours chez Mademoiselle de L.... Madame de.... & moi, devinez pourquoi ? Pour la marier. Nous venons, lui dit Madame de.... car comme la plus éloquente, ce fut elle qui se chargea de la Harangue, nous venons vous marier, Mademoiselle. N'allez pas nous dire que rien ne presse ; vous entrez actuellement dans l'âge des passions ; vous n'êtes pas sûre de les avoir toûjours légeres ; & la prudence voudroit, ce me semble,

que vous vous missiez au plus vîte à l'abri des séductions, que vous préparent & votre jeunesse & votre beauté. Or vous ne vous y mettrez que par un mariage. Il est donc question aujourd'hui de vous chercher un mari tel qu'il vous le faut. Nous croyons l'avoir trouvé dans le Comte de... A de grandes & magnifiques terres, il joint une naissance illustre; il tient à ce qu'il y a de mieux à la Cour, & le Roi par le poste qu'il vient de lui donner, le met en état de faire le chemin le plus brillant que puisse faire un homme tel que lui. Nous ne vous parlons point de sa figure, elle est de nature à vous être furieusement enviée, si elle vient

jamais

jamais en votre possession : mais vous trouverez de reste dans vos charmes de quoi désespérer celles qui auroient l'audace de songer à vous l'enlever. Vous êtes bien bonnes, Mesdames, nous répondit-elle, & je ne saurois trop vous remercier de vos attentions : mais tout le bien que vous venez de me dire de Monsieur de... a bien de la peine à me rassûrer contre les frayeurs que j'ai du mariage. Pourquoi, je vous prie, voulez-vous que je me marie ? N'ai-je pas sans cela assez de devoirs à remplir ? j'en ai envers Dieu, j'en ai envers la Société, j'en ai envers moi-même. Peut-être allez-vous dire que le mariage est un devoir de société.

Je

Je le veux, Meſdames, mais ſi je dois à la ſociété, prenez garde que je me dois encore plus à moi-même. Et puis croyez-vous que la Nature féconde & magnifique comme elle eſt, s'embarraſſe que je travaille ou que je ne travaille pas à ſon ouvrage ? A l'égard de ce que vous dites que l'amour effréné comme il l'eſt à mon âge, me jettera, ſi je ne me mets des chaînes, dans quelque extravagance; permettez-moi de ne point admettre votre prophétie. En tout cas, ſi je me vois par quelque fatalité entraînée à quelque choſe qui ne ſoit pas raiſonnable; maîtriſée par l'excès de ma paſſion, il n'aura pas été en moi de m'en défendre,

éfendre, & je ferai justifiée par a passion même : mais aujourd'hui que je joüis de toute ma raison, comment espérez vous me resoudre à épouser le Comte de... que je ne connois presque point & que je ne verrois jamais qu'à titre de Maître? Trouvez bon, je vous prie, que je ne fasse pas si froidement une sottise, & ne vous appuyez point contre moi de l'autorité de l'usage. *L'usage* que vous faites sonner si haut n'a point force de loi auprès des gens raisonnables. Il faut, je le sais bien, pour avoir la paix avec les hommes s'assujettir à leurs conventions, s'habiller à-peu-près comme ils le desirent, faire la révérence à la maniere qu'ils ont établi

établi qu'on la feroit ; il eſt ridicule d'en appeller ſur tout cela à la raiſon : mais quand la Société n'a pas prononcé hautement ſes lois, que ces lois ne ſont qu'un ſimple uſage, pourquoi voulez-vous que j'aye la ſottiſe de les tourner contre moi, & la bêtiſe de les faire ſervir au malheur de ma vie ? Avec la liberté qu'on ne me feroit pas troquer contre la plus belle Couronne de l'Univers, ma mere m'a laiſſé un bien conſidérable. Laiſſez-moi, je vous prie, Meſdames, joüir de mon bonheur. Monſieur le Comte, tout aimable qu'il eſt, ne ſerviroit peut-être qu'à le gâter ; & ne ſera-t-il pas plus raiſonnable à nous de reſter tous les deux tels que nous ſommes ? Voilà,

Voilà, Madame, à quoi s'eſt réduite notre Ambaſſade. Elle n'a pas été heureuſe comme vous voyez, & j'en ſuis fâchée pour le Comte. Tout ce que je puis faire aujourd'hui pour ſon ſervice, c'eſt de l'aboucher quelque jour avec Mademoiſelle de.... Mais tout ce que vous lui connoiſſez d'agrément ne réuſſira pas, ou je ſuis bien trompée, à la convertir. Ces raiſonneuſes-là ne ſe donnent qu'aux gens qui n'ont pas envie de les prendre : il y a chez elles une certaine fierté de raiſon, qui les révolte contre les ſottiſes ordinaires ; elles en veulent faire de ſingulieres, & je ne vois pas ce qu'il y a à gagner pour elles. La

ſaine Philoſophie après nous avoir fait voir les abſurdités de l'uſage, nous conſeille de nous y livrer: Nous roidir contre ſes conventions, c'eſt offenſer le Public, c'eſt nous mettre en guerre avec la multitude, & il n'y a point ici bas aſſez de gens raiſonnables pour nous défendre.



LETTRE

LETTRE XLIII.

A LA MESME.

VOUS dites que Monsieur & Madame de..... s'aiment : vous moquez-vous, est-ce qu'on s'aime à Paris ? On est aujourd'hui au point de malheur de savoir bien distinctement que ce n'est pas cela qu'on cherche. *En vérité, Madame*, cela est bien malheureux, & je m'en plaignois l'autre jour amerement à Monsieur de.... Aussi pourquoi, me dit-il, nous avoir ouvert vos maisons comme vous avez fait, & ne deviez-vous pas

savoir

ſavoir que *trop de familiarité engendre le mépris.* Il avoit raiſon, Madame, & il falloit que la premiere de nous, qui a introduit la mode de vivre ſi familierement avec les hommes, fût folle : ſa folie nous a perdues & eux auſſi ; car, que devenir ſans amour ? Vous allez dire que nous avons mis autre choſe à ſa place. Eh, mon Dieu ! Madame, qu'avons-nous mis ? Un jeu triſte, & qui malheureuſement ne finit que pour recommencer. De grands & d'ennuyeux ſoupers, des converſations où l'on ne dit rien, où il n'y a pas même moyen de parler ; car où il n'y a ni amitié, ni confiance, que voulez-vous qu'on ſe diſe ? Je ſuis déſolée,
Mada-

dame, quand je songe à tout cela; il y a un malheureux vuide dans ma vie que je ne sais comment remplir; je demande dequoi à tout le monde, on ne me trouve rien. Je n'ai trouvé que ce fou de Dérainville, qui, touché de mon ennui me conseilla l'autre jour, par pitié, d'établir chez moi un bureau de bel esprit: mais je m'en garderai bien. Je tombai une fois, pour mon malheur, dans un qui m'a dégoutée des bureaux pour toute ma vie. Jamais cercle de femmes ne me parut si ennuyeux; c'étoit à qui de ces Messieurs parleroit le moins, à qui seroit le plus poli, le plus prudent, le plus circonspect; car si nos beaux esprits ne s'aiment

pas, vous ne sauriez concevoir à quel point ils se respectent, & je vous laisse à juger de la gaieté, de l'agrément & de la foule de jolies choses que doit produire ce beau respect. N'allez pas croire néanmoins que je sois tellement brouillée avec les Bureaux qu'il fût impossible de me raccommoder avec eux. Qu'on m'en trouve un, tel à-peu-près que pouvoit être celui de Madame de la Fayette, vous m'y verrez voler. On ne songeoit point là à avoir de l'esprit ; on étoit sûr de n'offencer personne quand on en avoit, on le laissoit venir quand il vouloit, & par-là on l'avoit toûjours agréable.

Adieu, Madame : dites bien, je

je vous prie, à Monsieur & à Madame de... que vous m'avez dit qu'ils s'aimoient, & que je leur ai fait l'honneur de n'en rien croire; ils ont trop les belles manieres pour tomber dans de pareilles enfances, & je vous conseille de leur demander pardon de l'injure que vous leur avez faite.



LETTRE XLIV.

A MADAME De...

JE vais vous apprendre une nouvelle ; la petite femme de votre ami vient de lui faire tout fraîchement une infidélité. Je ne vous dirai pas comment la chose a été sue ; mais enfin elle l'a été : au surplus, la petite femme s'en moque. Si c'est un crime, dit-elle, que l'infidélité, où mon mari a-t-il pris qu'elle lui fût permise ? Si ce n'en est pas un, qu'a-t-il à crier ? A l'égard de notre ami, je l'ai trouvé tout-à-fait choqué de son

ſon accident, il ne ſauroit ſe faire à être cocu. L'être tous les jours, & l'être à ſa barbe, lui paroît cruel. Planter là ſa femme qui eſt fort riche, eſt pour lui un autre embarras. Tout bien conſidéré, les choſes m'ont l'air de reſter comme elles ſont : notre ami continuera, comme à ſon ordinaire, à débaucher autant de jolies femmes qu'il en trouvera ; ſa femme, à ſon imitation, aura autant & plus encore d'Amans qu'il n'aura de Maîtreſſes. Ne voilà-t-il pas, Madame, un joli ménage, & n'êtes-vous pas édifiée de nos mœurs? Heureuſement comme le mal augmente tous les jours, on ſonge ſérieuſement à y mettre une eſpece d'or-

dre. On a déjà imaginé des demi-divorces qu'on appelle des séparations ; mais ce n'est là qu'un palliatif. Je vois l'heure qu'on en viendra tout de bon au divorce ; & j'en ferois fâchée, quoique je lui voie une assez bonne chose ; car, prenez-y garde, le divorce une fois établi, les maris & les femmes auroient peur de se perdre, deviendroient par-là, pour ainsi dire Amans, en auroient les inquiétudes, se ménageroient davantage, & sûrement les ménages en iroient mieux. Mais il me vient une autre idée, Madame : pourquoi n'a-t-on pas donné un Noviciat au mariage ? Tous les autres engagemens de la même espece, ceux qui

sont

ſont faits pour toûjours durer en ont un. Pourquoi cette exception-là dans le mariage ? A cauſe, direz-vous, des inconvéniens. Mais où n'y en a-t-il point ? Et la raiſon ne vouloit-elle pas qu'avant que de ſe lier ſi étroitement & pour toûjours les uns avec les autres, on ſe donnât le tems de ſe connoître ? En vérité, Madame, je ne vois pas grande raiſon à tout cela; ce qui m'en déplaît le plus n'eſt pas le manque de raiſon, c'eſt la dépravation qui en eſt venue à nos mœurs ; elle eſt à un point qui fait frémir, & Rome dans ſon plus vilain n'a pas été ſi gâtée. Vous me dîtes l'autre jour que vous vouliez, que comme raiſonneuſe je vous trou-

vaſſe

vasse les raisons de ce qui nous perdues. Il y a moyen de vous contenter, Madame, je les vois déj d'ici; mais songez que ce sera ui assez vilain spectacle à vous donner.



LETTRE

LETTRE XLV.

A MONSIEUR De...

Qu'on veut marier à une jeune Veuve.

VOUS souvenez-vous d'une jeune veuve que vous avez vûe il y a trois jours chez moi? Eh bien, Monsieur, je me suis mis dans la tête de vous marier avec elle; plus je la vois, en vérité, plus je la trouve comme il vous la faut. Son humeur est charmante, elle a la voix admirable; sa raison qui n'est raison que ce qu'il faut, est toûjours embellie par les graces; & pour achever son éloge, je vous dirai qu'elle a tren-

te mille livres de rente du plus beau
bien du monde. Une chose encore
qui m'a plû en elle, c'est qu'elle
vous a trouvé de l'esprit ; j'ai vû
par-là qu'elle en avoit. N'allez pas
croire pour cela qu'elle vous ai-
me. Non, elle ne vous aime point,
& j'en suis bien aise. Je compte
aussi que vous serez de même à son
égard ; ce qui sera le mieux du
monde : car combien de tems vous
aimeriez-vous ? Deux mois, trois
mois, après quoi vous seriez si
piqués tous deux de ne vous plus
aimer, que vous ne pourriez plus
vous souffrir. Pour moi, Monsieur,
je ne demande aux maris & aux
femmes que les qualités dont ont
besoin deux amis qui veulent vivre
ensem-

ıſemble ; de l'agrément, de la
›nfiance, de l'eſtime, de l'ami-
é : voilà ce que je vous ſouhaite
tous les deux. A l'égard de l'a-
our, je n'en veux point, les paſ-
›ins gâtent tout dans un ménage.
es jours pour être beaux y doi-
ent être comme ces jours bas,
›mme ces jours, qui, ſans pluie
ſans ſoleil ont de la douceur, &
en ſont par-là que plus aimables.
oilà comme je veux que ſoient
its ceux que vous aurez à paſſer
ec Madame de... & je l'eſpere ;
ı vérité, ſur ce que j'en ai vû. Je
: ſais ſi en vous parlant de ſon
prit je vous ai dit qu'elle l'avoit
: la couleur qu'il vous le faut,
et article là méritoit pourtant

bien de n'être point oublié ; car il en eſt pour nous de l'eſprit comme de la voix ; c'eſt la qualité qui nous touche, la quantité n'excite que notre admiration ; & nous ne faiſons pas, ce me ſemble, grand cas de ce ſentiment là. Adieu, Monſieur, votre Prétendue ſera demain chez moi : venez-y, & venez-y, s'il vous plaît, avec tous vos charmes ; car ſi je ne veux pas qu'elle ſoit folle de vous, je veux pourtant que vous lui plaiſiez : il y va de mon honneur comme du vôtre, & ſeroit-il joli que nous nous fuſſions mêlés tous deux d'une affaire comme celle-ci, & que nous n'en fuſſions pas venus à notre honneur.

LETTRE XLVI.

A MADAME De...

JE vous écris, Madame, avec la moitié, tout au plus, du sens commun que j'ai apporté au monde. Vous m'allez demander qui m'a rendu si bête : personne, Dieu merci ? Mais le fait est que je le suis prodigieusement. La difficulté est de vous dire bien nettement ce que j'ai ; car ce n'est pas migraine. Ce que je sens de mal n'est pas si douloureux ; mais il est plus noir, plus sourd, & je ne sais comment vous le nommer, à moins que de l'appeller vapeurs. Mais qu'est-ce

que des vapeurs, m'allez-vous dire?
Je n'en ſais rien, Madame : il faut avoir ſenti ce vilain mal pour le connoître. Tout ce que je puis vous en dire encore, c'eſt qu'avec pluſieurs propriétés qui ſont toutes fort déſagréables, il en a une bien ſinguliere : il amortit les ſens, éteint l'imagination, va même juſqu'à affoiblir la raiſon ; & ne penſez pas que ce ſoit à la maniere que les paſſions le font. La raiſon ne ſe taît devant les paſſions que parce que les paſſions parlent plus haut qu'elle ; mais ici les paſſions ne diſent mot, & la raiſon n'en eſt pas mieux. Voilà en gros mon mal, il ne m'eſt pas poſſible, Madame, de vous le définir mieux, ce qui
me

me seroit beaucoup plus utile, ce
seroit d'en guérir ; mais toute la
Médecine n'y peut rien. Un de
ces Messieurs les Docteurs que je
consultai dernierement me dit : oc-
cupez-vous. Mais voilà le conseil
d'un benêt ; car qu'est-ce qu'une
occupation qu'on se donne ? Il fau-
droit que Monsieur le Docteur
m'en donnât une, encore faudroit-
il qu'il me la donnât agréable. Un
autre me dit : prenez un Amant ;
mais ne voilà-t-il pas encore une
belle ordonnance, & ne diroit-on
pas qu'on trouve un Amant tout
fait chez les Apotiquaires. Tout
bien examiné, Madame, je crois
que je m'en tiendrai à mes vapeurs.
Permettez-moi de les porter de-

main chez vous, je ne connois point de maniere plus douce de me les faire passer. Agréez en attendant le billet que je vous envoie : vous le trouverez un peu noir ; mais ne m'en grondez pas, c'est notre couleur : nous avons rompu nous autres vaporeuses avec le couleur de rose & le bleu pâle, aussi sommes-nous d'un assez mauvais commerce. Heureusement pour le Public, nous nous en doutons ; ce qui nous rend un peu sauvages ; mais qu'a-t-on à nous dire, & n'est-il pas plus honnête à nous de fuir le monde que de l'ennuyer.

LETTRE

LETTRE XLVII.

A MADAME DE...

J'ETOIS dernierement chez Madame de... La conversation tomba sur les maris qui étoient déshonorés de l'infidélité de leurs femmes: on fut long-tems à y chercher la source d'un préjugé, qui paroissoit ridicule, on ne trouvoit rien. Vous voilà bien embarassé, nous dit cette petite Dame que vous y avez vûe, il n'y a rien de si aisé à vous dire. Dans les premiers tems, continua-t-elle, c'est-à-dire dans l'âge d'or ou aux environs; les maris avoient de très-bon-

nes

manieres pour leurs femmes, & les femmes ne demandant pas mieux que d'y répondre, c'étoit un plaisir de voir les ménages. Les maris empressés auprès de leurs femmes, toûjours prêts à les servir, aussi tendres, aussi complaisans qu'ils le sont peu aujourd'hui, étoient adorés, c'étoit un vrai Paradis; aussi en usions-nous à merveille avec eux; ce n'étoit de notre part que soins, qu'égards, que complaisances, & notre tendresse pour eux étoit tellement marquée, que dès qu'on vit une de nous autres manquer à son devoir, on ne douta pas qu'elle n'y eût été obligée par de grands mécontentemens de la part de son mari, ce qui fut

fut cause que pour rendre les maris à l'avenir plus raisonnables, il fut établi qu'ils seroient chargés de la honte attachée à la chose, comme cause premiere de la mauvaise conduite de leurs femmes. De vous dire maintenant comment la loi a perdu de sa force, vous le devinez bien; le mal gagna; les maris, quoique punis, allerent leur train, ne se corrigerent point; les femmes riposterent, & tant fut riposté, qu'un nombre prodigieux de maris se trouvant lésés, il arriva qu'être cocu ne fut plus qu'être comme un autre: aussi voyons-nous aujourd'hui que la qualification de cocu, qui autrefois étoit injurieuse, n'est plus qu'une qualification simple, une

espece

espece de synonyme à mari. Nous nous mîmes toutes à rire de la maniere d'expliquer la chose ; & ce qu'il y a de singulier, après l'avoir trouvée plaisante, nous en vînmes à la trouver vraie. Il est certain, & la petite Dame a raison, il est certain que les maris sont bien souvent les premiers instrumens de leur malheur. J'en ai connu cinq ou six pour ma part qui se sont sauvés par avoir sû bien conduire leurs femmes; & je crois, quoique la chose fût difficile, qu'on pourroit s'en sauver encore. Mais en vérité, vû les mauvaises manieres qu'ont actuellement pour nous, nos maris, avons-nous tort d'être avec eux telles que nous sommes,

ſommes ; & dès que ces Meſſieurs ont tant d'envie d'être cocus, qu'il ſont exactement tout ce qu'il faut pour l'être, n'y auroit-il pas de la cruauté à leur refuſer ce qu'ils demandent ? Adieu, Madame, *portez-vous bien, & aimez moi.* C'eſt ainſi, à ce que j'ai oüi dire, que les Romains finiſſoient leurs Lettres ; je leur ai dérobé leur formule, & l'emploie ordinairement avec ce que j'aime ; je hais celle dont nous nous ſervons, elle ſent la cérémonie, put la fauſſeté, me paroît ſotte, & en tout point ridicule.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE DE***.

MEs yeux me trahirent ces jours passés, Madame, quand le Chevalier de Vambure entra chez moi. Vous leur vîtes quelque chose que vous ne leur connoissiez pas. Hé bien, il faut, vous l'avoüer, c'étoit de l'Amour; car c'est trop vous cacher un secret qui me pese. J'étois, Madame, dans mon premier éclat de jeunesse; c'est-à-dire, j'avois environ seize ans lorsque mon pere mourut. Ma mere qui l'aimoit tendrement, en fut fort touchée, & se

se réduisit à quelques amis qu'elle voyoit régulierement, & dont elle ne vouloit point augmenter le nombre. Ainsi je fus réduite à une petite compagnie : mais je ne me soucios point d'en avoir davantage ; ma mere qui m'aimoit, me laissoit assez de liberté pour que je ne souhaitasse pas d'en joüir.

Mes jours couloient ainsi dans la tranquilité ; lorsque ma mere me mena à une fort belle Terre qu'elle avoit en *Picardie*. Vous savez la coûtume, Madame, à la campagne comme à la Ville, ceux qui sont nouvellement établis vont s'annoncer & rendre des visites aux personnes du voisinage. Quoique ma mere n'aimât pas le monde, il y a

de

de certains usages, bons ou mauvais, auxquels en dépit de la raison on est obligé de s'assujettir. Ma mere fut donc quelques jours après qu'elle fut arrivée, chez Madame de Vambure, qui a un fort beau Château de ce côté-là. On nous y reçut avec toute la politesse imaginable. Madame de Vambure est une femme de qualité, qui a un esprit naturel, poli par un long usage du monde. Elle avoit ce jour-là grosse compagnie chez elle; & je me souviens qu'il y fut fort parlé de ma beauté. Mes chagrins m'ont si fort changée que j'en puis parler avec modestie.

Comme on n'a pas toûjours à la campagne autant de compagnie

qu'on

qu'on voudroit, vous jugez bien que Madame de Vambure ne tarda pas à nous rendre notre visite. Il lui étoit arrivé deux jours auparavant un frere qu'elle aimoit fort, & qu'elle nous présenta ; c'est le perfide que j'ai aimé comme une folle, & qui a fait tous mes malheurs. Vous l'avez vû, Madame ; ainsi je puis oser vous dire qu'il n'est rien dans le monde de plus aimable : mais ses yeux qui sont encore extremement beaux, ont perdu un peu de leur vivacité. Tout ce que les passions ont d'agréable, alloit, quand je l'ai connu, se peindre dans ses regards ; ils avoient de la vivacité, de la langueur, de la tendresse, en un mot tout ce

qui touche ; & quand le Chevalier vouloit dire une chose, on la lisoit dans ses yeux. Malgré cela, Madame, la premiere fois que je vis Monsieur de Vambure, il ne me toucha que comme un aimable homme ; je ne fus point frappée d'un coup de foudre comme nos Héroïnes de Roman, & ma liberté fut si foiblement attaquée, que je ne soupçonnai point sa défaite.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que Madame de Vambure étoit fort aimable. Elle me fit ce jour-là toutes les amitiés du monde, & me dit fort poliment qu'il ne seroit point dit qu'elle auroit une voisine aussi aimable que moi, & qu'il ne lui en reviendroit rien ; qu'il

qu'il y alloit trop de son plaisir à me voir pour en manquer l'occasion, & que puisque la campagne favorisoit le goût qu'elle avoit pour moi, j'étois menacée de la voir souvent.

Je répondis à toutes ces honnêtetés en fille bien élevée, & je crois que je ne parus point sotte. On prit jour pour se voir, & nous fûmes peu de tems après chez Madame de Vambure. Elle s'étoit entierement défaite de ces airs de contrainte qu'on a en dépit de soi dans les commencemens qu'on se connoît, & nous fûmes reçus chez elle avec une liberté que j'adore. A vous dire vrai, je trouvai le Chevalier de Vambure encore plus ai-

 mable

mable que sa sœur. Il eut ce jour-là de cet esprit que *j'aime* : il nous dit les plus jolies choses du monde, avec un naturel qui me charmoit ; & ce qui faisoit que je lui tenois compte de son esprit, c'est qu'à peine paroissoit-il le sentir lui-même. Comme j'étois jolie, il sut fort bien me le dire ; je ne sais même s'il ne me dit point qu'il m'aimoit ; mais ce fut en badinant, & d'une maniere à ne me point effrayer. Enfin, Madame, cette journée-là fut bien agréable pour moi : je n'y sentois point encore le trouble d'une passion naissante : je trouvois Madame de Vambure aimable, le Chevalier qui est fort plaisant me divertissoit, & j'avois

 l'ima-

l'imagination pleine d'une certaine joie douce, qui quoique peu vive, plaît infiniment parce que rien ne la trouble.

Nous passâmes ainsi un mois le plus agréablement du monde. Le Chevalier de Vambure me réjoüissoit infiniment par la maniere dont il me disoit qu'il m'aimoit, & je ne laissois pas que de me réjoüir aussi par les réponses que je lui faisois; & en vérité il y auroit eu de quoi rire pour qui nous auroit entendus. Nous nous disions des choses au fond assez tendres, & nous nous les disions de l'air le plus plaisant du monde. Nous nous sommes donné ainsi la Comédie un mois, après quoi nous changeâmes de ton sans

nous en appercevoir, & nous en vînmes à nous aimer. Ce qu'il y a de fingulier, c'eſt que nous n'en avions peur ni l'un ni l'autre, & que l'amour nous ſurprit tous deux preſque en même-tems. Nous ne ceſſâmes point d'abord de badiner; mais les badineries qui nous échapperent prirent un air plus raiſonnable. Je ne devinai point la cauſe de ce changement: on ſe laſſe de tout, & je pouvois me laſſer de badiner; mais ce n'étoit pas là le vrai motif de mon changement, j'aimois déjà, & il ſembloit que pour mieux aimer, je ne voulois pas m'en appercevoir. Le Chevalier m'a dit depuis qu'il avoit éprouvé la même choſe.

Je me souviens, Madame, de ce qui nous déclara notre amour. Le Chevalier se vit obligé de quitter la maison de Madame de Vambure pour quelques affaires indispensables, & ces affaires ne purent finir de huit jours. Pendant ce tems-là je n'avois personne avec qui badiner, & c'est pendant son absence que m'a pris le sérieux qui ne m'a point quittée depuis. Je sentois qu'il me manquoit quelque chose; & après l'avoir senti quelque-tems, je fus obligée d'en convenir avec moi-même. Alors je devins aussi sérieuse que j'avois été gaie, & je me reprochai bien d'avoir tant badiné. Hélas! Madame, c'est la coûtume, on ne s'apperçoit d'un mal

que

que lorſqu'on n'eſt plus en état d'en guérir, & l'on aime déjà quand l'on veut s'en défendre. Le Chevalier revint, & je le trouvai auſſi triſte que moi; je crus d'abord qu'il vouloit ſe conformer à mon humeur, & pour lui en cacher la cauſe, je tirois quelquefois de moi des plaiſanteries forcées qui devoient me trahir. Il n'y répondoit que par un profond ſérieux, & je ne doutai point qu'il n'eût quelque grande affaire, ou ce qui eût été pis pour moi, quelque violent amour dans la tête. Ce fut la premiere fois que je l'accuſai d'aimer ; car juſques-là il m'avoit paru fort indifférent.

Un jour Madame de Vambure

&

& sa compagnie étoit chez ma mere, tout le monde se disposoit à joüer, & faisoit sa partie ; j'allai me promener sous une allée d'ormes, qui percée par le bout, laissoit voir le plus beau pays du monde. Vous devinez bien, Madame, que c'étoit pour rêver au Chevalier ? A peine me fus-je promenée un quart-d'heure, que je le vis venir. Il m'aborda d'un air triste, & fut quelque tems sans me rien dire, ensuite il soupira. Je venois ici rêver, Mademoiselle, s'écria-t-il, & je ne songeois point à me plaindre à vous des maux que vous m'avez faits ; mais je vous aime trop pour pouvoir me taire, & j'aurai du moins dans mon malheur le plaisir

de vous le dire. Je vous avoue, Madame, que la déclaration du Chevalier me fit bien du plaisir: je cachai ma joie autant qu'il me fut possible; mais mes yeux auroient sans doute trahi mon amour, si le Chevalier n'eût été trop occupé du sien. Je fus cependant assez maîtresse de moi pour lui dire qu'il prenoit une nouvelle maniere de badiner; mais que cette maniere-là étoit trop sérieuse. Ensuite je retournai sur mes pas toûjours en badinant pour aller rejoindre la compagnie qui étoit dans le salon. Hélas! reprit le Chevalier, pourquoi me faire l'injustice de croire que je badine? Si je n'ai pas commencé par vous aimer, Made-

moiselle,

moiſelle, vous vous en êtes bien vengée, & ma triſteſſe ne vous apprend-elle pas aſſez que je vous aime? Comme j'approchois du ſalon je fus diſpenſée de répondre, & nous rejoignîmes la compagnie.

On badina fort ſur ce que nous revenions ſi-tôt; on nous dit qu'il étoit ridicule que nous euſſions ſi peu de choſe à nous dire, & le Chevalier pour un homme d'eſprit répondit fort mal à tout cela. La joie ne m'avoit pas ôté tout-à-fait l'eſprit: je pris la parole pour lui, & je répondis que ſi nous n'étions pas contens l'un de l'autre, nous devions l'être du moins de l'honneur qu'on nous faiſoit de ſonger à nous. L'amour du Chevalier, l'em-

barras qu'il avoit eu en me l'exprimant, la tristesse de son humeur qui répondoit à la mienne, tout cela me fit bien du plaisir, & je n'eus plus regret de l'aimer quand je vis qu'il m'aimoit tant. Le Chevalier me donnoit tous les jours mille marques de tendresse : il n'oublioit pas un de ces petits soins qu'on prend avec tant de plaisir quand on aime ; enfin tout m'assûroit de sa tendresse, & j'avois le plaisir d'apprendre de ses yeux qu'il avoit dans son cœur tout ce que je sentois dans le mien. J'évitois cependant de me trouver tête-à-tête avec lui. Je fuyois un aveu plus détaillé de sa tendresse ; mais je fuyois mal. Et le moyen de

fuir,

fuir, Madame, ce qui fait tant de plaisir ?

Il faisoit un soir le plus beau clair de Lune du monde ; Madame de Vambure & sa compagnie trouva à propos d'en profiter. Je fus mal fuir le Chevalier ce jour-là ; & comme on se promenoit dans une allée fort étroite, il prit si bien ses mesures que je lui échus en partage, & qu'il me donna le bras. Vous m'évitez, dit-il, parce que je vous aime : dans le tems que je ne vous craignois pas, vous ne m'évitiez point de même. Hé quoi, Mademoiselle, ne m'avez-vous donné de l'amour que pour me rendre malheureux, & ne suis-je plus digne de vous depuis que je vous aime ?

Vous riez, Chevalier, lui dis-je; & vous ne m'aimez point; vous voulez voir si je serai assez crédule pour vous croire. Non, vous êtes trop sage pour m'aimer, & je ne vous ai jamais crû capable d'une pareille foiblesse. Après tout je n'en serois pas fâchée, vous m'avez dit tant de fois & d'une maniere si folle que vous m'aimiez, que j'aurois une sorte de plaisir à vous voir m'aimer tout de bon. Je suis vindicative, & il me semble que je suis assez bien faite pour qu'on me dise sérieusement qu'on m'aime. Que je suis malheureux! me dit-il, de vous voir badiner comme vous faites, & que votre cœur est différent du mien! Je sens pour vous tout

ce

ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, je ne suis occupé que de vous, & quand je viens plein de douleur & de crainte vous expliquer mes maux, vous ne daignez pas les plaindre, & vous avez la cruauté d'en rire. Allez, Chevalier, lui répondis je, vous êtes plus sage que vous ne pensez; & si vous étiez aussi malheureux que vous le dites, je serois assez bonne pour vous plaindre. Je ne pus pas lui refuser, Madame, ce pauvre petit mot, je l'aimois trop pour le voir tant souffrir. Cependant il n'osa interpréter ma réponse aussi favorablement qu'il le devoit, & j'eus le plaisir de le voir

encore trifte malgré tout ce que je lui avois dit.

Je m'avançai vers la compagnie qui n'étoit qu'à quatre pas de nous, & la converfation devint générale. Il faifoit une nuit délicieufe, & nous la trouvâmes fi belle que nous en dérobâmes une partie au fommeil. Sur les trois heures Madame de Vambure & fa compagnie monta en caroffe, & chacun fut fe coucher. Je fis de même ; mais j'avois trop de plaifir pour dormir. J'eus le Chevalier toute la nuit dans l'efprit. Je me repréfentois l'air pénétré avec lequel il m'avoit dit qu'il m'aimoit. Je cherchois les propres termes dont il s'étoit

s'étoit servi pour m'assûrer de sa tendresse ; quelquefois je me savois mauvais gré de lui avoir caché ce que je sentois pour lui ; quelquefois aussi je m'applaudissois d'avoir differé un aveu qu'on m'avoit dit faire notre honte. Enfin, je savois qu'il m'aimoit, & je l'aimois de tout mon cœur.

Il faut l'avoüer, *Madame*, c'est une jolie chose que l'amour ; & quand je songe à la douceur des plaisirs qu'il nous donne, je lui pardonne quelquefois les peines qu'il nous fait souffrir.

Je fus trois jours sans voir le Chevalier ; il prit à ma mere une humeur solitaire qui ne quadroit point avec la mienne. Cependant ces

ces trois jours-là je ne fus point à plaindre, j'aimai le Chevalier. Le quatrieme nous retournâmes chez Madame de Vambure : nous y trouvâmes une Dame de ses amies; c'étoit une fort bonne femme, qui étoit même assez jolie, mais fort peu piquante ; son esprit étoit à-peu-près comme son visage, c'est-à-dire, assez bien fait, mais peu agréable. Enfin, Madame, elle n'avoit rien d'assez aimable pour être souhaitée ; mais à moins que d'être de mauvaise humeur, on ne devoit point la trouver de trop. Elle avoit amené son frere avec elle, parce que de chez Madame de Vambure ils devoient aller ensemble à une Terre qui leur appartenoit

tenoit à tous les deux. Je vous avoüerai, Madame, que quand je le vis, je commençai par souhaiter qu'il s'en allât. Il est pourtant beau & bien fait : il porte les plus beaux cheveux du monde, rit comme s'il avoit de l'esprit, & n'est pas tout-à-fait sot; mais c'est bien le plus insupportable Monsieur que j'aie vû, & j'eus besoin de toute la gaité que j'avois dans le cœur, & de tout le plaisir que j'avois à voir le Chevalier de Vambure, pour n'être pas impatientée de sa présence.

Dès qu'il me vit, il me fit une révérence en avant assez négligée, & me dit en tournant sur moi les yeux tendrement, que la campagne

avoit

avoit des Divinités dont s'accommoderoient parfaitement les Villes. Les postures de ce Fat penserent me faire étouffer de rire, & c'est ainsi que je pensai répondre à son compliment, auquel je jugeai à propos de ne rien répliquer.

Pour achever de me désespérer, le Chevalier de Vambure n'osoit presque approcher de moi, il étoit devenu depuis qu'il m'aimoit comme tous les Amans, qui s'imaginent que le moindre geste qui leur échappe, va découvrir les sentimens qu'ils ont dans le cœur; ainsi je fus livrée malheureusement au Marquis de Rinville, c'est le nom de notre Fat. Il me fit l'honneur de me dire que j'étois bien aima-

aimable, & il me fit eſpérer que malgré toutes les occupations que lui donnoient les femmes, il ſe donneroit le tems de m'aimer. Je lui répondis que je lui étois bien obligée, & que ſon cœur étant auſſi couru qu'il le diſoit, je me donnerois bien de garde de faire un larcin qui me donneroit tant d'ennemies.

J'allai auſſi-tôt inſtruire Madame de Vambure de ma nouvelle conquête, & de la maniere qu'elle m'avoit été annoncée. Elle me dit que le Marquis de Rinville avoit le droit d'être Fat, & que cinq ou ſix jolies-femmes de la Cour ſe le diſputoient. Tout ce que m'apprit Madame de Vambure, des bonnes fortunes

fortunes de Monsieur de Rinville ne me fit point trembler, & j'imaginai plus d'ennui que de danger à le voir; je ne craignis que ses importunités, & j'eus bien raison, Madame: il me dit ce jour-là un million de ces impertinences que dit un homme qui est content de lui, & qui ne doute point que les autres ne le soient.

Je vous ai déjà dit que pour comble de malheur le Chevalier de Vambure n'approchoit point de moi: il est vrai que je voyois dans ses yeux de l'amour & du respect qui me consoloient; mais j'aurois voulu qu'il m'eût parlé, & je trouvois mauvais qu'il me livrât au Marquis de Rinville. Enfin il approcha

procha de moi. Il me vient, Mademoiselle, me dit-il, un rival, & il ne manquoit à mes malheurs que celui d'être jaloux. Je le suis sans en avoir le droit, & quoiqu'en m'ôtant votre cœur, on ne m'ôte rien qui m'appartienne, pourrez-vous empêcher ma tendresse d'en murmurer ? Oui, je ne puis en douter, ce rival que j'abhorre vous aime ; il porte à vos genoux le sacrifice de mille cœurs, & pour prix de ses hommages vous demande le vôtre. Ah ! Mademoiselle, au milieu des sacrifices que vous fait Monsieur de Rinville, vous souviendrez-vous d'un Amant qui ne sauroit offrir à votre vanité qu'un cœur tendre & fidele ? Apprenez,
Che-

Chevalier, lui répondis-je, que ce n'est point pour le Marquis de Rinville, ni ses pareils, que j'ai à me défier de mon cœur : celui qui l'occupe le mérite ; mais il me semble qu'il le mérite mal dès qu'il m'accuse.

Je fus piquée du reproche qu'il me faisoit : je crus qu'il devoit m'estimer assez pour ne point craindre le Marquis de Rinville ; je lui sus mauvais gré de n'avoir point encore vû que je l'aimois ; enfin ma colere exprima mon amour, & c'est en le grondant que je lui ai dit la premiere fois que je l'aimois. Je crois qu'il me pardonna ma petite colere ; & quoiqu'il n'eût pas le tems de me répondre, parce

qu'on

qu'on vint nous troubler, je vis fur fon vifage une joie délicieufe que je ne fus point fâchée d'y avoir mife ; car, Madame, il y avoit déjà affez longtems que je l'aimois pour le lui dire, & ce fecret qu'il avoit tant d'envie d'apprendre, commençoit à me coûter à garder.

Nous foupâmes le foir fort gaiement ; tout le monde étoit fort content, j'étois avec le Chevalier, il venoit d'apprendre que je l'aimois ; Madame de Vambure n'aimoit rien ; mais elle s'amufoit de tout, le refte de la compagnie avoit cette joie douce que la table réveille, & que les paffions ne troublent point. Notre Fat furtout me

donna la Comédie. Madame de Vambure le mit malicieusement sur le chapitre de ses bonnes fortunes qu'il nous conta fort plaisamment, & de maniere à nous donner bien du mépris, & pour lui, & pour les femmes qui l'avoient aimé. Quand nous eûmes soupé, nous montâmes ma mere & moi en carosse, où l'on nous conduisit, avec promesse de nous venir voir le lendemain.

Nous nous rendions ainsi depuis deux mois des visites champêtres qui avoient bien des charmes pour moi, & ce tems a été le plus doux de ma vie. Madame de Vambure nous tint parole. Elle arriva à dix heures du matin : dès qu'elle fut

arrivée, nous nous abandonnâmes tous à cette gaieté qui fait l'agrément de la campagne, & nous fîmes nous promener dans le jardin. Le Marquis de Rinville avoit accompagné Madame de Vambure, aussi-bien que le Chevalier. Tous les deux vinrent ensemble me faire compliment, & me demanderent comment j'avois passé la nuit. Jamais je n'ai si bien senti la différence d'un Fat à un honnête homme. Le Marquis avoit l'air vain, présomptueux & sot; son langage étoit comme son air, & le mélange de tout cela composoit un personnage bien ennuyeux. Le Chevalier avoit l'air sage, & disoit des choses senties & spirituelles,

avec cet air timide qu'on a toûjours avec de l'amour, & que souvent même on a avec de l'esprit. Ces deux Cavaliers pour lesquels j'avois des sentimens si différens m'accompagnerent, & notre compagnie s'étant séparée, je me promenai jusqu'au dîné avec ces Messieurs. Jugez, Madame, si j'essuyai bien des impertinences du Marquis ; mais je commençois à m'y faire, & comme la présence du Chevalier me mettoit de belle humeur, elles ne faisoient sur moi qu'une impression réjoüissante. Je me souviens que le Chevalier se moqua bien de lui, & je pris quelquefois la même liberté ; mais ce qui me désesperoit, c'est qu'il ne

nous

nous entendoit pas, & qu'il nous remercioit quelquefois des sottises que nous lui disions. Je fus charmée de le trouver si sot, & comme il devoit passer quelque tems chez Madame de Vambure, j'esperai que sa vanité ne le laisseroit jamais appercevoir des sentimens que j'avois pour le Chevalier, & je crus pouvoir moins gêner ma tendresse : aussi je n'évitai point le Chevalier de Vambure : je laissai faire mon cœur presque comme il voulut, & j'eus pour le Chevalier ces manieres prévenantes, qui parce qu'elles ne coûtent rien, & qu'elles n'expriment pas la moitié de qu'on sent, ne sont pas crues tirer à conséquence. Le Marquis de son côté me

me tenoit de ces fades propos qui font quelquefois tourner la tête aux femmes, & qui ont le talent de m'ennuyer mortellement. L'ennui est un des sentimens qui chez moi se déclare le mieux & le plus vîte. Le Marquis fut bien étonné quand il vit que je ne l'aimois point. Il n'avoit point encore trouvé de femme qui eût osé s'ennuyer avec lui, & il ne me pardonna point mon audace. Cependant mon indifférence le piqua : toutes les femmes qu'il avoit vûes, étoient devenues tout d'un coup folles de lui, & il n'avoit jamais eu le tems d'aimer ; pour moi je lui laissai ce tems-là, & je fus étonnée de voir changer ses discours. Il perdit cet air

air fier & présomptueux qui ne le quittoit jamais, son langage devint modeste & sage; enfin l'amour en fit un galant-homme, & il m'a l'obligation de l'avoir rendu raisonnable. Ce changement me surprit & me fâcha, le ridicule de Monsieur le Marquis étoit moins à craindre pour moi que son amour, & je me sus bien mauvais gré de cette conversion. Je parlai au Chevalier de l'amour du Marquis. Il s'en étoit apperçu aussi-bien que moi, & il en prévit des conséquences fâcheuses. Nous convînmes d'être attentifs à ne nous point déceler; & après nous être promis de nous aimer toûjours, nous nous exhortâmes à ne rien faire paroître.

paroître. Tout se passa assez bien cette journée. Mes Amans s'en retournerent avec Madame de Vambure, & moi je passai la nuit à aimer & à craindre. Nous fûmes le lendemain ma mere & moi chez Madame de Vambure. Dès qu'elle nous vit, elle nous dit que puisque nous nous trouvions bien les uns des autres, il ne falloit point perdre son tems à aller & venir, que puisque sa maison étoit assez grande pour nous loger, il falloit que nous restassions chez elle, & que dès que nous nous ennuyerions, elle nous permettroit de nous en aller. Elle pria ma mere d'une maniere si gracieuse, que ma mere ne put la refuser; ainsi nous établîmes

mes chez Madame de Vambure.

L'aventure, comme vous jugez bien, Madame, n'étoit pas désagréable pour moi, & j'eus bien du plaisir à imaginer que je logerois sous le même toît que mon cher Chevalier, que je le verrois presque à toutes les heures, que mes yeux lui diroient à tous les instans que je l'aimois, & que j'apprendrois la même chose des siens. Sans doute je ne fus pas la seule à être heureuse ; mes deux Amans ne devoient point être fâchés, & le Chevalier fut charmé de voir réussir ses desseins ; car c'étoit lui qui avoit engagé sa sœur à nous retenir. Je lui sus bon gré de songer si bien à son plaisir & au mien.

Dès que nous nous vîmes, nous nous exhortâmes encore à nous aimer sans éclat ; & à cacher des sentimens qu'il n'étoit point à propos de laisser paroître.

Nous entreprenions une chose bien difficile ; mais il falloit pourtant nous aimer avec discrétion : le Chevalier, quoique homme de qualité & riche, ne l'étoit point assez pour moi ; & avant que de laisser appercevoir que nous nous aimions, il falloit prendre des mesures pour faire consentir ma mere à notre mariage. D'un autre côté, le Marquis de Rinville étoit fort riche, & j'avois tout à craindre de ses biens qui auroient mis mes parens dans les intérêts de son amour. Nous finîmes cette petite conversation

sation dérobée avec tout l'amour que nous avions dans le cœur, & nous nous séparâmes avec cette tristesse délicieuse que les indifférens ont le malheur de ne pas connoître.

Nous rejoignîmes la compagnie : j'y vis avec bien du regret le Marquis de Rinville ; je remarquai sur son visage tous les progrès de son amour : d'impudent qu'il étoit, il étoit devenu interdit & embarassé, & je conclus de là qu'il m'aimoit fort. Je ne me trompai point, il me joignit peu de tems après. J'avois besoin de Vous pour aimer, Mademoiselle, s'écria-t-il. Assez de femmes, malgré mon peu de mérite, m'ont offert des cœurs dont je ne voulois pas, & dont je

 n'ai

n'ai jamais reçu l'offre que par complaisance. Toûjours maître du mien j'ai fait des conquêtes que je n'ambitionnois point de faire, & quand je viens à aimer, mon malheur me fait aimer une insensible.

Je mourois de peur qu'il ne me parlât du Chevalier; mais je me rassûrai quand je vis qu'il ne faisoit que se plaindre. Je lui répondis froidement qu'une conquête aussi petite que la mienne ne feroit rien perdre à sa gloire Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, il est bien question de gloire. La vanité que j'ai seule connue jusqu'ici n'a point de part à mes sentimens. J'ai maintenant de l'amour, & je sens tout ce qu'il a de plus vif. Vous seule étiez

étiez capable de m'en donner, & je ſuis bien malheureux d'être venu chez Madame de Vambure pour y prendre de quoi faire le malheur de ma vie.

Voyez, Madame, le pouvoir de l'amour! d'un ſot il fait un homme d'eſprit; après tout le Marquis n'en manquoit pas abſolument; il n'étoit ſot que parce qu'il étoit fort vain. Sa déclaration me fit trembler; elle exprimoit des ſentimens bien vifs, & des ſentimens vifs de la part du Marquis, étoient ce que je craignois le plus. Je cherchai à rendre compte au Chevalier de la converſation que j'avois eue avec le Marquis de Rinville, & je lui parlai à la fenêtre un petit moment, qui me ſervit

à lui dire la déclaration qu'il m'avoit faite. Il me dit qu'il s'y étoit bien attendu, & me pria de l'aimer toûjours. Hélas ! qu'avoit-il besoin de m'en prier ; Je n'étois occupée que de lui.

Voilà ma situation, Madame : Je vivois avec deux Amans ; j'aimois l'un de tout mon cœur, & je craignois & haïssois infiniment l'autre : il me falloit être éternellement en garde contre mon cœur, qui étouffoit & qui vouloit éclater à tous momens. Le Chevalier avoit la même fatigue, & il étoit comme moi dans l'obligation de se contraindre. Malgré tous nos soins, nous fîmes mal les indifférens, & le Marquis nous découvrit. Un jour la

la sœur du Marquis avoit dit une jolie chose, le Chevalier la releva; & en faisant sentir ce qu'elle y avoit mis d'esprit, il y joignit un compliment trop gracieux à mon gré. Qu'on est folle quand on aime! quoique je fusse sûre du Chevalier, je ne pus m'empêcher de rougir; ma rougeur n'échappa pas au Marquis, & lui donna les premiers soupçons. Une autrefois, (& c'est ce qui acheva de lui prouver que j'aimois le Chevalier) une autrefois, dis-je, nous jouïons à un petit jeu où l'on donnoit des gages : on nomma un gage qui appartenoit au Chevalier, & il avoit été ordonné que celui à qui feroit le gage, iroit embrasser toutes les Dames de la compagnie: le Che-
 valier

valier étoit auprès de moi, & pourtant ne commença pas par moi. Il embrassa Madame de Vambure, & la sœur du Marquis ; il vint ensuite à moi. Il vint, Madame, avec embarras, & m'embrassa avec un trouble dont je ne m'apperçus presque point ; j'étois aussi troublée que lui, & nous rougîmes tous deux comme des enfans. L'affectation de ne point m'embrasser la premiere, la rougeur de mon visage, & l'uniformité qui parut dans nos manieres, en fit avec justice soupçonner une semblable dans nos cœurs. Quantité de petites observations que les sots ont l'esprit de faire quand ils aiment, toutes ces remarques-là ne laisse-

laisserent point douter au Marquis que nous ne nous aimassions le Chevalier & moi. Son amour accrut de ce qu'il étoit malheureux, & je crois qu'il ne m'aima jamais tant que quand il sut que je ne pouvois l'aimer. Il ne voulut pas me laisser ignorer long-tems qu'il étoit instruit des sentimens que j'avois pour le Chevalier : il me détourna dans une allée de charmilles. Il vous est facile d'être cruelle pour moi, me dit-il, lorsque vous êtes charmée d'un autre. Ne vous en défendez point, Mademoiselle, vous aimez le Chevalier. J'aime trop pour m'y tromper, & plût à Dieu que je ne fusse pas si sûr de mon malheur. Mais hélas ! tout m'assûre de

fûmes deux jours à nous contrain-
dre infiniment le Chevalier & moi
& au chagrin de me contraindre ;
le Marquis joignit celui de me faire
entendre bien des reproches. Vous
savez, Madame, ce que c'est que
des reproches de la part des gens
qu'on n'aime point, c'est la plus
cruelle chose du monde.

Un soir nous étions tous couchés
sur un boulingrin, lorsque nous
entendîmes du bruit. Pour moi
qui ai l'oreille assez fine, je dis que
ce n'étoit autre chose que deux
chiens qui se querelloient. Ma
mere & Madame de Vambure
n'en voulurent rien croire : pour
nous en mieux instruire, nous
montâmes sur une terrasse qui don-
noit

noit sur le côté de la campagne d'où paroissoit venir le bruit. Quand nous quittâmes la conversation, elle rouloit sur le chapitre des femmes. Nos Messieurs la continuerent, & il arriva au Marquis de laisser échapper quelques sottises contre notre sexe. Vous devinez bien, Madame, que le Chevalier prit notre parti; il fit plus, en nous défendant, il railla un peu notre adversaire, & le Marquis qui n'entendoit pas raillerie, ne sut que lui dire quelques injures grossieres. Le Chevalier fit ce qu'il devoit; il eût pour moi le ménagement de remettre sa vengeance, & il pria Monsieur le Marquis de se trouver le lendemain à six heures du

du matin à un bois qui étoit à une lieue du Château de Madame de Vambure. Nous vînmes rejoindre nos Messieurs, & nous ne nous apperçûmes de rien. Je ne regardois que le Chevalier qui est fort froid, & qu'une affaire de main ne fait point trembler. Le lendemain à six heures du matin le Chevalier sortit comme voulant aller à la chasse en attendant que nous fussions levées, & il se trouva au rendez-vous à six heures & demie. C'étoit l'heure donnée. Le Marquis n'arriva qu'à sept, & aborda le Chevalier avec l'air le plus gracieux du monde. Vous voyez, lui dit-il, que je suis homme de parole ; mais après tout pourquoi exposer deux aussi belles vies

vies que les nôtres? Croyez-moi, Chevalier, restons amis, & en vérité l'amour vaut-il la peine que deux honnêtes-gens comme nous se brouillent? Le Chevalier étoit trop brave pour profiter de la foiblesse du Marquis; il remonta à cheval & vint nous retrouver. Il n'eut garde de parler à Madame de Vambure de l'aventure qui lui venoit d'arriver: mais il me la conta. Elle me surprit, & comme elle intéressoit ma réputation, elle me chagrina; mais le Chevalier m'assûra que je ne devois point craindre qu'elle éclatât jamais: que le Marquis n'avoit garde de s'en vanter, & que pour lui il croyoit que je l'estimois assez pour ne rien

craindre de son indiscrétion.

Je fus un peu moins fâchée, & même je me préparai un secret plaisir à voir la mine du Marquis quand il arriveroit; mais il n'osa jamais revenir chez Madame de Vambure. Il écrivit à sa sœur qu'on lui avoit mandé que sa présence étoit nécessaire à leur Terre; qu'au reste il ne lui conseilloit point de quitter si-tôt Madame de Vambure, qu'il veilleroit à ses intérêts comme elle-même, & qu'il l'aimoit trop pour la tirer d'une compagnie dont il se privoit lui-même avec tant de peine. Nous reçûmes sa lettre une heure après que le Chevalier fût arrivé, & toute la compagnie crut Monsieur le

Marquis

Marquis sur la foi de sa Lettre.

Comme nous étions là toutes femmes d'assez bon sens, nous ne fûmes point fâchées de l'avoir perdu : & moi en mon particulier je fus bien-aise de me voir délivrée d'un pareil importun. Je ne crus pourtant pas en être quitte : je savois qu'il m'aimoit, & les rigueurs sont ce qui détache le moins les hommes. Cependant je me livrai au plaisir d'aimer paisiblement mon cher Chevalier, & nous restâmes encore un mois à la campagne à nous voir tous les jours.

Que ce tems étoit agréable, Madame ! nous n'avions d'obstacles en nous aimant que ce qu'il en falloit à nos cœurs pour les tenir en

vivacité : on ne ſavoit point que nous nous aimions, & l'on ne le devinoit point, parce qu'on ne cherchoit pas à l'apprendre : ainſi nous nous cachions le Chevalier & moi ſans nous trop gêner. Nous goûtâmes là tout ce que l'amour a de plus délicieux. Nous avions ſouvent de ces petites inquiétudes que cauſent trop de délicateſſe, & qu'il ſemble que l'on ſe donne exprès pour ſe mieux aimer. Nous nous donnions quelquefois le plaiſir de nous écrire ce que nous avions tant de plaiſir à nous dire ; le Chevalier m'écrivoit les plus jolies choſes du monde, & je lui faiſois de ces réponſes que le cœur fait ſi bien, & qu'il a ſi peu de peine

ne à faire. Nous fîmes plus que de nous écrire. Un jour en badinant je lui dis de faire sur moi des Vers, le Chevalier n'en avoit jamais fait, mais que ne fait-on point quand on aime ? Voici, Madame, ceux qu'il mit trois jours après sur ma toilette ; ils m'ont trop fait de plaisir pour les avoir oubliés.

Vous êtes belle, Iris, vous pouvez tout oser :
Eh quel est le mortel qui vous put refuser ?
Mais lorsque vous voulez qu'aujourd'hui je vous
chante,
Que ce n'est qu'à ce prix que vous serez contente,
Docile à vos desirs, irai-je dans mes Vers
Déshonorer un nom qu'adore l'Univers ?
Ah ! laissez-moi plutôt vous aimer & me taire :
Votre éloge est pour moi trop difficile à faire :
Qu'il faut loüer en vous de vertus & d'appas !
Tout ce que vous avez vous ne le savez pas.

Talens

Talent d'imaginer, de rendre avec finesse,
Feu qui ne nuit jamais à la délicatesse,
Souris naïfs & fins, air enchanteur & doux,
Air qu'on ne connoissoit qu'à Venus avant vous,
Hélas! j'en ai trop dit, & j'ai dû vous déplaire;
Mes chants n'ont point ce doux, ce touchant caractere,
Ce don d'aller au cœur, ce charme séduisant,
Cet air que je voulois, & que vous aimez tant;
Mais quoi qu'attendiez-vous? & jugez-en vous-même,
Hélas! vous chante-t-on Iris, comme on vous aime.

Ces Vers me parurent assez jolis pour un homme qui n'en savoit pas faire, & je trouvai l'Amour un merveilleux Apollon.

Nous passâmes ainsi le reste du tems à la campagne: mais la saison s'avançant, ma mere voulut retourner à la Ville. Cette nouvelle m'affligea. J'allois quitter le Che-

valier

valier, & je ne devois pas compter le voir aussi souvent que je l'avois vu à la campagne. Pour nous consoler nous convînmes de nous écrire souvent, & je lui promis de lui faire savoir toutes les fois que j'irois aux Spectacles : je lui dis aussi qu'il pouvoit venir me voir quelquefois. Ma mere n'étoit point déraisonnable : mais des visites trop assidues l'auroient allarmée. Le Chevalier n'avoit point paru encore me voir sur le pié de mariage ; parce que pour être plus en état de m'obtenir il attendoit la mort d'un oncle dont il devoit hériter.

Nous nous séparâmes, Madame, avec autant de tristesse que nous avions eu de plaisir à nous voir,

&

& je vous avoue que ce moment me paru bien rude. Je m'imaginois être faite pour voir toûjours le Chevalier, j'en avois pris l'habitude qui avoit le charme d'un goût naissant, j'avois appris à ne connoître que lui dans l'Univers ; enfin je perdois tout en le perdant. Je pleurai amerement : le Chevalier laissa aussi couler des larmes, & ces larmes me consolerent un peu ; j'y vis assez d'amour pour justifier & pour soûlager ma tristesse, & je partis avec le regret de quitter ce que j'aimois, & le plaisir de sentir combien j'en étois aimée.

Je ne sais comment ma mere ne s'apperçut point du désordre qui se passoit dans mon cœur ; sans doute

doute elle ne cherchoit point à le connoître, ou peut-être me faisoit-elle l'honneur de ne me point croire capable de foiblesse.

J'arrivai à Paris. Le Chevalier y vint rendre visite à ma mere, & j'eus l'agrément de voir qu'elle le recevoit fort bien. J'avois mis ma mere sur le pié de voir un peu plus de monde qu'elle n'avoit fait, pour autoriser les visites du Chevalier, & pour le confondre avec d'autres hommes; de maniere que je le voyois assez souvent sans qu'on pût y trouver à redire. Il étoit averti toutes les fois que j'allois aux Spectacles, & il ne manquoit jamais de s'y trouver. Cette année-là fut la premiere que j'entrai

trai dans le monde, & l'on m'y vit avec plaisir. J'eus l'agrément d'y faire bien des infideles, & les femmes eurent bien de la peine à me pardonner mes charmes naissans : les petits torts que je leur faisois flatoient un peu ma vanité ; mais ils servoient mon amour. J'étois charmée pour l'honneur du Chevalier d'être trouvée aimable, & l'éclat de mes conquêtes m'étoit bien cher, quand je songeois qu'elles augmentoient le prix de la sienne. Le Chevalier de son côté dérangea bien des cervelles de femmes, & sa fidélité fut bien attaquée : mais nous fîmes bon tous les deux, & l'on ne nous trouva aimables que pour nous faire mieux

aimer.

aimer. Cependant mon peu de beauté me donna du chagrin. Bien des gens qui ne se soucient point de se faire aimer pourvû qu'ils épousent, & qui remettent au mariage le soin de les rendre aimables, bien des gens de cette espece vinrent me demander à ma mere; & comme il se présenta des partis fort considérables, ma mere me pressa fort, & j'eus bien des assauts à soûtenir.

J'avois recommandé au Chevalier de Vambure d'être sage, & de ne point éventer nos amours : aussi le fut-il, & moyennant une femme de chambre que j'avois mise dans mes intérêts, personne ne nous soupçonna. Il évitoit de me

 parler

parler dans les assemblées publiques, & ne venoit pas assidument chez ma mere ; ou quand il y étoit, il prenoit ce air enjoüé qui ressemble si bien à l'indifférence, & que donne quelquefois un amour heureux.

Nous goûtions ainsi les plaisirs les plus doux, lorsque la Duchesse de.... me donna des allarmes. C'est une femme des mieux faites de la Cour ; avec de la beauté, elle a dans le visage ces graces séduisantes qui n'accompagnent pas toûjours les beaux traits : l'enjouement de son caractere donne à son imagination un air brillant, & le goût qu'elle a pour le plaisir, répand sur tout ce qu'elle dit un air de

volupté

volupté qui enchante. En voilà, Madame, bien plus qu'il n'en faut pour plaire aux hommes : ainsi je dus être bien allarmée. J'appris dans le monde qu'elle agaçoit le Chevalier, & je la vis un jour à la Comédie dans une loge, qui lui parloit vivement. J'avois éprouvé tous les mouvemens de l'amour; celui de la jalousie étoit le seul qui ne m'étoit pas bien connu. La Duchesse de..... m'apprit à le connoître. Je m'en plaignis au Chevalier. Il m'avoüa que la Duchesse avoit envie de faire quelque chose de lui, il se mit à mes genoux, & me baisant les mains : Non, ma chere Lucilie, me dit-il, rien ne pourra diminuer la passion que j'ai

pour Vous. Je suis incessamment occupé de Vous ; rien ne me touche que ce qui vous regarde ; laissez la Duchesse de.... étaler ses charmes & son amour, que craignez-vous de sa tendresse ? Je n'ai qu'un cœur, & ce cœur est tout employé à vous aimer. Je me rassûrai sans pourtant cesser de craindre ; car, Madame, je commençois déjà à connoître les hommes. Je savois que lorsqu'il se présente quelque aventure flateuse à leur vanité, ils ont bien de la peine à la refuser ; & en vérité il leur convient mal de traiter les femmes de coquettes, comme s'ils n'étoient pas aussi coquets que nous. Le Chevalier, malgré tout ce qu'il

m'avoit dit, continuoit à recevoir les avances de la Duchesse de....; car c'étoit elle qui les faisoit, & il les reçut si bien, qu'il entra en commerce réglé avec elle. Je fus quelque tems sans m'en appercevoir, je ne sus même son commerce qu'après tout le monde. Je lui en parlai, & il convint de tout. Je ne lui vis point pour se justifier cet air d'embarras si ordinaire aux infidéles, il me dit que la Duchesse l'avoit si fort prévenu qu'il s'étoit crû obligé de répondre par honneur aux avances qu'elle lui avoit faites. Le discours du Chevalier avoit un air de sincérité qui me rassûra, & je crûs voir qu'il avoit donné à sa vanité une petite

satisfaction à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. Je m'appaisai. Il faut bien, Madame, passer quelque chose aux hommes.

Depuis que j'eus parlé au Chevalier, il ne voulut point voir la Duchesse de..... qui étoit enragée; & bien m'en prit qu'elle ne fût point sur qui exercer sa vengeance : mais nos amours étoient conduits si sagement, que personne n'en étoit instruit. Ainsi je jouïs sans danger de la colére de la Duchesse, & sa fureur me vengea bien du tour qu'elle m'avoit joué. Je n'eus que ce petit sujet-là de me plaindre du Chevalier, & je goûtai le plaisir de le voir toûjours

digne

digne de l'amour que j'avois pour lui.

L'Automne approchant, ma mere songea à retourner à sa terre, & cette nouvelle donna bien de la joie à mon cœur. Je songeai à mes premiers plaisirs, je m'en préparai encore de plus vifs. J'aimois assez le Chevalier pour les espérer, & sa tendresse qui répondoit à la mienne, me permettoit de me flater. Le Chevalier que j'avertis de notre départ, engagea sa sœur à partir en même-tems que nous; & pour la mieux engager, il lui fit confidence qu'il m'aimoit. Je n'en fus point fâchée. Madame de Vambure étoit femme sûre, & mon amie. Vous saurez aussi que

Madame de Vambure avoit fait amitié avec une Veuve fort aimable, qu'elle engagea de venir avec elle ; & cette amie maîtresse d'elle, aima autant l'accompagner que de rester à Paris dans un tems où il est désert. Je fus charmée de ce surcroît de bonne compagnie : La Veuve est bien une des plus amusantes personnes que j'aie vûe : elle a l'esprit vif quoique délicat ; les saillies de son imagination ont le feu des choses qui échappent, & la tournure de celles qu'on médite. Elle pense finement ; mais pour avoir le langage plus naturel, elle craint ordinairement de s'exprimer avec autant de finesse qu'elle imagine. Elle a aussi le talent

lent de penser profondément quand l'on veut : mais comme elle a le caractere tourné à la gaieté, elle traite légerement les choses même raisonnées. Je dois dire encore, qu'avec la facilité qu'elle a dans l'esprit, elle a une docilité dans le caractere, qui lui fait prendre les manieres qui convienent aux gens avec lesquels elle vit : enfin son esprit se monte naturellement sur le ton des gens qu'elle voit, & sans le vouloir même elle devient aimable.

J'aimai infiniment Madame Danzire dès que je la vis, c'est le nom de la Veuve ; & après le Chevalier il n'y eut personne avec qui j'eus tant de plaisir qu'avec elle.

Elle

Elle me faiſoit mille careſſes qui m'engageoient davantage; & quand je n'oſois parler au Chevalier, je m'adreſſois toûjours à elle. Nous étions la plus jolie compagnie du monde, & j'étois la plus heureuſe de toutes les femmes. Point de fâcheux, beaucoup de liberté, la meilleure chere du monde, un Amant dont j'étois contente, & dont mon cœur étoit rempli, pendant que mon imagination étoit égayée par les ſaillies de Madame Danzire. Le Chevalier m'imitoit, il employoit avec Madame Danzire les momens qu'il ne pouvoit pas me donner. Sa converſation l'amuſoit, & je lui pardonnois un plaiſir que je goûtois moi-même. Mais ſa
converſation

converſation fit ſur lui un effet que j'avois eu l'imprudence de ne pas craindre, il prit du goût pour Madame Danzire.

Voilà, Madame, comme ſont faits tous ces hommes ; ſont-ils ſûrs du cœur d'une femme, c'eſt une affaire faite, il faut qu'ils ſongent à un autre. Je fus long-tems à m'appercevoir du goût du Chevalier, & je crois qu'il fut auſſi quelque tems à s'en aſſûrer lui-même. L'intérêt que j'avois à croire le Chevalier fidele, l'amitié que j'avois pour Madame Danzire, tout m'aveugloit, & je contribuois même à tous les inſtans à mon malheur. Il ne ſortoit pas un bon mot de la bouche de Madame Danzire

que

que je ne relevasse : je la louois sur sa beauté ; & j'ai dit trente fois à mon ingrat, que si j'avois été homme, il n'y auroit point de femme pour laquelle j'eusse eu plus de goût que pour elle. Hélas ! Madame, il n'a que trop cru le bien que je lui disois de Madame Danzire. Après cela je ne connoissois pas assez bien les femmes pour me douter du tour qu'elle me joüa. Comme elle est femme d'esprit, & que nous ne nous gênions point trop le Chevalier & moi, elle s'étoit apperçue du goût que nous avions l'un pour l'autre ; elle nous avoit fait appercevoir quelquefois de sa pénétration, mais d'une maniere aimable, & propre à nous faire

faire sentir qu'elle cherchoit à nous obliger. Nous lui avoüâmes ce que nous n'avions pu lui cacher, & les premiers plaisirs que le Chevalier a goûtés avec elle, il les a eus à lui parler de moi. Mais il m'arriva un malheur : La vanité de Madame Danzire ne s'accommoda point des plaisirs que le Chevalier goûtoit avec elle. Elle se mit dans la tête de se faire aimer de lui, & s'y prit comme une femme, qui n'aimoit point ; c'est-à-dire, le mieux du monde. Elle loüoit souvent le Chevalier du choix qu'il avoit fait ; elle relevoit la tendresse que j'avois pour lui ; elle l'exhortoit à en sentir toûjours le prix : La perfide connoissoit bien les hommes.

Enfin

Enfin elle me loüa tant, & me servit si bien, que le Chevalier fut piqué du désintéressement avec lequel elle lui conseilloit de m'aimer. Le cœur du Chevalier auroit bien voulu m'aimer toûjours; mais sa vanité vouloit que Madame Danzire le trouvât mauvais. Madame Danzire de son côté trouvoit fort à redire que le Chevalier eût du goût pour moi, & entreprenoit tout de bon sa conquête. Ce n'est pas qu'elle l'agaçât; elle lui disoit au contraire qu'elle ne se croyoit pas capable de tendresse; qu'amusée de tout comme elle étoit, elle ne se figuroit pas qu'on la pût occuper sérieusement. Tout cela, Madame, n'étoit dit que pour piquer la vanité du Chevalier; &

savez-

ſavez-vous ce que faiſoit encore Madame Danzire ? Dans le tems qu'elle diſoit qu'elle n'aimoit rien, elle mettoit dans ſes yeux & dans ſes manieres, les préſages d'un goût naiſſant.

Vous voyez, Madame, qu'on s'y prenoit bien, & que je ne pouvois guere échapper à la malice de Madame Danzire. J'aimois le Chevalier comme une folle, il étoit ſûr de moi, Madame Danzire étoit aimable, & n'avoit pas comme moi, le défaut de trop aimer. Je fus deux mois ſans me douter de rien; & je crois, tant j'étois ſotte, que j'aimois Madame Danzire preſque autant que le Chevalier l'aimoit. Je n'étois point inquiete de

de les voir ensemble, je croyois que le Chevalier parloit de moi, comme je parlois de lui quand j'étois avec elle. Enfin j'apperçus quelque changement dans les manieres du Chevalier. Il me disoit qu'il m'aimoit aussi souvent qu'auparavant; mais il me le disoit moins bien. Dans les empressemens qu'il avoit pour moi, il se méloit quelque chose de tardif que l'amour ne souffre point, & que je n'avois point encore apperçu en lui. Je sentis tout cela trop bien pour mon malheur, & je résolus de m'en plaindre. Qui vous rend rêveur, Chevalier, lui dis-je un jour? Vous êtes inquiet, & vous ne m'en dites point le sujet? Depuis

puis quand croyez-vous que je ne vous aime pas assez pour partager vos peines ? En même-tems je détournai le visage pour cacher des pleurs qui vouloient m'échapper. Hé quoi, ma chere Lucilie, reprit-il, ne savez-vous pas que je vous aime, & que je n'aimerai jamais que Vous ? Non, lui dis-je, en versant des larmes que je ne pus plus retenir, je ne suis point sûre que vous m'aimiez, je me vois forcée à me plaindre de Vous, vous ne me cherchez plus avec le même empressement, vous n'avez plus tant de choses à me dire ; vous dites bien encore quelquefois que vous m'aimez ; mais c'est peut-être pour me cacher que vous ne m'ai-

mez plus. Je vous aime trop, Chevalier, pour ne m'y pas connoître, & plût à Dieu que je me trompasse. Que vous êtes injuste, ma chere Lucilie, me dit le Chevalier en m'interrompant, pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer ? Tout ce que j'ai d'amour dans le cœur, vos charmes qui l'ont fait naître, tout cela ne vous assûre-t il pas de moi ? Et pourquoi donc faire à ma tendresse l'injustice que vous lui faites ? Pourquoi gâter mon bonheur par des soupçons qui m'offensent ? Montrez-moi que vous m'aimez, ma chere Lucilie ; mais que ce ne soit point par des soupçons qui m'outragent & qui vous tourmentent, & retenez des pleurs qui

ne doivent point couler pour un Amant qui a pour Vous la paſſion la plus délicate qu'un cœur puiſſe éprouver. Hé bien, Chevalier, lui dis-je, raſſûrez-moi, c'eſt tout ce que je cherche au monde. Montrez-moi bien que vous m'aimez, & pardonnez-moi des ſoupçons que je n'aurois pas ſi je vous aimois moins. Oui je vous aime trop pour vous aimer ſans inquiétude: Hélas! mon cher Chevalier, que ne m'aimez-vous de même?

La converſation du Chevalier me calma un peu: il m'aimoit encore. Les impreſſions que Madame Danzire avoit faites ſur ſon cœur ne s'étoient pas déclarées, & il l'aimoit ſans s'en appercevoir. Je

n'avois encore ſoupçonné de rien Madame Danzire ; mais quand je vis que le Chevalier m'aimoit moins, le plaiſir qu'il avoit à lui parler me donna de la défiance. Je les examinai attentivement ; je crus appercevoir bien de l'art de la part de Madame Danzire, & je vis avec regret que cet art-là faiſoit ſon effet. Vous ne ſauriez croire, Madame, le changement qu'il ſe fit dans mon cœur ; la jalouſie s'en empara, & à l'amitié que j'avois eue pour Madame Danzire, ſuccéda la haine la plus vive qu'on ait jamais ſentie. Je cachai mes ſentimens : ils étoient bien vifs pour être cachés, & je crois qu'ils parurent malgré moi. Oui, Madame,

tous

tous les mouvemens dont un cœur eſt capable ſe paſſerent en ce tems-là dans le mien. Je fus jalouſe, injuſte, biſarre, & dans tous ces momens-là j'aimai à la fureur. Il me fut impoſſible de tenir ma rage : il fallut abſolument que je me plaigniſſe au Chevalier.

C'en eſt donc fait, lui dis-je, vous ne m'aimez plus, je perds ce que j'aime le mieux, & c'eſt ce que j'aimois le plus après Vous qui me l'enleve. Vous me quittez, ingrat, & c'eſt pour Madame Danzire. Son cœur vous paroît-il d'un ſi grand prix ? Et parce que le mien ne vous a rien coûté, que je l'ai toûjours cru fait pour Vous, faut-il que vous en faſſiez ſi peu de cas ? Allez, perfide,

perfide, la Coquette que vous aimez me vengera peut-être. Oui, je souhaite que vous sentiez pour elle tout ce que je sens pour Vous; que vous l'aimiez autant que je vous aime, & qu'elle ne vous aime point. Mais non, Chevalier, lui dis-je, aimez-moi encore s'il se peut, je ne saurois consentir à perdre votre cœur: songez que Madame Danzire est une Coquette, & que quand elle vous aimeroit, elle ne sauroit vous aimer plus tendrement que moi. Songez aux sermens que vous m'avez faits tant de fois de m'aimer toute votre vie, & souvenez vous que si je ne vous avois aimé, je n'aurois peut-être pas aimé un ingrat.

Voilà,

Voilà, Madame, ce que le désespoir me fit dire, & ce qui est bien honteux à notre sexe de prononcer. Le Chevalier n'eut pas la force de parler : il est honnête homme, il m'estimoit, & n'aimoit pas tant Madame Danzire qu'il ne m'aimât un peu. Quand il eut la force de parler, il se jetta à mes genoux : Accablez, dit-il, de reproches un malheureux, ma chere Lucilie ; donnez-moi la haine & le mépris dont votre cœur est capable : mais pourtant plaignez-moi. J'aime, il est vrai, la perfide Madame Danzire, je vous aime assez, & je vous estime trop pour vous le cacher ; je vous l'avoue les larmes aux yeux, jaime une Coquette,

une femme qui ne m'aime point ; qui ne m'aimera jamais, & qui plus est, que je méprise. Je suis coupable de tous ces crimes, ma chere Lucilie, dans le tems que je posséde un cœur qui devroit faire le bonheur de ma vie. Je suis un traître, un ingrat, je suis le plus perfide de tous les hommes ; mais je ne le serois pas si je n'étois forcé de l'être. Ma raison s'oppose incessamment au caprice de mon cœur ; je me dis sans cesse que vous méritez tout mon amour, que Madame Danzire ne mérite que mon indifférence ; qu'elle mérite ma haine. Je me suis dit mille fois que nous étions deux victimes qu'elle immoloit à sa vanité, qu'elle

mettoit

mettoit ſa gloire à me détacher de Vous, & qu'elle la vouloit relever en m'inſpirant une tendreſſe qui me fera ſouffrir ; que de raiſons pour la haïr ! & cependant malheureux que je ſuis, je l'aime.

Le Chevalier en finiſſant ces paroles ſe mit à pleurer ; mais, Madame, ce n'étoit point à l'amour que je devois ſes larmes, ſes remords me les donnoient.

Nous nous ſéparâmes ainſi tous les deux les larmes aux yeux. Je tombai dans un chagrin qui fit croire à ma mere que j'étois malade ; je vis en peu de tems évanouir ma beauté, & je perdois chaque jour la reſſource qui me reſtoit pour faire revenir mon Amant. La per-

fide Madame Danzire joüissoit de
ma peine dont elle ne faisoit point
semblant de connoître la cause, &
la cruelle m'insultoit quelquefois
en me plaignant. J'eus assez de va-
nité & de force sur moi-même
pour ne lui point reprocher sa per-
fidie ; & je ne voulus pas lui don-
ner encore ce sujet de triomphe ;
elle étoit assez fiere du mal qu'elle
m'avoit fait, & je lisois quelque-
fois dans son ame qu'elle s'applau-
dissoit de l'amour que j'avois pour
le Chevalier, & de celui que le
Chevalier avoit pour elle. Cepen-
dant au milieu de l'infidélité du
Chevalier, je n'avois pas à me
plaindre absolument de lui ; il fai
soit pour moi plus que je ne devo
attend

attendre d'un infidéle ; il m'épargnoit la peine que j'aurois eu à lui voir exprimer ſon amour à Madame Danzire ; ſon chagrin ſeul & ſon ſilence marquoit à la perfide l'empire qu'elle avoit ſur lui. L'eſtime qu'il avoit pour moi, le regret qu'il avoit de ne me plus aimer, le déſeſpoir où il étoit d'aimer une Coquette, tout cela avoit changé ſon viſage preſque autant que le mien, & dans mon malheur j'avois le plaiſir de le voir ſouffrir preſque autant que moi. Notre ſociété qui avoit été ſi gaie devint d'une triſteſſe profonde. J'étois ſi chagrine, que je n'avois pas la force de cacher ma triſteſſe ; le Chevalier de ſon côté ne pouvoit ſe pardonner

l'infidélité qu'il me faisoit, & l'amour qu'il avoit malgré lui pour Madame Danzire, le rendoit à sa façon aussi malheureux que moi. Il n'y avoit que Madame Danzire qui eût sujet d'être contente ; mais les plaisirs qu'elle goûtoit étoient trop barbares pour qu'elle les laissât éclater, & elle se conformoit à la tristesse de notre humeur, ou quand elle songeoit à nous égayer, c'étoit de la maniere la plus adroite du monde.

Voyez, Madame, combien Madame Danzire étoit méchante ! Quelquefois elle me faisoit des caresses perfides, & sembloit prendre part au chagrin dont elle feignoit d'ignorer la cause : d'autres fois elle

elle eſſayoit de mettre le Chevalier en gaieté ; & jettant ſur lui des regards tendres, elle employoit ces manieres traîtreſſes dont ſait ſi bien ſe ſervir une Coquette pour inſpirer un amour qu'elle ne ſent pas.

Quoique j'euſſe de la peine à concevoir qu'on pût ſe défendre d'aimer le Chevalier, je m'apperçus pourtant bien que Madame Danzire ne l'aimoit point. Cette idée me conſola un peu, & ma rivale qui m'avoit enlevé le cœur du Chevalier, me vengea bien de lui par ſon indifférence. Je fus charmée de voir qu'il feroit obligé de me regretter. En effet, Madame, ſes manieres pour moi étoient

les mêmes; mais Madame Danzire avoit son cœur, & sans son cœur qu'avois-je affaire de ses égards ?

Il y avoit quinze jours que ma fortune étoit changée, & que j'étois devenue la plus malheureuse de toutes les femmes, lorsqu'on annonça chez Madame de Vambure le Marquis de Rinville. Je ne fus jamais si étonnée que quand je le vis : il n'avoit pas osé me parler depuis la vilaine affaire qu'il avoit eu avec le Chevalier : il est bien vrai que je l'avois vu me chercher avec soin aux Spectacles & aux promenades, avoir même envie de m'aborder ; mais il n'en avoit jamais eu la force. Il fit son compliment à Madame de Vambure

bure & à la compagnie, de la meilleure grace du monde, & d'un air qui n'étoit point déconcerté. Il n'y eut qu'à moi qu'il s'adressa d'un air plus timide, & de-là je m'assûrai qu'il m'aimoit encore. Il faisoit fort beau; on se promena dans le Parc quand on eut dîné, & Madame Danzire à qui ma tristesse, & celle du Chevalier, laissoit ordinairement l'honneur de la conversation, l'égaya un peu ce jour-là. Ce fut sans doute en faveur du Marquis de Rinville, & je crois qu'elle voulut aussi me l'enlever; mais les Amans dont nous ne nous soucions pas, sont toûjours ceux qui nous restent.

En me promenant je m'étois ar-

rêtée sous un berceau de chevre-feüilles. Le Marquis retourna sur ses pas, & vint m'y joindre. Je suis bien malheureux, me dit-il, Mademoiselle, il y a un an que je fais de vains efforts pour vous oublier; vous êtes témoin vous-même de ce qui m'en a coûté; vous m'avez vu cent fois vous chercher & vous fuir. *Et combien de fois ai-je couru* pour vous parler, sans en avoir jamais eu l'audace ? Cependant, insensé que je suis, je viens aujourd'hui vous demander un cœur qui n'est plus à vous; mais, Mademoiselle, ne m'en haïssez pas davantage, & pardonnez-moi le plaisir que j'ai à vous voir, il me coûte le bonheur de ma vie, & me fera

tenter

tenter tout ce qui pourra me la faire perdre. Je répondis peu de chose au Marquis. Je me contentai de le plaindre, & je lui dis que puisqu'il savoit que je n'étois plus maîtresse de mon cœur, il devoit se détacher d'un bien dont quantité de femmes qui valoient mieux que moi pouvoient le dédommager. Je rejoignis la compagnie pour faire cesser les plaintes du Marquis. Si j'avois été faite comme les autres femmes, j'aurois amusé le Marquis pour redonner de l'amour au Chevalier, en lui donnant de la jalousie; mais, Madame, quoique son cœur me fût cher, j'étois trop délicate pour vouloir le regagner par de pareils artifices; ainsi je traitai Monsieur

Monsieur le Marquis avec toute l'indifférence que j'avois pour lui ; je ne sai même si je ne le traitai pas avec impolitesse ; j'étois doublement fâchée, je voyois ajoûter aux froideurs d'un Amant que j'aimois, les reproches d'un Amant que je n'aimois pas.

Le Soleil se coucha, & nous rentrâmes dans le salon de Madame de Vambure. Le Chevalier & le Marquis entrerent les derniers, & le Marquis apostrophant le Chevalier. C'est pour vous, lui dit-il, que je viens ici, je viens réparer l'affront d'une affaire où vous avez eu à vous plaindre de moi, & où j'ai eu à m'en plaindre aussi. Trouvez-vous demain matin à notre premier rendez-

dez-vous ; vous devez avoir trop mauvaiſe opinion de moi pour que je ne cherche pas à la réparer. Oui, Chevalier, il faut que vous me rendiez demain mon honneur & ma Maîtreſſe, ou que vous m'ôtiez la vie. Le Chevalier lui répondit froidement qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver, & qu'il étoit charmé de lui voir le procédé d'un homme de condition.

Ces Meſſieurs rentrerent, & la ſoirée ſe paſſa à jouer. Le lendemain le Chevalier & le Marquis ſe leverent de bonne heure, & ſe rendirent preſqu'en même-tems au rendez-vous. Le Marquis ſe battit cette fois-là en galant-homme, & attaqua le Chevalier qu'il bleſſa à

la poitrine; mais comme il s'étoit abandonné, le Chevalier dans le même-tems lui porta avec violence un coup d'épée qui le fit tomber mort sur la place.

Nous n'avions eu aucun pressentiment de ce qui étoit arrivé, & nous n'avions garde de prévoir une si tragique avanture. Le Chevalier & le *Marquis* ne s'étoient point parlez en particulier, & dans les conversations générales ils ne s'étoient pas piqués. Heureusement je m'éveillai de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je sonnai ma femme de chambre. Elle me donna une Lettre que le Chevalier lui avoit donnée avant que de monter à cheval, & qu'il l'avoit prié de me rendre

rendre quand je ferois levée. Je la lus avec précipitation, & je crois, Madame, que je l'ai fur moi ; la voici :

LE Marquis de Rinville, ma chere Lucilie, a acquis du cœur, il m'a donnée hier un cartel de défi pour ce matin, & il veut réparer aujourd'hui fon honneur, & fe défaire d'un rival qui le gêne. Il ne fauroit me demander rien qui me faffe plus de plaifir, & je ferai charmé de voir finir mes jours par la main d'une perfonne à qui vous êtes chere. N'oubliez pourtant pas tout-à-fait un malheureux qui auroit mieux défendu fa vie, fi la fatalité du deftin lui avoit permis de la paffer avec nous.

Dès

grand des maux celui de ne le voir plus.

Dès que nous fûmes arrivés ; nous commençâmes par répandre que Monsieur de Rinville venoit de tomber en apopléxie, & incontinent après nous publiâmes sa mort, après quoi nous le fîmes enterrer solemnellement. Pendant ce tems-là on avoit été chercher au plus vîte un Chirurgien qui mit le premier appareil à la plaie du Chevalier, & qui nous assûra qu'elle n'étoit point mortelle. Ma douleur se calma ; mais il me survint bien-tôt de nouvelles allarmes : il prit au Chevalier une fiévre continue qui le mit dans un danger évident. Nous ne le quittâmes point



Madame de Vambure & moi ; nous le veillâmes tour - à - tour ſix nuits de ſuite. Que j'eus de fois le cœur percé, Madame ! Dans l'ardeur de ſa fiévre, qui étoit ordinairement accompagnée de tranſports, il prononçoit ſouvent mon nom, ſouvent auſſi il prononçoit celui de Madame Danzire. Cruelle, diſoit-il, je vous donne un cœur qu'une autre mérite mille fois mieux que vous ; vous le refuſez, ingrate ; eſt-ce parce que je ſuis infidele ? Ah ! je rougis de l'être, & j'en ſuis aſſez puni. Enfin la fiévre du Chevalier diminua, ſa playe s'en trouva mieux, & j'eus la conſolation de le voir hors de danger. Quelque tems après ſa ſanté ſe remit

entierement ; & il me remercia des bontés que j'avois eu pour lui. Quelle pitié cruelle, me dit-il, ma chere Lucilie, vous a fait prendre ſoin des jours d'un malheureux ? La mort auroit expié & fini mon crime, & je n'aurois pas la douleur de vivre & de m'en ſentir indigne. J'aime encore l'ingrate Madame Danzire : la vie que mon malheur m'a laiſſé, me fait retrouver encore cet amour que je déteſte. Ah ! ſi vous m'aviez aimé, Lucilie, vous m'auriez laiſſé mourir. Que ferez-vous d'un objet qui doit vous être odieux, d'un ingrat qui ne peut vous aimer, & qui en aime une autre à vos yeux ? Ses larmes l'empêcherent d'en dire davantage :

ge : je me mis à pleurer comme lui ; ses remords, l'estime qu'il me marçoit, les efforts que sa raison faisoit pour moi, tout cela me consola un peu de l'injustice de son cœur; au milieu de mon désespoir, j'étois un peu flatée de ses regrets, il me donnoit tout ce qui dépendoit de lui ; & Madame Danzire n'avoit que ce qu'arrachoit de lui le caprice de son cœur. Cependant je ne pouvois m'empêcher d'envier le partage de Madame Danzire : l'estime du Chevalier ne suffisoit point à mon cœur, qui sentoit la vivacité & les fureurs de l'amour ; & il me falloit pour me rendre heureuse, que Madame Danzire me rendit le cœur du Chevalier qu'elle

m'avoit pris. Elle en étoit bien éloignée ; elle continuoit, pour conſerver ſa conquête, le manége dont elle avoit uſé pour la faire ; elle donnoit au Chevalier des eſpérances qu'elle détruiſoit l'inſtant d'après ; & ce mouvement continuel qu'elle donnoit à ſon cœur, le tenoit toûjours dans cet état de vivacité qui charmoit ſi fort l'orgueil de Madame Danzire.

J'ai l'obligation à la Coquette de m'avoir appris le fin de ſon art ; & je ne me ſuis point étonnée depuis que les femmes menaſſent ſi bien les hommes. Il eſt ſi facile, Madame, de les mener quand on ne les aime point ! Au reſte, ces connoiſſances que j'acquérois ne

me

me ſervoient de rien ; j'aimois trop pour me les rendre utiles, je n'avois pour rappeller mon Amant que mon amour & mes larmes, & c'étoit juſtement ce qu'il falloit pour le conſerver à Madame Danzire. Je paſſai quinze jours à voir faire le manége à ma perfide, & j'avois le déplaiſir de voir le Chevalier l'aimer à chaque inſtant davantage.

L'hyver approcha, & ma mere voulut s'en retourner à Paris. Madame de Vambure ſongea à s'en aller avec elle. Je devois être charmée d'une conjoncture qui ôtoit à mon ingrat le plaiſir de voir continuellement Madame Danzire. Le croiriez-vous ? Je fus aſſez folle

pour

pour regretter la maiſon de Madame de Vambure : tout ingrat qu'étoit le Chevalier, je ne pouvois me paſſer de le voir. Ils ſe verront, diſois-je, ma rivale & lui encore plus commodément ; je ne ſerai pas toûjours avec lui, pour diminuer les impreſſions de Madame Danzire. La cruelle pour achever ſon triomphe, exigera du Chevalier qu'il ne me voie plus : il recevra l'ordre le déſeſpoir dans le cœur ; mais il l'aime trop, la perfide, pour ne pas obéïr.

Le Chevalier avant mon départ vint prendre congé de moi. Dès que je le vis, les larmes me vinrent aux yeux. Je vais vous quitter, me dit-il, je vous aime encore aſſez

pour

pour en avoir le regret que je dois avoir. La cruelle Madame Danzire ne triomphera pas entierement de moi : je vous trouve encore au fond de mon cœur, & jamais la perfide ne vous en effacera. Laiſſez-moi aller chez vous, ma chere Lucilie, laiſſez-moi aller rougir à vos genoux, de mon injuſtice, & qui ſait ſi en voyant tant de vertus & tant de charmes, je ne viendrai pas à éteindre un amour qui fait mon crime & mes malheurs. Hélas ! Chevalier, lui répondis-je, que dois-je attendre de vous ? Je n'ai pour moi que votre raiſon, que peut-elle contre la biſarrerie de votre cœur ? Vous aimerez toûjours Madame Danzire, vous me regrette-

gretterez peut-être quelquefois; mais en serai-je moins malheureuse, & vous, Chevalier, en serez-vous moins ingrat ? Nous nous quittâmes, & je partis avec ma mere.

Dès que je fus arrivée, le Chevalier me vint voir. Il me pria de l'aimer encore. Le cruel avoit bonne grace : je l'aimois trop pour mon malheur, & perfide comme il étoit, il lui feyoit bien de vouloir être aimé. Il vint me voir assez souvent; mais je sus qu'il alloit aussi chez Madame Danzire. Ce qui me consoloit, c'est qu'il payoit bien les visites qu'il lui rendoit. Il trouvoit toûjours quelqu'homme chez elle, pour qui l'on avoit ces ma-

nieres

nieres séduisantes qu'on avoit eues pour lui. Le cœur de Madame Danzire n'appartenoit à personne ; mais ses manieres étoient pour tout le monde. Le Chevalier devint furieux : sa jalousie qui n'avoit pourtant point d'objet fixe, rendit son amour mille fois plus violent ; & je me vis bien plus éloignée que je n'étois de regagner son cœur. Il commença à me venir voir plus rarement, son air devint encore plus inquiet qu'auparavant, & le regret qu'il eut de m'aimer moins, le rendit embarrassé presque au point d'en paroître stupide.

Je ne devinai que trop ce qui se passoit dans son cœur. Qu'avez-vous, Chevalier, lui dis-je un jour.

D'où vient que vous êtes si som-
bre ? Il faut que vous ayez bien
de la tristesse, ou que j'aie le mal-
heur de vous en bien inspirer. Non,
Lucilie, reprit-il, vous ne me rendez
point triste ; mais vous ne sauriez
m'empêcher d'être au désespoir.
Je me reproche à tous les instans
l'amour que vous avez pour moi,
je me reproche celui que j'ai pour
Madame Danzire, je ne me par-
donne point les sentimens que j'ai
pour elle ; cependant voyez quelle
est mon injustice ! Je voudrois
qu'elle m'aimât, & je suis assez
injuste pour vouloir que vous m'ai-
miez toûjours. Hélas ! Chevalier,
lui répondis-je, je vous servirai
peut-être mieux que vous ne vou-
lez ;



lez ; & je crains bien pour mon malheur de vous aimer toûjours. Madame Danzire a beau m'ôter votre cœur, je vous aimerai toûjours aussi tendrement que je vous ai aimé. J'ai beau me dire que vous êtes un ingrat, vous m'êtes cher comme quand vous m'étiez fidele. On vint nous interrompre, & je n'en dis pas davantage à mon infidele.

Que nous étions malheureux, Madame ! Nous aimions qui ne nous pouvoit aimer. J'avois la passion la plus vive & la plus délicate du monde pour un ingrat ; lui de son côté m'estimoit assez pour rougir d'être infidele, & avec le regret de ne me plus aimer, il avoit le désespoir d'adorer la plus co-

quette de toutes les femmes. Il l'aimoit, Madame, plus qu'on n'a jamais aimé.

Lorsque le Prince de.... que vous connoissez, me vit à une promenade avec ma mere, il ne m'avoit jamais vûe : mais il connoissoit ma mere, & vint nous aborder. Malgré la mauvaise humeur qui ne me quittoit point, j'eus ce jour-là assez d'esprit; du moins je remarquai que le Prince m'en trouvoit. Ma beauté, quoique diminuée depuis mon amour, soûtenue de la jeunesse & du caprice, me mettoit encore en état de plaire, & je crois que je plus au Prince de.... Il vint rendre visite peu de jours après à ma mere, & il me dit dans la conver-

versa-



versation mille choses obligeantes, qui dites d'un certain ton, vouloient dire qu'il m'aimoit. Je l'entendis ; mais je n'avois pas le tems d'être sensible à ses complimens, & je ne fus point frappée de l'éclat de ma conquête. Il revint encore plusieurs fois chez moi ; & après m'avoir fait entendre en plusieurs façons qu'il m'aimoit, il en fit confidence à ma mere qui m'en parla. L'amour du Prince, qui avoit des idées sérieuses, m'alarma : je ne fus point sensible à la vanité d'être aimée, & je n'imaginai que de l'embarras pour moi dans la passion du Prince. Ce n'est pas qu'il ne fût beau, bienfait, riche, & que ce ne fût pour moi le parti le plus

 avan-

avantageux que je puſſe préten-
dre : mais mon Chevalier tout in-
grat qu'il étoit, ne me laiſſoit ſon-
ger à perſonne, & je voulois vivre
& mourir en l'aimant. Il ne fut pas
long-tems à ſavoir les deſſeins que
le Prince de.... avoit ſur moi. Il
vint me voir pour s'en mieux inſ-
truire. Admirez, Madame, com-
me les hommes ſont faits ! L'a-
mour du Prince rendit au Cheva-
lier tout celui qu'il avoit eu pour
moi, & je le vis arriver chez moi
plein d'amour & de tendreſſe.

Vous m'allez donc oublier, me
dit-il en fondant en larmes, & je
vais vous voir tomber dans les bras
d'un autre. Ah, Lucilie, faites gra-
ce à un malheureux qui vient vous
de-

demander pardon de tous ses crimes : J'ai rompu les chaînes cruelles qui m'attachoient à Madame Danzire, & je vous rapporte un cœur qui n'aimera jamais que vous. Non, Chevalier, lui dis-je, vous n'êtes pas bien guéri, & je voudrois vous croire ; mais qui m'assûrera que vous ne l'aimez plus ? Peut-être les coquetteries de Madame Danzire vous font voir combien peu elle mérite votre tendresse, peut-être même vous voulez la haïr ; mais est-ce ne la plus aimer ? Au reste, que la tendresse du Prince ne vous allarme point ; quoique beaucoup plus digne de mon cœur que Vous, il ne l'aura jamais. Je vous aime, Chevalier, tout

ingrat que vous êtes. Que seroit-ce hélas ! si je vous voyois tendre ? Le Chevalier se jetta à mes genoux, je lui vis avec bien du plaisir un amour vif que je ne lui avois pas vu depuis long-tems. Il m'assûra qu'il n'aimoit plus Madame Danzire, & il me l'assûra de maniere à me le persuader.

Le Prince continua toûjours à me rendre des visites : il se flatoit sans doute que je me laisserois surprendre à l'éclat de son rang, & qu'enfin la vanité feroit sur moi, comme elle fait sur la plûpart des femmes, l'effet de la tendresse. Il se trompa ; je lui déclarai sincerement que je ne pouvois répondre à l'honneur qu'il me faisoit, & deux



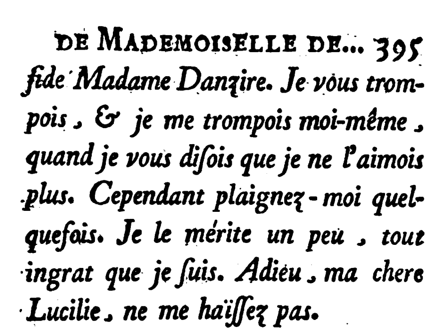
deux jours après il se maria de dépit à Mademoiselle du C.... Le Chevalier qui fut des premiers le sacrifice que je lui venois de faire, vint aussi-tôt me remercier, & il le fit, Madame, avec une tendresse qui me charma.

Que je le trouvai ce jour-là aimable, & que j'eus de plaisir ! Je ne me souvins plus de tous les maux qu'il m'avoit faits, je pardonnai à l'amour tous les malheurs qu'il m'avoit causés, & jamais bonheur n'a été comparable au mien. Le Chevalier n'aimoit plus Madame Danzire, il n'alloit plus chez elle, il m'en parloit sans être piqué, les rigueurs même qu'elle avoit eues pour lui étoient oubliées de sa vanité ;

nité ; & il me disoit froidement qu'elle étoit une coquette. Enfin j'étois la plus heureuse de toutes les femmes, & l'amour épuisoit sur mon cœur tout ce qu'il avoit de délicieux. Le Chevalier venoit me voir assiduement, il avoit avec moi cette vivacité que l'amour lui avoit rendue, & je lui re trouvois ces transports qui m'avoient tant charmée : mais, Madame, je n'étois pas née pour être heureuse, & voici la Lettre qu'il m'écrivit, après avoir été deux jours sans me voir.

JE pars, ma chere Lucilie, pour aller finir loin de Vous une vie que je déteste ; je pars le crime dans le cœur, & plein encore de la per-

fide



fide Madame Danzire. Je vous trompois, & je me trompois moi-même, quand je vous disois que je ne l'aimois plus. Cependant plaignez-moi quelquefois. Je le mérite un peu, tout ingrat que je suis. Adieu, ma chere Lucilie, ne me haïssez pas.

Quand j'appris, Madame, que je ne verrois plus mon cher Chevalier, je pensai mourir de douleur. Je le regrettai comme s'il m'eût été fidele, & je lui pardonnai tout, excepté son absence. Je l'aimois assez pour me passer de son amour : ma passion, quoique malheureuse, m'étoit chere ; je le voyois ingrat, mais enfin je le voyois.

Il

Il m'arriva dans ce tems-là un surcroît de douleur. Ma mere mourut. Mes larmes redoublerent. J'en eus à verser pour les deux personnes qui m'étoient les plus cheres. Encore si j'avois eu mon Amant pour me consoler de la perte de ma mere ; mais je ne savois où il étoit allé, & cette idée-là me désespéroit. Il me sembloit qu'il eût été doux pour moi de savoir ce qu'il étoit devenu : j'aurois, disois-je alors, la consolation de lui écrire : peut-être apprendrois-je de lui qu'il songe encore à moi. Enfin il y avoit trois ans que l'ingrat ne m'avoit donné de ses nouvelles lorsque vous le vîtes ces jours

passés

paſſés entrer tout-à-coup dans mon cabinet.

Quel trouble ne parut point dans mes yeux ! Et comment aurois-je pu vous le cacher ? Je vous l'avouerai, Madame, de tous les mouvemens qui m'avoient ſaiſie à l'arrivée du Chevalier, il ne me reſta, quand vous fûtes partie, que la joie de le revoir. Et de combien cette joie ne fut-elle point augmentée, quand il m'apprit qu'il m'étoit fidele : Il l'eſt Madame, je ne puis en douter. Oui, mon cher Chevalier m'aime, je n'ai plus de Madame Danzire à craindre, la perfide eſt oubliée ; il m'offre, pour m'en aſſûrer,

ſûrer, ſa main & ſa fortune ; & il eſt bon que je vous diſe qu'elle eſt devenue par la mort de ſon oncle une des plus brillantes du Royaume. Mais de tous ces biens-là, Madame, je n'en veux qu'à ſon cœur. Qu'il ne me parle plus de ſa main, elle eſt faite pour m'ôter ſa tendreſſe, & je hais tout ce qui peut me la faire perdre. Il eſt vrai que je mourrois ſi je le voyois paſſer entre les bras d'une autre, mais quoi ne ſauroit-on s'aimer toûjours, & ne s'épouſer jamais ?

Adieu, Madame, ne vous liguez point, s'il vous plaît, avec lui pour me corrompre, je ne vous

le



le pardonnerois jamais : Et n'aurai-je pas aſſez de peine à me défendre de moi, ſans être attaquée par les deux perſonnes que j'aime le mieux au monde ?

Fin du Tome Second.

